



Figures de la faiblesse

Sous la direction de
Thomas Hunkeler et
Marc-Henry Soulet



Peu fréquentable, la faiblesse est, on s'en doute, peu fréquentée dans le monde académique. Peu d'intérêt pour cette notion marquée par le manque, le déficit, voire le défaut ou la défaillance. Sa plasticité, sa labilité, son impalpabilité en font une notion littéralement insaisissable, théoriquement et disciplinairement. Mais la faiblesse est peut-être plus forte qu'il n'y paraît de prime abord. Ce livre invite à sortir du présupposé socioculturel et symbolique considérant la faiblesse comme une notion sans qualité pour se focaliser sur ce qu'elle permet de saisir intellectuellement et épistémologiquement – et peut-être même émotionnellement – de l'expérience humaine.

Dirigé par Thomas Hunkeler et Marc-Henry Soulet, cet ouvrage prend le parti d'aborder la faiblesse à travers une pluralité de points de vue issus de chercheurs et chercheuses académiques (histoire, sociologie, anthropologie, littérature, droit), mais aussi d'écrivains et de vidéastes. Une œuvre originale invitant à penser le monde autrement.

épistémé



**Figures
de la faiblesse**

Figures de la faiblesse

Sous la direction de
Thomas Hunkeler et
Marc-Henry Soulet



Ouvrage publié avec le soutien du Secrétariat d'État à la formation, à la recherche et à l'innovation dans le cadre de la collaboration suisse avec l'Institut d'Études Avancées de Nantes.
Les éditeurs remercient Valentin Kolly de son aide lors de la préparation de ce volume.

Direction générale : Lucas Giossi
Directions éditoriale et commerciale : Sylvain Collette et May Yang
Diffusion et promotion : Manon Reber
Responsable de production : Christophe Borlat
Éditorial : Alice Micheau-Thiébaud et Jean Rime
Graphisme : Kim Nanette
Comptabilité : Daniela Castan
Logistique : Émile Razafimanjaka

Mise en page : recto verso, Estavayer-le-Lac
Illustration de couverture : Adobe Stock 338566272 / Earth planet in dark outer space on background / NASA

Première édition, 2024
Épistémé, Lausanne
Épistémé est une maison d'édition de la fondation
des Presses polytechniques et universitaires romandes
ISBN 978-2-88915-607-8, version imprimée
ISBN 978-2-8323-2281-9, version ebook (pdf), doi.org/10.55430/8031THMSVA01

Imprimé en République tchèque

Ce livre est sous licence :



Ce texte est sous licence Creative Commons : elle vous oblige, si vous utilisez cet écrit, à en citer l'auteur, la source et l'éditeur original, sans modifications du texte ou de l'extrait et sans utilisation commerciale.

Sommaire

Pourquoi la faiblesse ?	9	Expériences invisibles	77
Habiter sa faiblesse	13	Témoins de faiblesse	99
Aveu de faiblesse	17	<i>Minima claustralia</i> – Mémoires confinées	115
La camisole de force et les mésanges bleues	23	La résistible ascension de la faiblesse	133
Madame Helvetia et l'humanitaire, une affaire de faiblesse	31	Faibles humains!	141
Quand la faiblesse fait corps	41	Abus de faiblesse	161
Visages faillibles	51	Poing faible	167
La faiblesse ou l'apprivoisement de la force	55	La poussière	173
Le fils de l'horloger	67	Protéger les faibles	191
		Pour finir en faiblesse	199

Auteurs / autrices

Léonora Miano, écrivaine | 13

Africaine subsaharienne, noire, mon image est marquée par diverses visions de la faiblesse. Toutes reposent sur des vérités. Toutes font ma force.

Marc-Henry Soulet, sociologue | 17

Si être faible, c'est ne pas pouvoir agir socialement à partir de soi-même, alors la faiblesse renvoie directement à la dépendance.

Jacques Fierens, avocat | 23

Je cherchais l'amour vrai et j'ai cru l'entrevoir là où il n'y a plus que faiblesse absolue, renonciation à toute affirmation de sa propre puissance.

Irène Herrmann, historienne | 31

La faiblesse ne se mue en force que si les forts y concèdent. L'histoire retranscrit ce dés-équilibre et le mythe chante son inversion.

Mathias Savadogo, historien | 41

La faiblesse, c'est pour tous les hommes de la terre.

Marina Skalova, écrivaine | 51

La puissance provient d'un équilibre instable des forces en présence. Entre la bouillie et le fossile, la faiblesse est un lieu stratégique éphémère.

Svetla Koleva, sociologue | 55

Quelle est la force de la faiblesse ? La capacité d'agir pour apprivoiser la force.

Jean-François Haas, romancier/
nouvelliste | 67

Jean Paulhan raconte la fable d'une abeille qu'une main étouffe. L'abeille la pique et meurt. Si elle ne piquait pas, il n'y aurait plus d'abeilles.

Anna Konik, vidéaste | 77

L'homme est un être libre mais vulnérable, capable de faire des choix héroïques en dépit de ses faiblesses.

Julia Gelshorn, historienne de l'art | 77
Créer un « art des faibles » a été l'un des grands projets de la modernité. Tant qu'il n'est pas devenu un art pour les faibles, il en a tiré une grande force.

Paul Bouvier, médecin
humanitaire | 99

Témoins de faiblesse, des personnes visitées en détention dans des conditions extrêmes s'avèrent, plus que tout, témoins ultimes de la dignité humaine.

Alfonsina Bellio, anthropologue | 115
Nous sommes programmés pour la construction de tissus cicatriciels. Même pour les déchirures de l'âme, quand elle reste accrochée aux griffes du monde.

Roumen Shomov, écrivain | 133
Lorsque la faiblesse se persuade d'être la force, la tragédie s'abat sur tous.

Vivianne Châtel, sociologue | 141
Ni fort, ni faible, simplement humain.

Peter Frei, littéraire | 161

Comment penser la faiblesse en dehors de tout cadre moral ou, pire, moralisateur ?

Marion Uhlig, littéraire | 167

Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis forte. (2 Cor 12 : 10)

Jacques Gilbert, écrivain | 173

La faiblesse renvoie à la force par une inversion absolue. La faiblesse absolue fait face absolument à la force. La puissance du faible au fort détermine le champ des possibles.

Alexandra Jungo, juriste | 191

La personne vulnérable, malgré sa situation, peut conserver sa dignité à la condition que le droit la soutienne pour lui permettre la plus grande autodétermination possible.

Thomas Hunkeler, littéraire | 199

La force de la littérature ne réside-t-elle pas dans la puissance qu'elle donne à nos faiblesses ?

Pourquoi la faiblesse ?

Marc-Henry Soulet
Thomas Hunkeler

Pourquoi la faiblesse ? Car, *a priori*, elle n'a rien pour elle. Elle n'est pas une vertu et elle n'a rien d'attrayant, à dire vrai. À part pour quelques rares personnes qui en ont fait justement une vertu, par choix (Paul de Thèbes, François d'Assise, Mahatma Gandhi, Mère Teresa et quelques anachorètes, ermites, gyrovagues...) ou par nécessité (intérieurisation du stigmatisme ou soumission au destin, diraient les sociologues). Pourquoi s'y intéresser si l'on n'a pas un souci d'hagiographe ou si l'on ne se sent pas investi de la mission de sauver les corps et les âmes des faibles ? Pourquoi s'y arrêter et y prêter une attention particulière puisqu'elle est là, sous nos yeux, constamment présente dans l'existence et la conduite de nos semblables (et même, il faut bien le dire, un peu des nôtres) ? Peu fréquentable, la faiblesse n'est d'ailleurs pas véritablement fréquentée dans les cercles académiques et au-delà. Peu d'intérêt en fait pour une notion viscéralement marquée par le manque, par la carence, par le déficit, voire par le défaut ou la défail-

lance. Est faible celui qui n'a pas de ressources, pas de résistance, pas d'esprit, pas de volonté, pas de valeur socialement convertible en somme. Bref, un être sans qualité, ou presque. Pas de quoi en faire une grande théorie ou en tirer un beau roman !

Alors pourquoi la faiblesse ? Pour un pari intellectuel, celui de relever le défi de s'intéresser à une notion de si peu de qualité. Ce qui suppose de sortir de notre zone de confort habituelle et de nos catégories constituées de représentation et d'analyse, sur lesquelles repose notre travail quotidien d'intellectuel. Pour le désir, aussi, d'un « penser autrement » passant par le décentrement et l'ouverture à d'autres regards, si possible éloignés du nôtre dans le fond et dans la forme. Pour l'invitation au déplacement intellectuel, au croisement des perspectives, au décalage et au déphasage ; bref, pour le pas de côté. Ce « penser autrement » suppose en effet la fracture des certitudes et le dépôt des allant-de-soi disciplinaires. Il engage au dialogue des approches plus qu'au débat des arguments. Au moins autant que de se focaliser sur la faiblesse comme notion particulière et sur ses propriétés et qualités, c'est sur ce qu'elle permet de saisir intellectuellement et épistémologiquement – et peut-être même émotionnellement – que ce livre a été construit.

Car la faiblesse est troublante : elle est en effet une entrée plus riche et pour tout dire plus forte qu'il n'y paraît de prime abord. Sa plasticité, sa labilité, son impalpabilité en font une notion littéralement insaisissable théoriquement et disciplinairement. L'intérêt paradoxal de la faiblesse repose justement sur son statut inappropriable. De même, elle est non politisée, et peut-être même non politisable, alors même qu'il s'agit d'une notion fortement politique, comme l'illustre l'exemple du déni de la force que qualifie l'action non violente. Choisir la faiblesse, c'est aussi refuser une entrée monovalente, la fragilité, qui ne renvoie, comme la *frailty* anglo-saxonne, qu'à la seule constitution corporelle en, ce faisant, invitant à inclure dans la réflexion les tourments de l'âme. La faiblesse permet en outre une variation sémantique ; elle peut être déclinée sous l'angle d'une propriété singulière, physique ou morale, ou / et sous celui d'un rapport social. Choisir la faiblesse, par ailleurs, c'est ne pas retenir seulement les faibles au sens des affaiblis, même si bien sûr, ils peuvent et ils doivent être pris en considération dans une réflexion sur la faiblesse ; c'est aussi inclure la vision éthique des faibles comme expression de notre commune humanité.

Le premier des mérites de la faiblesse c'est, par-delà une évidence de façade, sa profonde polysémie, qui la rend radicalement discutable. Le second,

indéniablement, c'est le passage au crible des systèmes normatifs qui en soutiennent toute acception. À ce titre, on voit tout le bénéfice réflexif qu'elle génère en invitant à interroger les présupposés socioculturels et les architectures symboliques qui en sous-tendent des définitions toujours situées. Pour ne prendre qu'une entrée parmi d'autres, demandons-nous « Qu'est-ce qu'un faible ? » Un perdant ou un être manquant de volonté ? Un être insuffisant ou une personne sans importance ?

L'intérêt paradoxal de la faiblesse repose justement sur son statut inappropriable.

On perçoit tout de suite les variations des conceptions de la faiblesse, selon le système dogmatique d'une société donnée et, notamment, selon la conception de ce qu'est l'homme (et la femme) et de ce qu'est une « bonne société ». La faiblesse est donc un bon analyseur obligeant à croiser les regards ; elle se révèle comme une notion apte à mettre en débat des perspectives et des représentations enracinées dans un continent ou dans un autre, étayées dans un système de croyances ou dans un autre, nourries d'une vision de la puissance ou d'une autre.

Ce ne sont toutefois pas ses seuls mérites. N'oublions pas sa dimension dialectique. La faiblesse n'est pas une

notion célibataire, elle fonctionne toujours en couple, avec un antonyme apparemment positif, la force et / ou la puissance. Elle n'est pas pensable sans son alter ego. Derrière la faiblesse, il est toujours là, dissimulé ou non. La faiblesse n'est pas autonome, pas plus qu'elle n'est autodéterminée. Sans doute parce qu'elle ne renvoie pas, contrairement à ce que nous sommes tentés d'y voir immédiatement, à une propriété, à un état ou bien encore à une disposition, mais parce qu'elle relève d'une relation, une relation de comparaison, avant parfois de référer à un rapport social. Il n'y a de la faiblesse que parce qu'il y a de la puissance; il n'y a des faibles que parce qu'il y a des forts (comme il n'y a de sexe faible que parce qu'il y a un sexe fort) et, souvent, les uns ne sont pas toujours ceux que l'on croit, car il y a des forts faibles et des faibles forts. Allez vous y retrouver !

Il n'y a de la faiblesse que parce qu'il y a de la puissance; il n'y a des faibles que parce qu'il y a des forts.

À sa façon, ce livre s'inscrit dans un projet plus large avec lequel il partage certaines envies, certaines convictions. Il est en effet né dans le cadre de la vaste entreprise de décloisonnement, moins des disciplines que de la pensée elle-même, entreprise on ne peut plus

ambitieuse lancée par la création de l'Institut d'études avancées (IEA) de Nantes, avec lequel la Confédération helvétique collabore depuis une dizaine d'années et où l'Université de Fribourg joue le rôle de *leading house*. Dédié à l'idée de « penser le monde autrement » en faisant dialoguer les savoirs, en œuvrant surtout à se faire rencontrer des hommes et des femmes originaires de cultures différentes, des pays du « Nord », mais surtout du « Sud » global, l'IEA de Nantes privilégie les chemins de traverse aux ornières déjà tracées. Mû par la conviction qu'il importe, aujourd'hui plus que jamais, de changer de regard, de tendre l'oreille, d'accepter d'autres manières de faire et de faire voir, l'IEA de Nantes est d'une certaine manière à l'origine de cette réflexion sur et à partir de la faiblesse puisque la plupart des contributeurs de ce livre sont passés, à un moment ou à un autre, par ce lieu qui se veut, selon les mots de son fondateur Alain Supiot, un instrument de pollinisation des savoirs et de sérendipité.

Le lecteur ou la lectrice ne sera donc pas surpris de découvrir un livre à plusieurs voix, à multiples voies. Cette variation est voulue. Puisque son projet intellectuel reposait sur la consigne de sortir de son pré carré et de favoriser le lâcher-prise disciplinaire afin de faciliter les passages et les passerelles, cet ouvrage s'est autorisé des fantaisies. Sur le fond et sur la forme. Il a voulu casser

les codes et quitter les canons de l'académisme ; il a refusé le sempiternel format de l'ouvrage collectif rassemblant une série de communications. Il a cherché la rupture de rythme et de style ; il a suscité des dissonances pour faire entendre des résonances inattendues ; il a fui tout souci de cohérence et toute velléité de convergence pour faire percevoir, dans les interstices, des récurrences déformées par l'écho ; il a organisé des rencontres improbables et joué avec les rôles institués, parfois à la limite de la sortie de piste. Pensons à cette anthropologue nous livrant une part de son journal intime dans cette période d'affaiblissement généralisé que fut le confinement lors de la pandémie de Covid 19, ou à cette historienne devisant au coin du feu avec Dame Helvetia sur l'humanitaire, cette faiblesse de la Suisse.

Le format rédactionnel, les variations dans la mise en page, l'alternance non ordonnée de textes disparates dans la forme et dans le fond ont voulu renforcer ce choix éditorial. Après avoir bousculé les auteurs, il ne fallait pas être en reste avec les lecteurs. Cet ouvrage n'est pas une synthèse des travaux sur la faiblesse, ni l'énoncé d'une thèse sur cette notion que chacun des textes participerait à documenter, à problématiser et à densifier. C'est une invite à la réflexion qui veut mettre le lecteur au travail. Pas de savoir prédigéré à intérioriser, pas de message à adopter, mais des

idées à se faire à partir de contributions hétéroclites qui n'ont pas cherché à raisonner (ni à résonner d'ailleurs) ensemble, mais qui se répondent indirectement dans des gammes différentes, dans des tonalités distinctes. Bon courage aux lecteurs donc et, nous l'espérons, grand plaisir.

Habiter sa faiblesse

Léonora Miano

Qu'est-ce que la faiblesse? Il est évidemment possible d'apporter des réponses très diverses à cette question. Cependant, quel que soit le contexte, on s'accordera souvent pour dire que la faiblesse est l'état, la condition de celui sur lequel s'exerce le pouvoir d'un autre. Et non seulement ce pouvoir s'exerce-t-il sur soi, mais il est subi et contrarie les possibilités d'opposition. La faiblesse apparaît donc comme un état duquel il serait bon de s'extraire, ce qui n'est alors possible qu'en cherchant à se donner les moyens de s'affranchir du pouvoir subi, mais aussi, la plupart du temps, de démontrer le sien en l'imposant à son tour. Le fait de se libérer n'acquiert de valeur que s'il garantit à la fois de ne plus subir et de faire subir. Celui qui ne s'est pas doté d'une capacité de nuisance certaine peut ne pas apparaître comme un indigent, mais il n'est pas vraiment puissant non plus, et devra souvent rechercher la protection d'un autre. L'actualité fournit quantité d'exemples, nous n'en retiendrons qu'un.

La neutralité contrainte – on peut aussi parler de souveraineté limitée – qui autorise un pays à déterminer la politique extérieure d'un autre, porte, dans le langage courant, le nom stigmatisant de «finlandisation». Cette situation, à laquelle la Finlande a mis fin récemment en demandant son intégration à l'OTAN, illustre bien le propos qui précède. Vue d'Afrique, la Finlande, pays européen, industrialisé, n'est pas à plaindre. Pourtant, sa faiblesse est évidente, puisqu'elle n'est pas en mesure, seule, de s'affranchir de la puissance russe. Il ne lui est possible que d'échanger une forme de tutelle

contre une autre, qu'elle juge plus conforme à ses intérêts et à ses valeurs. Toutefois, la tutelle choisie en reste bien une. C'est une même faiblesse que la Finlande décide d'habiter différemment.

Sur le plan géopolitique, la faiblesse est assez simple à percevoir, et elle se trouve sur tous les continents. Dans ce domaine, les non-faibles sont apparemment rares. Ils le sont en apparence, car si l'on quitte les environnements géopolitique, politique ou économique, sur lesquels la pensée commune se fonde pour distinguer les faibles de ceux qui ne le seraient pas, l'existence de la seconde catégorie semble illusoire. Pour le comprendre, à la question de savoir ce qu'est la faiblesse, il convient d'ajouter : Qui sont les faibles ?

Parce que la faiblesse est conçue comme l'état / la condition de celui sur qui s'exerce un pouvoir extérieur, on décrètera, par exemple, que les peuples réduits en esclavage, colonisés, négativement racialisés, sont les faibles par excellence. À travers eux, en eux, tous les droits humains furent violés parce qu'il fut possible de le faire. Et leur descendance semble encore accablée par des violences qui ne firent que changer de méthode. On se satisfait assez bien, en Europe notamment, de cette lecture des choses. Elle a de quoi rassurer : les faibles, ce sont les autres. Et puisque l'on est désormais capable de s'amender, il arrivera que l'on se propose de leur venir en aide, ce qui reconduira la domination. Il ne s'agira plus alors d'une mission civilisatrice mais d'une opération rédemptrice par laquelle on ne délivrera pas les faibles désignés de leur condition, car ce n'est pas le but. S'ils devenaient des égaux, comment apprécierait-on sa propre condition ? Toute illusion de puissance s'évanouirait...

On peut, en effet, parler d'aveuglement. Car, à bien y regarder, il n'est pas sûr que l'on puisse affirmer que ceux qui virent leurs terres envahies, leurs proches arrachés, leurs sanctuaires piétinés, leurs ressources pillées, leurs cultures méprisées, leurs langues reléguées au second plan sur leur sol ancestral, etc., et qui survécurent à cela, étaient plus faibles que leurs agresseurs. Peut-on affirmer que les Subsahariens réduits en esclavage dans les Amériques, qui inventèrent des cultures nouvelles quand ils devaient servir et périr, étaient plus faibles que leurs tortionnaires ? Peut-on affirmer que

ceux qui combattirent le racisme qui les frappait, et qui, ce faisant, refusèrent leur déshumanisation et celle de ceux qui ne voyaient pas en eux des frères humains, étaient plus faibles que ces derniers ? Peut-on affirmer que ceux qui doivent – en Afrique par exemple – se reconstruire sur le site de l’effondrement de leurs aïeux sont plus faibles que les descendants des colonisateurs qui, de nos jours, refusent d’être culpabilisés pour des actes commis par leurs ascendants tout en se cramponnant aux richesses et privilèges tirés de l’assujettissement d’autres ? Peut-on affirmer que ceux qui acceptent la mutation identitaire comme condition de leur survie, sont plus faibles que ceux qui hurlent au *remplacisme* ou à la colonisation migratoire parce que leurs compatriotes ont désormais tous les phénotypes ? Peut-on affirmer que ceux qui se propagèrent sur la planète sans y être conviés et qui souhaitent aujourd’hui ériger de hauts murs pour se garder des autres sont moins faibles que les vulnérables qui frappent à la porte ? Peut-on affirmer que ceux qui se créèrent des besoins impossibles à assouvir sans les ressources d’autres peuples qu’ils cherchent à s’approprier par tous les moyens et sans contrepartie équitable, sont plus puissants que ceux qu’ils spolient ?

Cette énumération interrogative pourrait nous occuper longtemps. Ce qu’elle montre, c’est que la faiblesse n’est pas toujours où on le pense. Ou, en tout cas, pas seulement là, pas entièrement là. L’avidité est une faiblesse. Le goût de la domination participe de la fragilité humaine. Celui qui viole le territoire souverain de l’autre, s’inventant généralement de bonnes raisons de le faire – théorie de la Découverte ou de la *terra nullius* autrefois ou irrédentisme poutinien de nos jours – est, lui aussi, le jouet de forces dont il ne parvient pas à se libérer. C’est le trouble qui l’anime, ce sont ses ténèbres intérieures projetées dans le monde, que l’on qualifiera un peu vite de puissance. La vérité est que la faiblesse résultant d’un pouvoir s’exerçant sur l’être, sur les groupes, est une condition partagée. Certains jouissent simplement d’une plus grande latitude pour le nier. Parce que nous avons tous une vision verticale des notions de pouvoir et d’impouvoir, il est encore difficile de considérer que ceux que l’histoire – récente – a durement affligés sont ceux qui incarnèrent la grandeur. On voit rarement dans leur résilience, dans leur

foi, dans leur capacité à éprouver la joie ou l'amour, un triomphe sur les circonstances et une leçon à enseigner aux autres.

Au fond, il revient à chacun d'habiter sa faiblesse. Pour les uns, cela signifiera comprendre autrement ce que l'on perçoit en général comme une forme de déchéance, et ne pas chercher à acquérir une puissance d'oppression. La chose ne sera pas toujours aisée dans nos sociétés où, certaines paroles étant encore minorées, elles manquent à l'analyse. C'est aussi l'absence de cet autre discours sur les expériences minoritaires vues selon leur propre point de vue, qui amène une certaine jeunesse à exprimer ses aspirations sur un mode parfois rigide et en apparence revancharde. Pour ceux qui se pensent puissants, il s'agira de se souvenir que toute violence faite à l'autre l'est aussi à soi, qu'elle avilit et déshumanise ses auteurs, que ses formes policées n'en altèrent pas la nature. Il n'y a pas de force véritable qui se fonde sur l'abaissement des autres, c'est tout l'inverse, et le fracas du monde, tel qu'il nous parvient, ne laisse entendre que la profusion des manifestations de la faiblesse.

Aveu de faiblesse

Marc-Henry Soulet

En fait, jusqu'à ce jour, je n'ai jamais traité de front la question de la faiblesse. Je n'y ai pas consacré quelques lignes dans un article, ni prêté une attention particulière dans une conférence. Rien.

Mais, à bien y regarder, maintenant que je me suis donné comme tâche de me pencher dessus, force m'est faite de reconnaître que, depuis longtemps déjà, sans le vouloir, la faiblesse m'avait déjà atteint – sociologiquement parlant bien sûr –, à l'insu de mon plein gré comme on a pu le dire dans le monde sportif. Parmi mes centres d'intérêt en effet, la question du « qu'est-ce qu'agir quand on est placé aux limites de la possibilité d'agir ? », quand on se situe aux confins de l'agissabilité, me taraude de manière récurrente. J'ai ainsi, il y a quelque temps déjà, développé la notion d'agir faible. Je ne voulais pas, par cette notion, qualifier l'agir des faibles, mais marquer là le fait qu'il existait des formes d'agir qui ne sont pas transformatrices de situations jugées probléma-

tiques, notamment en raison de l'indétermination des fins, de l'incertitude des ressources et de l'opacité des critères d'évaluation de l'action engagée. Je ne faisais que suivre l'idée force selon laquelle la nature et les modalités de l'agir sont d'abord liées aux propriétés du contexte d'action bien avant de dépendre des qualités des acteurs. Je voulais, ce faisant, ne surtout pas rapporter exclusivement l'agir faible aux acteurs dits faibles, mais indiquer par le qualificatif faible le fait que cet agir, s'il n'était pas en mesure de régler des situations jugées problématiques, était en revanche créateur des possibilités d'agir, tant en compétence qu'en appétence, de façon socialement efficace et socialement significative.

Il n'empêche que c'est à partir de là que j'ai commencé à être encombré et perturbé par la faiblesse, notamment en observant sa faible thématisation dans la littérature en sciences sociales, mais aussi en constatant qu'elle ne constituait en aucune manière un référentiel d'action des politiques publiques. *A contrario* de la forte mobilisation que connaissaient des notions *a priori* connexes sur lesquelles je travaillais, comme la pauvreté, l'exclusion, la stigmatisation, la domination, la vulnérabilité.

Pour tenter de cerner un peu mieux de quoi la faiblesse pourrait être le nom sociologiquement parlant, pourquoi donc ne pas, par effet de contraste,

prendre appui sur ces notions, toujours sous le prisme des formes d'agir en situation limite d'agissabilité? Tentons l'exercice.

La pauvreté peut être considérée de ce point de vue comme une réduction de la capacité à agir par manque de ressources ou par manque d'accès à celles-ci. Elle ne peut donner lieu qu'à un agir amputé pouvant être compensé par une politique de redistribution.

La domination manifeste une emprise de l'action d'*Alter* sur celle d'*Ego*, qui assujettit l'action de ce dernier dans ses formes et dans ses buts. Celle-ci ne peut se traduire que par un agir contraint auquel seule une libération, obtenue par émancipation ou par révolte, peut remédier.

La stigmatisation marque la réduction de l'acteur à une seule de ses propriétés, ce qui fait de lui un acteur «total», intégralement pris dans son action. Dans une telle situation, seul un agir limité peut être déployé, auquel tentent de venir faire contrepoids des politiques de discrimination positive.

L'exclusion est caractérisée par une impossibilité d'agir, par une mise hors de la scène où se déroule l'action. Cet agir empêché appelle la mise en place de politiques d'activation pour faciliter la participation.

La vulnérabilité qualifie une exposition négative au risque, en raison de la

conjonction des propriétés de certains individus et de celles du contexte. Elle suppose le déploiement d'un agir prudent, qui peut être soutenu et renforcé par des mesures de protection et des logiques de capacitation.

Et la faiblesse donc? Rien de bien particulier, rien de véritablement saillant, alors même qu'il s'agit d'un univers sémantique que nous mobilisons facilement au quotidien pour qualifier quelque chose qui paraît immédiatement faire référence pour chacun d'entre nous. Nous avons, de prime abord, affaire à une notion sans prises, non pas tant lisse que savonneuse, difficile à déchiffrer – un peu comme le «1345qertgys54w2§» qu'a produit mon sac quand, dans le train où je rédigeais les premières lignes de cet article, il est tombé sur le clavier de mon ordinateur depuis la bannette supérieure où je l'avais déposé. Elle semble nous échapper quand on veut la saisir, mais en même temps elle semble immédiatement significative de quelque chose que nous n'arrivons pas clairement et univoquement à exprimer. Examinons-la de plus près.

Il s'agit tout d'abord d'une notion qui est loin d'être politiquement saturée; elle se fait même très discrète politiquement – c'est un euphémisme que de le dire –, même si, paradoxalement, elle fait immédiatement écho aux

notions éminemment politiques que sont la force et la puissance.

C'est une notion englobante qui, tel un cabinet de curiosités, rassemble une pléthore d'objets *a priori* hétéroclites: les enfants, les vieillards, les malades, les handicapés, mais aussi les intouchables, les sans-papiers, les sans-terre, les sans-droits, les inexistantes sociaux, ou bien encore les déracinés, les emprisonnés, les déportés. Et la liste est loin d'être close.

C'est une notion dangereuse à utiliser. Comment dire en effet la faiblesse sans affaiblir, sans apitoyer, sans enfermer, sans exclure? Qui d'ailleurs peut prétendre dire les faibles? Ceux qui, sans avoir connu l'expérience de la faiblesse, en ont l'entendement, comme les philanthropes du 19^e siècle et les dames patronnesses d'alors pouvaient avoir l'intelligence des pauvres, ou comme l'intelligentsia léniniste qui a su accéder au mouvement historique dont le prolétariat était porteur sans même en avoir eu conscience? Ou, *a contrario*, ne peuvent en rendre compte que ceux qui l'expérimentent au quotidien dans leur existence et, souvent même, dans leur corps, au risque d'un embellissement de la faiblesse ou d'une plongée dans le misérabilisme. Et, nous, qui ne sommes ni les uns, ni les autres, qui n'en avons ni l'intelligence, ni l'expérience, que pouvons-nous en dire?

C'est une notion fortement polysémique, qui regroupe des états *a priori* incommensurables. Que désigne-t-on, en effet, lorsque l'on qualifie quelqu'un de faible: un perdant, un être manquant de volonté, un être sans poids social, un être insuffisant incapable de vivre à partir de lui-même, un être affaibli physiquement, un être qui se laisse dominer par les autres ou par ses passions...? La liste, là encore, n'est pas limitative, mais convenons que cela ne facilite pas une appréhension circonscrite de la faiblesse.

C'est une notion vide en soi, à la différence de l'exclusion, même si celle-ci, quand elle est qualifiée de sociale, est littéralement insensée. La faiblesse est remplie par des présupposés socioculturels et des architectures symboliques qui en soutiennent des lectures fondamentalement différentes. En d'autres termes, la faiblesse varie historiquement et culturellement. Un tour du monde de la faiblesse serait à ce titre profondément instructif.

C'est une notion multidirectionnelle à la différence, par exemple, de la fragilité qui renvoie à la nature de l'objet ou de la personne (pensons aux verres en cristal de nos grands-mères). La faiblesse renvoie en fait à trois ordres de grandeur qu'il est fort difficile d'appréhender conjointement. Celui qui relève de la singularité, c'est-à-dire les propriétés physiques ou morales des individus

(enfants, vieillards, malades, infirmes...); celui qui relève de la situation ou du contexte, soulignant le fait que la faiblesse est l'expression d'un rapport social. On est faible au regard d'un autre, en raison de l'existence d'un autre plus fort. Il s'agit donc d'une notion relationnelle qui ne peut pas être saisie de façon isolée, sauf à lui faire perdre tout un ensemble de ses significations; celui qui relève de la structure, renvoyant en cela à l'idée de protection (et d'inégalités de protection bien évidemment). On est d'autant plus faible qu'on est mal ou pas protégé.

Pour toutes ces raisons (discrétion politique, acception englobante, utilisation dangereuse, polysémie, absence de sens formel, multidirectionnalité), nous avons affaire, avec la faiblesse, à une notion par essence discutable au sens des concepts essentiellement contestés du philosophe écossais Walter Gallie, c'est-à-dire une notion profondément normative et donc fondamentalement indéterminée, à l'exemple de l'égalité ou de la liberté.

Mais alors, à part discuter de son caractère protéiforme, de sa polysémie et de son statut indécidable, que faire de la faiblesse? Doit-on la condamner aux oubliettes conceptuelles et en faire un impensé sociologique? Ce qui ferait dès lors des faibles des invisibles analytiquement et, ce faisant, les enfermerait dans un statut d'inexistants sociaux?

La faiblesse n'aurait-elle ainsi aucun avenir sociologique?

Non, bien sûr! Puisque la faiblesse continue à me hanter en revenant sans cesse croiser sur les rives de mes préoccupations récurrentes sur l'agir social. Que faire alors?

Un *insight* m'est venu d'échanges que j'ai eus, il y a quelque temps déjà, avec Jacques Fierens, professeur de droit à l'Université catholique de Louvain et, entre autres, avocat d'ATD quart-Monde en Belgique, notamment à propos de sa formule séminale que je reprends librement ici: ce qui fait de l'humain un humain, c'est sa puissance (certes profondément variable) à agir. Quand l'humain ne peut pas ou ne peut plus agir, quand il est impuissant (pensez à vous-même fraîchement opéré sur votre lit d'hôpital), il n'a plus que la dignité à invoquer (une dignité infrasociale donc): «Au moins, vous pourriez me traiter dignement!»

Partons donc de l'idée qu'un faible c'est un impuissant (à agir), et recourons pour nous en convaincre à la preuve par le contraire, en mobilisant le remarquable article de Jacques Roux analysant la logique faisant du pâtre un agir. Ce dernier rend compte du cas des grévistes de la faim qui retournent leur pâtre (le fait de subir quelque chose sans rien pouvoir y changer un tant soit peu) pour en faire une ressource d'action face au monde, en publicisant leur situation

et leur cause par leur affaiblissement délibéré. Pensons, par exemple, au cas le plus emblématique, celui de Bobby Sand et de ses compagnons de lutte, qui se sont laissés mourir de faim dans les prisons irlandaises pour protester contre leur situation de détention indigne et qui ont fait de cette grève, mortelle, un instrument d'une rare force politique pour sensibiliser à la lutte des indépendantistes irlandais. Ce retournement de l'(im)puissance à agir trouve un autre exemple, quoique contextuellement différent, dans le cas de Mohandas Gandhi ou dans celui des ermites qui interrogent notre rapport au monde – un certain ordre de celui-ci en tout cas – en se privant délibérément de leur possibilité d'agir sur le monde, en s'affaiblissant volontairement par le renoncement à leur puissance à agir.

Cette idée d'un lien sémantique fort entre faiblesse et impuissance à agir peut encore être éclairée par un examen attentif de la compassion. La compassion n'est surtout pas le fait de souffrir de la souffrance d'autrui, mais le fait de subir une situation sans pouvoir agir (étymologiquement, *patior*, c'est supporter, endurer, subir, avant de pâtir ; le patient est d'abord en ce sens celui qui subit). Je compatiss du fait que je subis la souffrance d'autrui en raison de mon incapacité à agir pour remédier à la souffrance d'autrui. En fait, je compatiss parce que je suis faible, parce que je ne peux pas agir, sinon je le ferais, j'agissais.

Compatir n'est donc pas engager une action transformatrice d'une situation pénible vécue par Autrui, mais manifester une commune appartenance en marquant qu'Autrui m'importe (et non cet autre qui, lui, m'est indifférent parce que considéré comme non-semblable) et que je souffre de ne pouvoir rien changer à sa situation.

Dès lors, si l'on admet cette prémisse analytique, on peut légitimement considérer que la faiblesse recèle des vertus sociologiques, par-delà les maux dont on l'affuble au premier abord. Elle constitue un analyseur social en creux qui éclaire ce qu'est un être humain « normal », puissant donc, dans une société donnée, et surtout ce qu'est une bonne société, une société décente dirait Avishai Margalit, celle qui ne maltraite pas institutionnellement des individus faibles.

Expliquons-nous. Si être faible c'est être impuissant à agir ; si, donc, un faible ne peut agir socialement (significativement et efficacement) à partir de lui-même, c'est qu'il est alors condamné au bon (ou au mal) vouloir d'*Alter*. La faiblesse renvoie ainsi directement à la dépendance, ce qui signifie un coût pour l'environnement familial ou social et la perte d'une valeur symbolique centrale des sociétés contemporaines, l'autonomie. C'est particulièrement frappant dans le cas de ces faibles, momentanés ou durables, que sont les malades et les

personnes très âgées limitées dans leurs capacités fonctionnelles, avec toutes les injonctions politiques à la bienveillance, renvoyant indirectement au pouvoir-sur quasi absolu que le traitant a sur le traité. Une bienveillance, donc, qui devient l'aune à laquelle on mesure la dignité et la qualité d'existence accordée à ces faibles emblématiques.

La faiblesse, ainsi pensée, devient un analyseur social en ce qu'elle donne à voir la façon dont on traite socialement les impuissants sociaux, ceux qui ne peuvent pleinement agir socialement à partir d'eux-mêmes, et nous renseigne sur ce qu'est le bien-vivre et le commun normatif d'une société à un moment donné. À ce titre, la faiblesse peut prétendre à quelques considérations sociologiques.

La camisole de force et les mésanges bleues

Jacques Fierens

Ma douce fille,

Je voudrais te souhaiter bon anniversaire et te donner de mes nouvelles. J'ai la faiblesse de croire que cela te fera plaisir et que tu aimes m'écouter.

Ici où j'habite à présent, c'est assez calme et il y a un parc derrière l'immeuble. La nuit, les lumières environnantes sont très faibles et, quand mes souvenirs reviennent en force, je sors tout seul, je me couche dans l'herbe et, si elles sont au rendez-vous, je regarde les étoiles.

Il paraît qu'elles parlent très faiblement, il y a même des immenses antennes qui ont été construites pour attraper leur voix comme à Nançay, c'est en Sologne en France, et des ingénieurs essaient de comprendre ce qu'elles disent et ça s'appelle la radioastronomie. Ils montent le son très fort et finalement ça casse les oreilles et leur casse les pieds à la longue, car je voudrais t'y voir de déchiffrer avec des machines des voix que l'on appelle célestes dans les livres de religion.

Moi aussi, comme tu n'es pas sans savoir, je suis ingénieur, spécialisé en courants électriques. Quand j'étais à l'université, on devait choisir la spécialisation en courants forts ou en courants faibles et j'ai choisi courants faibles qui sont moins dangereux et plus subtils, mais la subtilité ne sert à rien quand il n'y a plus de courant du tout qui passe avec les assassins, et alors c'est le trou

noir où la gravité des choses est terrifiante et où toutes les étoiles se taisent.

Ici, je n'ai que mes yeux pour écouter, comme le commun des mortels qu'on est tout seul chacun, pas d'antennes ni de casque audio, mais je comprends quand même parfois les étoiles et je sais que pour ne pas nous complexer et pour ne pas humilier le soleil, elles se déguisent en petites loupiotes très faibles alors qu'elles sont pour la plupart mille fois plus fortes que notre soleil habituel de tous les jours.

J'ai repéré une étoile déguisée en semblant de rien, qui se trouve exactement à trente années-lumière, dont la lueur est très faible et ce n'est pas toujours facile de l'apercevoir et de l'écouter. Il y a trente ans exactement que je t'ai vue pour la dernière fois. Tu avais huit ans. Il ne faut pas être fort, je veux dire fort en calcul, pour savoir que c'est maintenant ton anniversaire de trente-huit ans. Quand je regarde l'étoile-mine-de-rien dont la faible clarté a mis trente ans à parvenir à mes yeux, c'est comme si je te regarde encore en direct et mon cœur qui bat de plus en plus faiblement bat de nouveau très fort.

Des gens qui s'appellent ethnophilosophes, à vos souhaits, ont étudié notre culture et expliquent que dans notre tête de Burundais, il y a le cerveau, mais que la culture c'est aussi dans tout le corps et dans ce qu'on dit, ce qu'on fait et ce qu'on croit. Ils disent que pour ceux qui vivent près des sources du Nil sur lequel il y a parfois des bébés tout fragiles qui naviguent tout seuls sans complexe dans des corbeilles, le monde est constitué d'un ensemble de forces et de faiblesses et qu'elles se communiquent entre les êtres. Imana est la plus grande force, les humains ce n'est pas mal non plus et un père comme moi communique théoriquement sa force à ses enfants, quand il en a encore. Tu peux même puiser ta force dans les animaux, c'est la totémisation, et aussi dans les étoiles, c'est un exemple parmi environ trois cents milliards rien que pour la Voie lactée. Tu peux aussi voir faiblir ta force et devenir comme un *inyenzi*, un cafard, mais dans le cas d'espèce c'est surtout le regard de l'autre qui te rend faible d'absolument tout, et il te tue avec impunité surtout qu'au Burundi, il n'y a pas eu de vainqueurs et de

vaincus, donc pas de tribunaux destinés normalement à rendre la justice aux faibles à qui on l'a volée, c'est le moins que l'on puisse dire.

Je te revois en octobre 1993 t'éloigner sur le sentier qui te menait à l'école de Kigarama, si forte dans tes yeux et ton rire, si faible avec tes épaules de rien du tout et tes longues petites jambes remplies de kilomètres à pied qui usent, qui usent les souliers, alors tu les portais jusqu'à l'entrée de l'école pour ne pas les user parce que tu n'avais qu'une seule paire. Ce jour-là, j'étais parti travailler à Ngozi et je ne t'ai pas protégée quand ils sont arrivés, je ne pensais même pas à toi quand tu es devenue une minuscule étoile toute sanglante, comme les autres filles et les maîtresses de ton école. Les étoiles deviennent rouges quand elles s'éteignent tout doucement à coups de millions d'années, mais elles le sont aussi parfois avec éclat terrible si elles naissent dans un bain de sang et hurlements et terreur absolue, et c'est seulement après que vient le silence intersidéral bien connu des astronomes, sauf que maintenant, des années après, comme je te disais, on entend quelque chose.

Moi ton père, je n'ai rien entendu en octobre 1993, j'étais occupé comme ingénieur avec un des premiers ordinateurs importés au Burundi qui sont au fond des miracles du courant faible, au point qu'on croit aujourd'hui qu'ils peuvent remplacer le cerveau et la culture et même le courant à haute tension d'amour chez les humains comme on appelle ceux-ci par pure habitude.

Ici j'ai une voisine pour laquelle je dois dire que j'ai un petit faible. Elle ne parle plus, mais elle chante presque toute la journée comme Jacques quand on n'a que l'amour à donner en partage. Son mari a été assassiné au Kosovo dans un règlement de compte alors qu'ils attendaient un enfant. Elle a dès lors attendu toute seule en s'encourant en Grèce, elle a élevé l'enfant toute seule comme une femme forte de la Bible. Elle s'appelle Débora en souvenir des Juges aux chapitres quatre et cinq et ça tombe bien parce qu'elle a aussi été avocate puis juge qui disait aux hommes ce qu'ils doivent faire pour les droits des plus faibles comme c'est écrit dans les lois, mais ça reste très théorique. À force d'avoir voulu être forte trop longtemps, elle a tellement peur de perdre ses amours de nouveau qu'elle

perd exprès tous les hommes qui l'approchent en les chassant, comme ça c'est fait et on n'en parle soi-disant plus. Elle ne comprend pas que se condamner à la solitude, c'est choisir la faiblesse en imitant la force. Se croire forte et voir des ennemis partout vrais ou faux l'ont rendue si faible qu'elle a finalement demandé l'asile en Europe où on dit pourtant que c'est la crise de l'asile comme toujours avec les étrangers depuis des dizaines d'années. Les médecins ont estimé que c'était une idée pertinente parce que quand tu es diagnostiquée définitivement faible, il n'y a pas d'autres solutions pour la médecine que l'asile. Elle était d'ailleurs devenue tellement faible qu'on lui a mis au début la camisole de force qui compense. Avec ce truc, on a les bras croisés et immobilisés très fort autour du corps. C'est comme si on s'étreignait soi-même à longueur de temps et ça empêche de toucher le corps des autres, et c'est encore moins que seulement l'amour à donner en partage.

Moi, à propos, j'ai un problème avec mon corps qui mesure deux mètres en hauteur et beaucoup moins en largeur et avec le nez qui n'est pas celui qu'il faut. Techniquement, je suis un hutu parce que mon papa ton grand-père avait l'étiquette, mais ma mère ta grand-mère était passeporisée tutsie, et trimbaler son nez tout droit comme un i à 200 cm d'altitude depuis le niveau de la mère comme disent les psys, c'était tout un problème au Burundi ou au Rwanda il y a trente ans et encore maintenant. De toute façon, dans notre pays, des Tutsis ont assassiné des milliers de Hutus, et des Hutus des milliers de Tutsis alors être Hutu dans un corps de Tutsi ou l'inverse, c'est chou vert et vert chou et tout ce qui compte c'est de ne pas être là au mauvais endroit au mauvais moment, mais en 1993 au Burundi, c'était partout le mauvais endroit et toujours le mauvais moment, surtout pour les enfants parce qu'il est prouvé par expérimentations très nombreuses sur les enfants juifs, arméniens et autres que c'est plus facile de briser ce qui est fragile, petit et croit encore que quand on n'a que l'amour c'est possible, plutôt que ce qui est résistant et sait qu'une chanson n'est toujours qu'une chanson.

C'était ton problème à toi aussi, ma fille-étoile. Parce que parfois on n'a que l'amour au jour du grand voyage qu'est notre grand amour, tu as été machettée comme Tutsie alors que toi aussi tu es

techniquement hutue. Être mututsi ou muhutu ou mutwa qu'on oublie toujours, ou juif ou arménien, c'est dans le regard, et là tu tombes parfois sur des yeux-machette ou plutôt sous des yeux comme ça. Débora chante aussi, mais moins souvent parce qu'elle a peur des armes à feu depuis le Kosovo, qu'elle a des yeux revolver, avec un regard qui tue, elle a tiré la première, elle m'a touché, c'est foutu. Et pour être foutu quand on est une enfant et qu'on rencontre des génocidaires, on peut dire que c'est bien foutu.

Ce n'est pas vrai non plus que quand on n'a que l'amour à s'offrir en partage pour parler aux canons et rien qu'une chanson pour convaincre un tambour, nous aurons dans nos mains amis le monde entier. Quand on n'a que l'amour, c'est la faiblesse absolue et le grand mystère est de savoir si la faiblesse absolue peut passer de la mort à la force de la vie, mais un jour on aura peut-être la réponse dans la langue des étoiles.

À propos de tambours, au Burundi, ils sont dans le folklore, mais on préfère dire la tradition, ça fait préservation du patrimoine de l'humanité qui en a bien besoin sauf pour les guerres qui sont typiquement humaines, et les tambourinaires frappent comme des sourds et font carrément des sauts périlleux en arrière pour montrer comme ils sont forts et impressionner les plus faibles. En général, dans le folklore et spécialement dans les danses, les hommes font croire qu'ils sont forts et les femmes qu'elles sont faibles mais belles et à la portée de la faiblesse cachée des premiers nommés. Moi, je n'aime plus les tambourinaires depuis trente ans parce que je sais que plus on fait le fort, plus on est dangereux pour les faibles.

Après octobre 1993, je suis arrivé en Belgique et comme mon amie j'ai rencontré Jacques même s'il était déjà mort, il chantait quand on n'a que l'amour pour tracer un chemin et forcer le destin à chaque carrefour, alors j'ai essayé cette méthode, mais j'étais devenu trop faible pour me faire un nouveau destin après l'école de Rugarama. Ça n'a pas marché, même avec les secours de la religion quand on n'a que l'amour à offrir en prière pour les maux de la terre en simple troubadour.

Je ne savais plus chanter et c'est la raison pour laquelle je me suis mis à m'intéresser aux oiseaux, parce qu'eux ils chantent souvent. Enfin, on dit qu'ils chantent alors qu'en réalité ils font du bruit pour marquer leur territoire, comme les tambours du Burundi, ou comme la guerre en Ukraine ou comme les frontières qui servent à fabriquer les étrangers.

Des amis m'ont offert récemment un nichoir connecté, en considération distinguée de ma passion pour les oiseaux. C'est une petite maison en bois avec une mini-caméra à l'intérieur, que l'on pend à un arbre ou à un mur et on peut voir sur son smartphone ce qu'il se passe à l'intérieur, grâce au courant faible qui a envahi nos vies et nous connecte à Dieu sait quoi et à tout le reste que Dieu ne sait même pas.

J'étais heureux parce que des mésanges bleues s'étaient installées dans le nichoir et j'ai vu cinq œufs éclore et c'était de tout petits tout faibles bébés-mésanges avec des parents qui voulaient les protéger avec quand on n'a que l'amour uniquement. Je les croyais en sécurité, parce que le nichoir a un trou d'entrée trop petit pour laisser passer les éperviers qui sont des menaces quasi internationales sur les plus faibles comme certains, je ne donne pas de noms, mais suivez mon regard vers l'est ou tout compte fait vers l'ouest aussi, et vers le nord et vers le sud.

Il y a toutefois d'autres espèces dont on ne se méfie pas parce qu'on les croit aussi faibles que les mésanges bleues et qu'au premier abord elles sont sympathiques. Tels sont les moineaux friquets, plus petits et plus minces que les moineaux domestiques, et il y en a qui sont passés par le trou du nichoir aussi facilement que ceux qui sont passés par la porte de ton école. Les bébés mésanges ont été massacrés sous mes yeux relayés par le courant faible de mon smartphone et j'ai vu le mâle lutter, mais quand on n'a que l'amour à donner en partage on ne fait pas le poids pendant les guerres.

Alors j'ai pété un plomb, comme on dit avec pertinence pour quelqu'un qui comme moi a aussitôt acheté une carabine à plombs et j'allais dans les rues et je tirais sur les moineaux que je voyais, pour défendre les bébés-mésanges et toi et tes amies de classe et de manière

plus générale aussi les bébés qui naviguent tout seuls dans une corbeille sur le Nil dont la source première, je le rappelle, est au Burundi.

Je rappelle aussi que quand les premiers Blancs comme M. Stanley ont débarqué en Afrique avec armes et bagages, c'était pour chercher la source du Nil et vérifier si ce n'était pas d'elle que sortait le sang des bébés assassinés pour cause de nez indésirable ou de jambes trop longues ou trop courtes, d'autant qu'il y avait des indices puisqu'une partie du fleuve s'appelle le Nil rouge. Les Blancs avaient des fusils et tout le monde a trouvé cela normal et même très pratique pour vivre ou mourir en Afrique, mais quand moi j'ai acheté mon fusil à plombs et que j'ai tiré sur les moineaux, on m'a directement donné l'asile et c'est pour cela que c'est d'ici que je te parle. Ils ne m'ont pas mis la camisole de force et je peux me promener, parce qu'ils me croient fort après ce que j'ai vécu, ce qui est une idée répandue totalement à côté de la plaque. Toi, tu sais que ton papa n'avait que l'amour à donner en partage et que cela n'a pas suffi, et que j'étais faible et que je le suis devenu plus encore depuis trente ans. Ce n'est quand même pas un fusil à plombs tardif qui allait faire la différence et me rendre plus fort.

Ma voisine Débora est à côté de moi sur un banc pendant que je termine notre conversation. Comme toujours, elle chante nous aurons dans les mains amis le monde entier, en essayant de se rappeler la voix de Jacques. J'aime quand elle me prend le bras pour marcher et je voudrais bien l'embrasser, mais je n'ai aucune chance parce que même si elle chante quand on n'a que l'amour, ce n'est pas qu'elle y croit. Elle essaie seulement de marquer son territoire comme les oiseaux et les tambourinaires et la guerre en Ukraine, tout ça parce qu'elle croit ainsi protéger sa fragilité et celle de son enfant.

Ce ne sont pas des choses à dire à tout le monde alors je le dis aux étoiles dont tu fais partie parce qu'elles écoutent et qu'elles sont les seules à savoir ce qu'est l'absolue faiblesse et à l'aimer.

À demain, même heure, même endroit, si on voit les étoiles, ma petite chérie.

Papa.

Madame Helvetia et l'humanitaire, une affaire de faiblesse

Interview: Irène Herrmann

Chère Madame Helvetia, je vous remercie d'accepter de répondre à mes questions, d'autant que vous ne vous exprimez pas à titre privé, mais au nom d'un pays tout entier.

Je vous en prie. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, j'aime parler : ou plutôt, j'aime qu'on me cite en exemple.

Il est vrai que vous êtes un modèle de réussite : vous êtes riche et influente. Et pourtant vous êtes petite, dénuée d'accès à la mer. Pire, vous avez longtemps été très pauvre, vulnérable aux attaques extérieures et divisée à l'intérieur, comme l'illustre la guerre du Sonderbund, en 1847. Comment avez-vous géré cette faiblesse ?

Je suis soulagée et très fière d'avoir su sortir de cette position particulièrement inconfortable. Mais pour tout dire, mon histoire entière est marquée par cette vulnérabilité. Et l'étonnement vient plutôt de ce que j'ai pu m'en dégager. L'un des moments décisifs, dans cette surprenante mutation, a été la période allant du dernier tiers du 19^e siècle à l'entre-deux-guerres. Il est vrai que, sans cette métamorphose, je ne serais probablement plus là pour en témoigner. C'était ça, ou être avalée par mes puissants voisins, poussés par un nationalisme dévorant.

Vous êtes donc parvenue à demeurer faible parmi les forts ! Comment avez-vous accompli cette prouesse ?

Il est vrai que l'économie a été subitement dynamisée par les développements du chemin de fer, qui a stimulé de nombreux domaines industriels, techniques ou financiers, tout comme le tourisme. En outre, nous avons centralisé et modernisé l'armée. Mais cette évolution était encore chancelante, et elle a été cimentée par un discours calibré et par des actions dont le symbolisme a été déterminant.

Vous vous êtes proclamée puissante ?

Non. Mais j'ai pris soin de ne pas avouer mon impuissance. La documentation officielle, produite durant ce demi-siècle, ne contient que deux allusions à la fragilité structurelle du pays, afin de ne pas donner de mauvaises idées à d'autres États, potentiellement belliqueux, ou à des adversaires politiques cantonaux spécialement agressifs.

Et en quoi consistaient ces démarches emblématiques ?

Dès les années 1860, j'ai lutté contre l'image négative d'une Suisse susceptible d'être envahie, en misant sur les activités et le retentissement du Comité international de la Croix-Rouge. À première vue, cet engagement peut paraître paradoxal : surmonter sa propre précarité en contribuant à l'humanitaire, soit une activité vouée au secours des victimes qui sont, par définition, caractérisées par leur vulnérabilité ? On atteint ici une sorte de faiblesse au carré.

*C'est en effet presque contradictoire.
Racontez-moi ça.*

Volontiers. Vous verrez alors à quel coût l'aide aux plus faibles peut devenir un moyen pour les (un peu) moins faibles de se sentir plus forts. Mais commençons par le début et l'utilité étrangère de cette aide organisée pour alléger les souffrances causées par la guerre.



Illustration : Axel Palmieri

Vous avez été éblouie par la générosité de l'œuvre imaginée par Henry Dunant !

Au départ, je n'étais pas spécialement intéressée par l'initiative des cinq Genevois qui, dès 1863, ont réfléchi aux propositions contenues dans *Un souvenir de Solferino*. À la fin de cet ouvrage, Dunant suggérait la création de sociétés nationales veillant à la protection des blessés sur les champs de bataille. Leur action devait être reconnue par un traité international, signé au cours d'une réunion planifiée par un État.

Vous avez alors été contactée.

Non, pas immédiatement. Parmi les cinq promoteurs de cette entreprise se trouvait le général Dufour, qui connaissait Napoléon III – le monarque le plus puissant du continent. Soucieux de prestige, ils le sollicitent, mais sans succès. Et c'est parce que l'Empereur le leur demande qu'en 1864, j'ai accepté d'abriter la conférence qui débouchera sur la rédaction de la (première) Convention de Genève. Mais ce n'est qu'à partir de la fin de la décennie, voire au début de la suivante que cette Genferei m'a véritablement enthousiasmée.

Qu'avez-vous fait ?

Non seulement j'ai soutenu les activités de cet organisme qui ne s'appelle alors pas encore Comité international de la Croix-Rouge, mais j'ai été proactive dans la diffusion et l'élargissement du Droit international humanitaire – sans immense succès, mais avec beaucoup de conviction.

Pourquoi cette passion subite ? Aviez-vous enfin reconnu la justesse de la cause défendue ?

Sincèrement, je le crois. D'ailleurs, l'ambiance générale était à la compassion avec les personnes souffrantes. On abolit l'esclavage aux États-Unis et le servage en Russie. Et notre mission humanitaire était populaire même auprès des puissances coloniales, puisqu'elle montrait aux populations à civiliser que, chez nous, la guerre, bien que cruelle, était menée de manière humaine.

N'y avait-il pas d'autres objectifs ? Un peu moins nobles, un peu plus intéressés ? Pourquoi un État neutre se préoccuperait-il du sort de soldats ?

La neutralité, précisément. À la fin des années 1860, et surtout pendant la guerre franco-prussienne de 1870-1871, j'ai eu la preuve qu'aucune des grandes puissances garantes de notre statut depuis 1815 ne viendrait défendre la Suisse en cas d'agression extérieure. Il importait donc de prouver que tout le monde avait intérêt à préserver le désengagement traditionnel de la Confédération. Il fallait donc le rendre utile.

Et c'est à ce problème que l'humanitaire est venu opportunément apporter une solution « idéale » ?

En effet, la création du Comité international de la Croix-Rouge nous a permis de développer un discours très efficace : nous avons affirmé qu'en raison de la neutralité helvétique, nous étions en mesure de venir secourir les victimes de la regrettable belligérance européenne. L'idée était de faire comprendre que la Suisse ne doit pas être envahie pour que ses voisins, et même d'autres, puissent se faire tranquillement la guerre.

L'objectif ultime et principal de l'humanitaire n'était donc pas d'aider les militaires pris au piège des combats, mais de protéger l'intégrité territoriale nationale?

Tout à fait! Nous avons appliqué ce que la philosophe Elizabeth Anscombe appelle l'*intention*, où ce qui importe est moins le résultat de l'action que ses retombées indirectes. Mais, dans ce cadre éminemment fertile, je dois avouer que la sécurité extérieure de la Confédération n'était pas le seul but indirect visé, et qu'une grande partie de cette «intention» visait, en réalité, la politique intérieure.

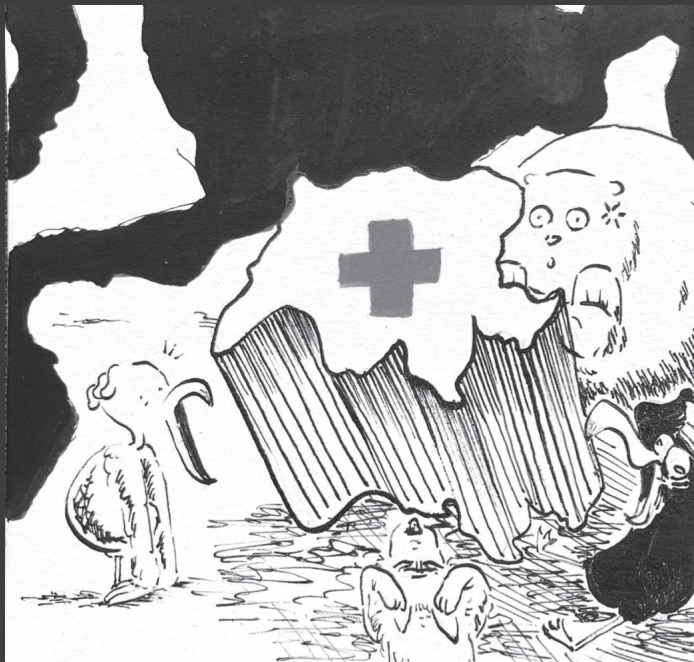


Illustration : Axel Palmieri

L'aide aux combattants étrangers comme moyen de gouvernance interne ? Encore un paradoxe ?

En Suisse, notre engagement humanitaire a joui d'une large publicité. Les discours officiels le mettaient volontiers en évidence, comme forme de dissuasion face aux éventuelles attaques extérieures, et les journaux locaux relayaient diligemment cette information, comme une spécificité helvétique à cultiver. L'argument a ainsi été brandi pendant la guerre franco-prussienne de 1870-1871. Le passage de l'armée Bourbaki aux Verrières a même permis de nouer une connexion étroite entre la Croix-Rouge suisse et les habitants du pays, qui s'employaient à soulager les soldats.

C'est une rhétorique qui se développe surtout en temps de conflits armés ?

Naturellement, puisque c'est dans ces moments-là que l'utilité de l'humanitaire – et de la neutralité – est la plus éclatante. Mais le lien le plus fort a sans doute été établi durant la guerre de 1914-1918. En tout cas, vers 1916-1917, notre discours va devenir encore plus percutant. Au lieu d'expliquer, comme nous le faisions jusqu'alors, que la neutralité suisse était ce qui permettait son activité humanitaire, nous avons opéré une inversion subtile en expliquant que c'est la nature intrinsèquement humanitaire des Suisses qui les aurait engagés à être neutres.

Vous avez ainsi réussi à incorporer presque organiquement l'humanitaire à l'identité helvétique ?

N'oubliez pas que la Grande Guerre était avant tout une lutte entre nationalismes concurrents. Ce processus a donc été bien accepté. Il nous a permis de trouver un

point commun supplémentaire entre les Confédérés, qui parlent des langues et professent des religions différentes. Dans le cadre des dissensions violentes qui déchiraient alors Suisses alémaniques et Romands, où les premiers affirmaient leurs sympathies pour les puissances centrales et les seconds pour l'Entente, c'était un liant appréciable.

Mais on sait maintenant que le fossé le plus grand n'était pas culturel ou linguistique, mais social! De nombreux historiens estiment que la grève générale, décrétée au moment même de l'armistice, est la dissension la plus grave qu'aient connue les Suisses depuis le Sonderbund.

Sans doute. Mais réfléchissez: là encore, l'affirmation péremptoire d'une générosité innée a constitué un moyen efficace de réduire le mécontentement issu de la misère dans laquelle les salariés étaient tombés, faute de politique économique efficace dans le contexte inédit d'une guerre totale.

Je ne comprends pas.

Brandir l'humanitarisme des citoyens a eu au moins deux avantages. D'une part, les secours ont été présentés et vus comme la concrétisation d'un idéal altruiste venu de la droite. Il a ainsi été capable de damer le pion à des volontés d'entraide venues de la gauche communiste. D'autre part, et surtout, s'occuper de victimes a eu des vertus psychologiques puissantes pour ceux qui disaient y être prédestinés. De fait, cette activité les a incités à se sentir moins lésés, puisqu'ils étaient censés disposer de possibilités d'aider. Ainsi, les administrés ont pu estimer qu'ils ne faisaient pas partie du problème, mais de sa solution.

*Et pourquoi cette « assignation d'identité »,
garante de calme et de cohésion nationale,
a-t-elle été acceptée ?*

Nous avons veillé à ce qu'elle soit indolore et requière le moins d'effort possible de la part de la population. C'est ce qu'a facilité la « naturalisation » de l'humanitaire, puisqu'en intégrant cette vertu dans le panthéon des valeurs « naturellement » suisses, elle ne présupposait pas de preuve tangible pour exister. Il suffisait d'être né dans le pays qui abrite le CICR pour pouvoir s'en revendiquer.

*Mais comment avez-vous orchestré l'idée
que cette aide aux soldats, forcément
étrangers, soit un geste noble et louable ?*

En le rendant non pas obligatoire, mais optionnel. N'y voyez pas un paradoxe supplémentaire : c'était précisément dans la faculté de refuser cette assistance que résidait la beauté intrinsèque de l'aide humanitaire telle qu'elle a été proposée puis attribuée aux Suisses. Mieux encore, cette possibilité de choix a introduit un déséquilibre de pouvoir, et donné des forces insoupçonnées à des Suisses, voire à une Suisse, pourtant fondamentalement faible...

*C'est vrai, vous vous exprimez en tant que
personnification d'un État ! Y aurait-il donc
des leçons plus générales à tirer de votre
cas ?*

Je pense que la faiblesse étatique diminue en exploitant les faiblesses des forts, soit en l'occurrence, la tendance des grandes puissances à se faire la guerre. Ensuite, l'essentiel réside dans la déclinaison de l'adage : on a toujours besoin d'un plus petit que soi. Se préoccuper des

victimes de la guerre, quand on est soi-même un pays neutre, entre parfaitement dans cette catégorie, pour peu qu'on l'adapte à des situations de politique internationale.

Mais, en l'occurrence, c'est surtout le sort du pays, votre propre destin, que vous aviez en vue ?

J'admets que la protection des blessés de guerre n'a pas été uniquement profitable aux belligérants, mais qu'elle a contribué à nous éviter une invasion – que ce soit en démontrant l'utilité de notre neutralité, ou en favorisant le maintien d'un calme relatif à l'intérieur du pays.

On pourrait être encore plus cynique en vous reprochant d'avoir procuré un réconfort psychologique inavouable à vos citoyens, celui d'être rassuré par le malheur des autres.

Je ne vous permets pas ! L'humanitaire nous apprend que rendre les faibles moins faibles revient à se rendre moins faible soi-même. Et n'oubliez pas que la faiblesse ultime consiste à effacer la sagesse des Suisses du 19^e siècle, et à oublier sa propre faiblesse ! C'est pour éviter cette fâcheuse amnésie que j'ai accepté de vous répondre.

Pour aller plus loin

Cotter C., *(s')Aider pour survivre. Action humanitaire et neutralité suisse pendant la Première Guerre mondiale*, Genève, Éditions Georg, 2017.

Herrmann I., *L'humanitaire en questions. Réflexions autour de l'histoire du Comité internationale de la Croix-Rouge*, Paris, Éditions du Cerf, 2018.

Baumeister M., Brückner T., Sonnak P. (dir.), *Wo liegt die humanitäre Schweiz? Eine Spurensuche in 10 Episoden*, Campus Verlag, 2018.

Quand la faiblesse fait corps

*Mathias Boukary
Savadogo*

Une ville cesserait de vivre si elle n'assurait plus ses ravitaillements en hommes nouveaux. Elle les attire. Et souvent d'eux-mêmes ils viennent vers ses lumières, ses libertés réelles ou apparentes, ses salaires meilleurs. Ils viennent aussi parce que les campagnes, elles d'abord, mais aussi d'autres villes ne veulent plus d'eux, les rejettent bel et bien. (Fernand Braudel, Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e-XVIII^e siècle)

Dans les langues nationales africaines, il est difficile de définir le « faible ». En effet, en mooré¹ on dit *nignalga* ou *nind sin pas janré*; le bambara ou *djula*² dit *a ma da fa* ou *mogo lan kolo* et l'atchan³ dit *lépan nin pè simpè*. Ces langues ont du mal à dire la faiblesse.

Pour elles, il s'agit de l'association de deux réalités : un homme / une femme et quelque chose. C'est-à-dire, il lui manque quelque chose ou il n'a pas quelque chose. En dehors de ce qui lui manque, l'individu est membre à part entière de sa communauté. Entre autres celle au sein de laquelle il est né ou qu'il rejoint en milieu urbain.

Les villes africaines attirent de plus en plus de population. Elles sont perçues comme les lieux de tous les possibles. En effet, la concentration des activités économiques et des sièges des institutions politiques et financières légitime cette perception. Les villes affectent alors fortement les organisations sociale et communautaire. Elles structurent les habitants en catégories sociales. Les quartiers populaires, les zones hors lotissement ou encore les quartiers précaires des villes africaines arrivent à mettre en réalité la faiblesse. Comment alors saisir les figures de la faiblesse entre les limites de la langue et des réalités urbaines ? Comment les espaces d'habitation informels peuvent-ils être des lieux privilégiés d'appréciation de la faiblesse ?

¹ Langue du Burkina Faso parlée par les *moosé*. Elle est parlée par une grande majorité des populations du Burkina.

² Langue commune à plusieurs peuples de l'Afrique de l'Ouest (Mali, Burkina Faso, Côte d'Ivoire, Guinée, Sénégal, etc.).

³ Langue des *tchaman*, peuple du sud de la Côte d'Ivoire, appelé de façon impropre ébrié.

Dans les espaces d'habitation informels, la faiblesse en scène

Sans vouloir traiter l'histoire des villes en Afrique dans la longue durée, il est juste de reconnaître que l'urbanisation et la modernité ont impacté le rôle du quartier dans la composition de l'identité des citoyens africains. En effet, à l'amorce de la ville, il y a parfois la réunion de plusieurs quartiers et de quelques villages. Cet assemblage « N'zassa⁴ » est alors à l'origine d'une identité urbaine. Ainsi, peu à peu va s'installer une démarcation entre ce qui est la ville et ce qui ne l'est pas ; le citoyen et le villageois. Cette réalité spatiale s'est retrouvée dans les documents administratifs nationaux – la carte nationale d'identité – en Haute-Volta de l'époque jusqu'à une date récente. Selon cette configuration, la ville africaine se développe lentement. Elle se différencie par l'électrification, le bitumage ou le pavage de ses voies de circulation, son réseau de téléphone, la qualité de ses bâtiments administratifs et de logement. Ces éléments précités, en fonction de la qualité et du niveau d'implémentation, constituent les marqueurs de valeurs des quartiers qui

constituent la ville. Nous avons alors les quartiers résidentiels, les quartiers-dortoirs, les quartiers administratifs, les quartiers populaires, les quartiers précaires, les quartiers informels, les quartiers non lotis, etc.

Jusqu'en 1983, Abidjan fut la capitale de la Côte d'Ivoire. Elle reste aujourd'hui le siège des principales institutions politiques et financières du pays et surtout sa capitale économique. Très représentative des villes africaines, Abidjan est la plus peuplée de l'Afrique de l'Ouest francophone. Elle s'étend sur 422 km² et, en 2021, comptait plus de 5 millions d'habitants. Une grande partie de ces derniers sont nationaux des pays voisins de la Côte d'Ivoire. Abidjan est un district autonome depuis 2001 et compte 10 communes et 4 sous-préfectures. La commune du Plateau, ancien quartier européen, est le centre d'affaires et administratif, siège des principales institutions du pays⁵. Cocody et Marcory sont les deux communes résidentielles de la ville. La première est située à Abidjan Nord et la seconde à Abidjan Sud.

Dans la même commune et à côté de ces quartiers cossus, nous avons des

⁴ C'est un terme ivoirien pour nommer un tissu ou un vêtement confectionné par juxtaposition de plusieurs morceaux non identiques.

⁵ Il s'agit, entre autres, de la Présidence de la République, de l'Assemblée nationale, de la Primature.

espaces d'habitation informels⁶. Leurs dénominations sont assez évocatrices : Washington, Blengué, Colombie, Moscou, Berlin, Gobélé. Ces dénominations sont en fait codées et renvoient généralement à une identité collective de ceux qui y habitent, mais surtout à la situation sociale et économique du quartier. Dans ce cas-ci, il faut comprendre un quartier où la lutte pour la survie est permanente d'une part, où la solidarité et la communauté sont des valeurs partagées d'autre part. Quelles sont donc les caractéristiques de ces espaces ?

Leur occupation et leur organisation spatiale ne suivent pas toujours des formes géométriques. Ces espaces informels sont suscités en dehors de la procédure officielle de production d'espaces bâtis. Dans ceux-ci, il n'y a pas de planification de l'habitat. Ils ne sont pas conformes aux règles urbanistiques. En effet, ils se localisent dans des bas-fonds, des terrains en pente abrupte, dans les couloirs des lignes à haute tension, sur des terrains irréguliers, dans des bâtiments inachevés. Très souvent, l'occupation est illégale. Ces espaces sont assimilés à une sorte de désordre urbain. Le niveau d'adduction en eau potable est très faible. L'approvisionnement en eau est assuré par une

fontaine privée à l'extérieur des habitations. Les équipements de base, écoles, dispensaires, poste de sécurité, font défaut. L'éclairage public est quasi absent. Des compteurs électriques en nombre insuffisant alimentent les maisons. De nombreux habitants s'éclairent à la bougie ou à la lampe à pétrole. Ces quartiers bénéficient très peu du système communal d'enlèvement des ordures ménagères. Le drainage des eaux usées et pluviales est inexistant. Ainsi, les lieux d'aisance restent majoritairement dans la nature ou dans quelques latrines. Ces indicateurs de bien-être mettent en évidence la précarité qui prévaut dans ces espaces informels d'habitation. La situation est aggravée par la nature des habitations. Il s'agit de maisons en bois avec des toitures en tôles ondulées. Généralement, elles sont construites en bande et chaque pièce mesure entre 9 et 15 m². C'est le logement d'une famille de 3 à 5 membres. Construits en marge du processus d'urbanisation formel et légal, ces quartiers sont souvent invisibles dans les documents d'urbanisme, même s'ils abritent parfois la majorité de la population urbaine. La précarisation du cadre de vie s'adapte à la logique de la construction urbaine et surtout au développement de la ville d'Abidjan.

⁶ Sur l'ensemble du territoire abidjanais, le Ministère de la construction et de l'urbanisme en a dénombré 132 occupés par plus de 1,2 million de personnes et couvrant une superficie cumulée de plus de 5000 hectares.

Voici ainsi planté le décor où se met en scène la faiblesse. Blengué, Washington, Moscou, Colombie ou encore Berlin demeurent les lieux privilégiés d'appréciation de la faiblesse, là où les faibles se mettent ensemble.

Il est généralement admis par la production documentaire disponible que ces espaces d'habitation informels sont le réceptacle de toutes les couches sociales n'ayant pu être intégrées dans le modèle urbain industrialo-administratif ou encore des immigrés venus des pays voisins. Pour d'autres, c'est la pauvreté ou le manque de moyens financiers qui obligent certaines personnes à s'y installer.

Edouard S., Prospère G., Ahou K. ou encore Salif B. travaillent comme personnel de maison chez les « boss », comme ils le disent : servante, vigile, chauffeur, homme de ménage⁷. D'autres comme Aliman T. et tantie Marie sont restauratrices de rue ou vendeuses de denrées alimentaires. Ces personnes sont faiblement scolarisées ou n'ont aucun diplôme scolaire. Leurs revenus sont relativement faibles, entre 40 000 et 120 000 Francs CFA⁸. Dans ces conditions, il leur est impossible d'avoir un

compte bancaire ou un compte d'épargne. L'accès au crédit leur est quasiment fermé. Les espaces d'habitation informels qu'ils investissent sont alors le lieu d'espoir. Ils s'y intègrent et s'attachent à des réseaux sociaux rassurants, fondés sur la solidarité communautaire. Leur faiblesse – ne « pas avoir de l'argent » – se trouve supportée / atténuée par une multiple appartenance spatiale, régionale, culturelle, religieuse et « ethnique ». Le coût de la vie relativement bas leur permet de faire face à leurs charges quotidiennes et parfois de soutenir la famille au village (pour les nationaux comme pour les étrangers).

Agnès K. et Joséphine Z. habitent dans le quartier Colombie au Deux-Plateaux. Elles ont toutes les deux un travail stable et un salaire acceptable. Elles louent des deux pièces en bois. Chacune a deux enfants qu'elles élèvent sans les pères. Elles disent s'être installées volontairement à Colombie afin d'assumer sans contrainte leur rôle de chef de famille. Dans leur communauté respective, ce statut leur serait refusé et elles seraient combattues quotidiennement⁹. Leur quartier représente alors un refuge et le lieu d'expression de leur

⁷ Les témoignages qui nourrissent ce texte ont été reconstruits à partir d'entretiens réalisés au printemps 2022 par l'auteur avec des habitants de logements précaires à Abidjan.

⁸ Entre 60 et 180 euros.

⁹ Originaires du centre et de l'ouest de la Côte d'Ivoire, elles doivent habiter dans la cour familiale paternelle ou maternelle quand elles ne sont pas ou plus mariées, ou encore chez leur mari.

indépendance sociale. Leur faiblesse – « une femme sans mari » – est acceptée à Colombie où la lutte pour la survie quotidienne s’accommode difficilement avec les considérations traditionnelles d’exclusion sociale.

Abdourahmane D. est venu de Guinée en 2000 mais s’est installé à Moscou en 2005 où il ouvre une boutique. Il était taximètre et son arrivée a été facilitée par ses compatriotes peuls déjà installés à Abidjan, alors que les contrôles intempestifs et les tracasseries policières étaient monnaie courante pour les étrangers. Grâce à ses économies, il construit une boutique en matériaux définitifs et met en place une fontaine d’approvisionnement en eau potable. Il s’installe avec sa famille. Les services qu’il rend à la communauté – ouverture tardive le soir, marchandises à crédits – font que peu d’habitants du quartier s’intéressent à ses origines guinéennes, et ne voient donc pas en lui un étranger. Toute chose perçue comme une faiblesse.

Alassane T. est originaire de l’est du Burkina Faso. Jardinier de profession, il habite à Blengué. Il était auparavant salarié de la Mairie du Plateau jusqu’en 2019 comme agent au Service technique. Or, la restructuration du service, et

surtout l’exigence de diplôme de l’enseignement général, lui ont fait perdre son emploi. De Treichville¹⁰, il déménage alors à Cocody, au quartier Blengué, proche des résidences cossues disposant de jardins et d’espaces verts privés. Il obtient des contrats d’entretien pour plusieurs jardins. Il devient entrepreneur indépendant. Et Blengué devient pour lui un lieu d’opportunités professionnelles et de changement de statut social.

Laissons-les parler : la mélodie de la faiblesse

La crise politico-militaire qui éclate en septembre 2002 a entraîné un vaste déplacement de population de l’intérieur du pays vers le sud, en particulier vers Abidjan. Ces personnes sont connues dans la littérature populaire comme « Déplacés de Guerre ». Cette conjoncture a contraint ces derniers à s’installer dans les quartiers précaires.

DÉPLACÉ DE GUERRE

Je me nomme Albert T. Je travaillais à Bouaké comme mécanicien et chef d’équipe au projet de développement du riz dans les zones nord. Les

¹⁰ Treichville est un quartier commercial et populaire d’Abidjan Sud. Il fut à l’époque coloniale le quartier des Africains.

rebelles¹¹ m'ont obligé à fuir Bouaké avec mes deux femmes et mes six enfants. Nous sommes arrivés à Abidjan le 26 octobre 2002. Toutes nos affaires sont restées là-bas. Donc on était sans bagages. Mes deux grands frères, qui sont à Abobo, ne pouvaient pas nous héberger tous les neuf. Leurs habitations étaient trop petites. Ils sont dans chambre / salon (02 pièces). Je ne voulais pas aussi que ma famille se sépare. Mes frères m'ont aidé avec un peu d'argent et je suis venu prendre maison à Colombie ici. On a pris deux chambres / salon (03 pièces) en sicobois¹².

Avant, c'était dur. Mais, grâce à Dieu, ça va un peu maintenant. Ma première femme vend huile rouge et ma petite femme a eu place au marché du quartier pour vendre condiments. Moi-même je me débrouille un peu dans un garage automobile au Deux-Plateaux. J'ai pu mettre les enfants à l'école. Dieu est grand, maintenant ça va. Ici nous sommes en famille. On a retrouvé des compatriotes du village. On se soutient un peu pour avancer ensemble. Des frères donnent mon contact à leurs connaissances qui ont des voitures à réparer. À Bouaké, moi je

travaillais sur les grosses machines des travaux publics comme les D8. Notre projet est tombé et le gouvernement ne nous a rien donné. Il n'a pas eu pitié pour faire quelque chose même. On m'a appelé encore à Bouaké, mais j'ai trop peur. Ici c'est dur – WC et douche pour beaucoup de personnes¹³, le compteur de sodeci, on est nombreux là-dessus¹⁴, courant on cotise pour payer chaque deux semaines¹⁵ – mais y a la sécurité pour moi et ma famille.

La rupture familiale peut expliquer l'arrivée dans ce nouvel espace de vie qu'est Blengué ou Gobélé. En effet, le poids des traditions ou la pression des parents peuvent pousser certains à fuir la famille pour trouver refuge ailleurs, à s'installer dans une autre communauté de vie.

¹¹ C'est le terme générique sous lequel sont désignés ceux qui ont tenté de renverser le pouvoir de Laurent Gbagbo en septembre 2002.

¹² Ce terme désigne les habitations construites en bois avec une toiture en tôles ondulées. C'est l'association de deux termes : « sico », soit les premières lettres du sigle de la société d'État SICOGI chargée de construire les logements de moyen standing et « bois » pour le matériau de construction.

¹³ Afin de rentabiliser l'espace d'habitation, toutes les commodités (cuisines, toilettes, etc.) sont à l'extérieur de la concession et sont communes à l'ensemble des habitants. Ainsi, il peut arriver qu'un WC soit partagé par plusieurs usagers.

¹⁴ Il s'agit de l'adduction d'eau potable légale réalisée par la société concessionnaire de ce service public. Le coût (176 000 frs CFA / 268 Euro) est élevé pour les habitants. Ils s'y mettent à plusieurs pour avoir un abonnement officiel et légal.

¹⁵ La Compagnie ivoirienne d'électricité a déployé des compteurs électriques à carte rechargeables. Le compteur, souvent collectif, est rechargé par tous ceux qui y sont connectés.

EN RUPTURE DE BAN FAMILIAL

Moi je suis Ahmadou B. J'ai un BTS en Gestion commerciale¹⁶. J'ai eu mon diplôme en 2021. Je vivais avec mes parents et mes frères à Yopougon gesco¹⁷. J'ai 28 ans. J'ai deux grands frères, une grande sœur et deux petits frères. La pression devenait trop forte sur mes frères aînés et moi-même. Le vieux¹⁸ était toujours sur notre dos. Il croyait que nous ne voulions pas chercher du travail et voulions vivre sur son dos. Chaque fois qu'il revenait du travail, c'était pour nous dire qu'à notre âge, lui, il travaillait déjà et s'occupait de ses frères. Là où tout s'est compliqué, c'est qu'il voulait que je marie sa nièce qui vivait avec nous. C'est à cause de cela que je suis parti de la maison. Mais, avec mes maigres moyens que je gagnais dans la vente des portables au Black¹⁹, c'était compliqué. Un de ma promo²⁰ m'a dit de venir rester avec lui à Gobélé au Deux-Plateaux. Lui-même était dans un « entré couché²¹ » en sicoboïs. J'ai installé une cabine de transfert d'unités²². Nous sommes restés

ensemble six mois et puis j'ai eu moi-même ma propre maison. En plus de la cabine, je vends et répare les téléphones portables. Ça marche doucement. Je m'en sors bien. Avec la famille, les choses se sont arrangées comme je ne suis plus à la maison. Ici, j'ai beaucoup d'amis et des frères. On se cotise pour manger. On prépare chacun à son tour.

Certaines situations contraignent à partir loin vers de nouveaux horizons. Pour faire tomber les tensions. Pour assumer son statut hors norme. Par exemple, celui de mère célibataire. Les réprobations et autres condamnations n'ont plus cours à la ville, dans les espaces d'habitations informels. Ces mères s'intègrent dans une nouvelle communauté dont les membres sont d'origines diverses. Celle-ci offre des valeurs d'hospitalité et d'acceptation de l'altérité.

¹⁶ Brevet de Technicien supérieur, diplôme délivré par les Grandes écoles de l'enseignement supérieur après 2-3 ans de formation. Les débouchés sont parfois très faibles pour certains BTS.

¹⁷ L'une des communes ayant une double vocation : populaire et industrielle. C'est une cité dortoir et le siège de plusieurs complexes agro-industriels de premier plan tels que Nestlé, Gandour, Unicafé.

¹⁸ Terme affectif pour désigner le père de famille ou encore une personne d'âge avancé.

¹⁹ Dimunitif de Black Market, centre commercial et lieu de transactions douteuses situé dans la commune d'Adjamé. Il est très connu à Abidjan.

²⁰ Pour désigner son condisciple.

²¹ Désigne une habitation à une pièce d'environ 9 m². Pour dire dès qu'on y accède, c'est pour se coucher. Mais dans la pratique, cette pièce fait office de salon, de salle à manger et de chambre.

²² Ce sont des boxes de 1m / 1m découverts où une personne propose des recharges de crédits d'appel ou internet pour les détenteurs de téléphone portable. L'investissement global est faible : 25 000 à 30 000 frs CFA (38 / 45 Euro).

CHEFFE DE FAMILLE / MÉNAGE

Mon nom c'est Joséphine P., mais ici on m'appelle Tantie Poisson. À cause de mon poisson que je vends au bord de la route. Ce qui m'a fait venir ici à Gobélé, là, c'est affaire de famille. Moi j'étais au village à Tiébissou²³. Je vendais les produits là-bas. Quand la guerre est venue, les militaires de l'ONUCI²⁴ sont venus rester chez nous. C'est comme ça j'ai fait enfant avec un militaire sénégalais. Mes parents étaient vraiment fâchés. Le papa de mon enfant est reparti dans son pays. Le policier avec qui j'étais on a fait un enfant. Mais lui-même est marié. Moi j'habitais dans la cour de mon papa. Lui et puis mes frères me regardaient mal mal²⁵. Leur comportement ne me plaisait pas vraiment. Pour rien comme ça, ils parlaient sur mes enfants²⁶. C'est à cause de ça je suis venue Abidjan en 2009 avec mes enfants. Je suis restée un peu à Abobo et puis j'ai trouvé maison ici à Gobélé. On est dans chambre / salon. Les gens du quartier m'ont donné place pour vendre. Matin et midi, je vends nourriture. Et puis le soir je vends

APF²⁷. Avec ce que je gagne, je paye ma maison, mon courant et l'eau. Je paye l'école de mes enfants même si leur papa n'a pas envoyé l'argent d'abord. Dans ma maison, si tu vois, il y a télévision, ventilateurs, Canal +²⁸.

Je cherche l'argent pour construire maison en dur au village pour mes enfants. Dieu est là et il va m'aider pour faire ça. Quand je vais voir mes parents au village, y a respect entre nous maintenant. Parce que je cotise aussi quand y a quelque chose dans la famille²⁹.

La ville d'Abidjan regroupe les principales activités économiques. On y trouve le Port autonome d'Abidjan, les zones industrielles de Vridi et de Yopougon. Le centre d'affaires du Plateau complète ce dispositif. Abidjan représente alors le lieu de toutes les opportunités pour bon nombre de personnes. Les villageois estiment avoir

²³ Tiébissou est situé au centre de la Côte d'Ivoire. Pendant la crise, ce fut la zone tampon entre les belligérants : la rébellion au nord et les forces loyales au sud. Cette zone fut sous le contrôle des Casques bleus de l'ONU.

²⁴ Organisation des Nations unies pour la Côte d'Ivoire. Elle fut chargée du maintien de la paix durant la crise.

²⁵ Regarder quelqu'un de travers ou méchamment.

²⁶ Sans raison valable, ils apostrophaient mes enfants.

²⁷ Attiéké Poisson Fumé. C'est un plat typique et populaire du sud. Il est bon marché.

²⁸ C'est la chaîne câblée avec abonnement. La parabole extérieure traduit une relative disponibilité financière du détenteur.

²⁹ Elle contribue financièrement lors des événements qui touchent la famille : décès, mariage, fêtes coutumières entre autres.

le droit de s'y installer. Ils y viennent avec cette conviction.

LE DROIT À LA VILLE

Je m'appelle Kapeuh G. Je suis de Gbapleu. Je suis un jeune wè. J'ai arrêté l'école en 3^e faute de moyens des parents. Je devais reprendre le Bepc, mais l'argent a manqué. J'ai travaillé un peu dans le champ familial, et puis je suis allé avec l'acheteur de produits. On partait dans les villages pour acheter le cacao et le café. Après, on descendait au port à Abidjan pour vendre. J'ai fait ça pendant cinq ans. Mon patron c'était un Burkinabè. Quand on venait, on dormait à Treichville et on partait travailler au port. Je voyais des jeunes comme moi qui viennent se défendre chaque matin au port³⁰. Et puis pour eux sort³¹. Ils étaient mieux que moi. J'ai vu que moi aussi je peux rester à Abidjan. C'est comme ça, quand on est venu en 2018, j'ai dit à mon patron que je vais rester à Abidjan. Il m'a payé mon argent et puis il a mis un peu dessus. Je suis resté un peu à Treichville. Des frères m'ont conseillé d'aller vers Cocody, parce que là-bas je peux trouver quelque chose. Comme je sais lire et puis écrire, j'ai trouvé un travail de vigile chez un boss à la Riviéra 4. Mais le transport prenait tout mon argent. C'est à cause de ça je suis venu habiter à Blengué. Y a des moments je reste une semaine au travail quand mon boss voyage. Mais je n'ai pas peur pour ma maison. Y a la sécurité chez nous au quartier. On se connaît nous tous, et puis on se soutient entre nous.

³⁰ Ils viennent se faire employer au port par les entreprises qui y sont installées.

³¹ Ils s'en sortent. Ils trouvent du travail et un salaire.

Les quartiers informels constituent des « escales » pour une catégorie de population. L'objectif final est plus loin, ailleurs. Natacha, Géraldine et Christine se sont installées à Moscou pour préparer leur aventure. Leur départ « derrière l'eau ».

EN ATTENDANT DE PARTIR VERS...

Nous sommes (Natacha B., Géraldine Z. et Christine A.) venues à Moscou pour nous chercher. Christine et moi (Natacha) sommes les grandes sœurs de la famille. C'est dur pour les parents de s'occuper de nous tous. Dans la maison familiale à Abobo, c'est la lutte pour manger chaque jour. Nous, on sait tresser, donc on a commencé à faire ça au quartier à Abobo. Nous, on voulait ouvrir notre propre salon de coiffure, mais les moyens manquent. Une tantie qui est venue se coiffer pour un mariage nous a dit que notre métier est bien payé en Europe là-bas derrière l'eau.

Si on a la chance, on peut avoir notre blanc aussi. C'est pour protéger notre chance et puis préparer le départ que nous sommes venues ici. À Cocody, il y a les boss qui sont dans ce business-là. Pour économiser, on habite ensemble, on mange ensemble. Actuellement on a pu faire nos passe-ports. Si Dieu le veut on ne va pas trop durer et puis on va partir. Moi j'ai choisi l'Italie, ma sœur, elle, va aller à Londres. Dans ces pays, les tresses marchent bien.

Les villes africaines et, dans le cas présent, la ville d'Abidjan se sont développées très rapidement. Mais au prix de nombreuses contradictions. À côté de quartiers chics et nantis se « construisent » des espaces d'habitations informels. Ils attirent des personnes aux quêtes à la fois diverses et particulières. Chacun y trouve son compte. Ce sont surtout des espaces pour saisir les figures de la faiblesse.

Les faibles, c'est-à-dire ceux et celles « à qui il manque quelque chose », ont une pratique et une représentation personnelle ou collective de ces espaces. Pour certains, c'est faute de mieux, pour d'autres, une opportunité économique ou sociale, et pour d'autres encore, un espace de transit vers un ailleurs meilleur. Dans tous les cas, quelles que soient l'origine sociale ou les raisons fondamentales qui expliquent l'arrivée et l'installation sur ces sites, c'est la reconnaissance de leur condition de faiblesse, en même temps que la perspective d'y remédier avec d'autres compagnons de faiblesse, qui les poussent à migrer vers la ville.

Visages faillibles

Marina Skalova

Une pension bordée par la forêt. Des rangées de pins enrobent la ville. Blocs d'habitations à perte de vue. Barres de béton ou immeubles de brique rouge, délabrés pour la plupart. C'est encore la Lituanie. Mais ici tout le monde parle russe.

Les fenêtres sont abîmées, les façades colmatées avec de la tôle. On respire l'air de la forêt. Les rues sont droites, les barres d'immeubles configurées en arc de cercle, une aire de jeux pour enfants au milieu de chacun. Visaginas surgit de terre dans les années 1970. On fit venir des travailleurs, des travailleuses de toute l'Union soviétique. Leur tâche: construire la centrale nucléaire d'Ignalina. La sœur jumelle de Tchernobyl. Les mêmes réacteurs, issus de la même usine. L'inauguration était prévue pour 1986. Les réacteurs d'Ignalina auraient dû être les plus puissants au monde. L'accident de la frangine repoussa les choses. La construction ne fut jamais menée à terme. Amputée de deux des secteurs prévus, l'usine tourna tout de même pendant vingt ans. Le démantèlement de ses installations était une condition à l'entrée de la Lituanie à l'Union européenne.

La centrale ferma. Visaginas resta. Avec ses habitants, qui avaient donné vingt ans de leur vie à la construction de la centrale. Rien à faire ici. Seulement la forêt. Les renards guettent, les sangliers se cachent. Les hommes errent, longent les grands immeubles, disparaissent dans les supermarchés incorporés sous les perrons ou sont avalés par les sentiers. La vente d'alcool est interdite après dix-neuf heures. Les architectes avaient rêvé Visaginas, esquissé des plans, tracé des schémas. Tout avait été

pensé sur le papier. Le visage rayonnant de la puissance nucléaire soviétique. Une promesse de prospérité pour les habitants. Elle est restée ce lieu en suspension en bordure de l'Europe. À quelques kilomètres, à la frontière biélorusse, les douaniers repoussent les migrants.

La ville est un rejeton craché par un système défaillant. Une utopie de la lourdeur d'une baleine larguée sur un rivage inexistant. Sa faiblesse vient de son inadaptation. Éduqués en russe, les enfants partent avec de mauvaises cartes pour étudier ou travailler dans le reste du pays. À Visaginas, on regarde souvent la télévision russe. On s'y sent encore appartenir à cette Russie, dont la Lituanie cherche maintenant à se protéger.

Je ne voulais pas arriver le soir. J'eus raison. La pension est dans *Energetiku gatve*. La rue de l'énergie. J'apprends que l'éclairage de la ville est hors service. Dès vingt heures, il fait nuit noire. Le café de la pension a fermé. Les touristes n'étaient pas assez nombreux, les habitants ne faisaient pas le détour. Je reviens du supermarché, mon dîner dans le sac à dos. À mon arrivée, je ne parviens pas à ouvrir la grille. «Il faut tirer vers soi, comme chez les pompiers. Vous n'êtes pas pompier, visiblement», me lance le patron depuis la cour.

Je bredouille: «Non, de toute évidence», avant de lui demander une fourchette. En russe. Ma langue maternelle. La langue que j'ai toujours parlée avec ma mère, mon père, mes grands-mères, grands-pères lorsqu'elles et ils étaient encore en vie. La langue que je devrais pouvoir habiter en chaussons, en pyjama, en chemise de nuit, m'y sentir chez moi où que je sois dans le monde. Mais ce n'est pas ainsi.

Mes parents me scolarisèrent à l'école maternelle française, car nous immigrâmes en France lorsque je fus enfant. La langue de l'école maternelle aurait dû se substituer à la langue maternelle. Les sons étaient différents. Je n'arrivais pas à en prononcer certains. Les «L» et les «R».

On donna l'adresse d'une orthophoniste à ma mère. Ma mère m'emmena chez l'orthophoniste après l'école. Son bureau était au troisième étage d'un immeuble en brique rouge exactement comme

le nôtre, dans la même cité en banlieue parisienne. L'orthophoniste rendit son verdict : « Le « R » russe et le « R » français ne peuvent coexister dans le palais de cette enfant. En français, c'est une consonne uvulaire fricative. En russe, c'est une consonne roulée alvéolaire voisée. C'est incompatible. Il faut faire un choix. »

Ma mère choisit la République française et la facilitation de mon intégration. Par conséquent, je n'appris jamais à rugir le « R » russe. Lorsqu'on m'entend le prononcer, il se confond avec le « L » dur. En effet, le russe distingue le « L » dur et le « L » mouillé, qui ressemble davantage au « L » français. Le « L » mouillé, je ne devrais pas même m'en inquiéter et le prononcer à la façon du « L » français, qui est toujours mouillé et ne s'en inquiète guère. Or, mon « L » russe tente d'être dur et tombe dans la mollesse. C'est comme un œuf qui se serait rêvé dur à cuire mais reste désespérément fondant, un œuf mollet tendance à la coque qui se met à couler dès qu'une cuillère lui ôte son chapeau blanc.

En russe, fourchette se dit « Vilotchka ». Le « L » est un « L » mouillé, qui ne devrait pas me poser de problème. Mais, par habitude, je ne prononce jamais les « L » russes à la façon des « L » français. Je les avale. Les sons que je sais problématiques, je les avale. Honteuse, je les laisse se tapir au fond de ma gorge, d'où ils glissent droit dans mon estomac. Le patron ne comprend pas ce que je demande. Une fourchette. Vilotchka. Je m'y reprends plusieurs fois. Viiotchka, Viïotchka, Viliotchka. Il ne comprend pas. Il ne comprend pas pourquoi il ne comprend pas. Ma prononciation du russe n'est pas celle d'une étrangère. Mais la présence incontournable du « L » ou du « R » dans chaque mot rend la communication presque impossible.

Le monde devient pareil à des lettres d'alphabet en pâtes, trempées trop longtemps dans l'eau de cuisson. Mon « L » et mon « R » russes restent mous, trop cuits ou pas assez. Ma langue ne fourche pas. Elle s'affaisse. Le monde passe à l'état de bouillie. La bouillie se mange sans fourchette.

Les réacteurs de Visaginas tournent encore, amputés de leur puissance. Avant de parler, je tourne plusieurs fois la langue dans

ma bouche. Je cherche des synonymes me permettant de contourner les lettres fatidiques. C'est très rare en russe. Ces lettres se nichent presque dans chaque mot. Habituellement, pendant que je cherche, le sujet de la conversation a le temps de tourner. Je reste donc plantée là, comme un sapin au cœur d'une ville fantasmée, dont le rêve a été arraché à la racine.

Moi aussi, je suis un rejeton de l'Union soviétique. Ma langue est marquée par une situation d'entre-deux. Elle porte le stigmate de l'immigration. C'est le lieu d'une faiblesse et c'est le lieu depuis lequel j'écris. Que se passe-t-il lorsqu'on rend visible cette faiblesse? On cherche à la conjurer. Mais la magie n'est pas toujours opérante.

On est facilement ridicule lorsqu'on montre la faiblesse. Rarement glorieuse. On retourne le stigmate, mais le stigmate retourné n'est souvent que la face cachée de la même pièce. D'avoir rêvé de puissance, on s'amollit, s'affaisse. L'affirmation de la faiblesse ne génère que la connaissance du lieu où l'on se situe. Cette connaissance peut former une colonne vertébrale. Elle peut offrir une sortie de l'entre-deux.

Cette colonne vertébrale ne doit pas être sacralisée. Si on la laisse tremper dans le vinaigre pour mieux la conserver, elle se raidit. Si on l'entoure de drapeaux, elle tombe dans le piège de l'identité. À chaque fois, elle risque de devenir fossile. Une chose qui est ne devient pas. La puissance provient d'un équilibre instable des forces en présence. Entre la bouillie et le fossile, la faiblesse est un lieu stratégique éphémère.

La faiblesse ou l'apprivoisement de la force

Svetla Koleva

Prologue

Je les ai vus dans la rue aujourd'hui. La vieille renarde dans le landau et l'homme qui la promène dans le parc. À première vue, c'est un spectacle absurde. Mais en parlant avec l'homme, j'ai appris l'histoire. La sienne et



celle de la renarde. Il y a des années, il avait écrasé par inadvertance l'animal de la forêt avec son véhicule. Horrifié, il a transporté la boule sanglante de la créature sauvage, haletante et agonisante, jusqu'à la clinique. La renarde a été miraculeusement sauvée, mais elle est restée paralysée à vie. Immobilisée. Sans défense. Inutile à quiconque. Et... l'homme a choisi de s'occuper d'elle jusqu'à la fin de ses jours. Depuis plus de six ans maintenant. Et a reçu un véritable amour. De l'affection. Du pardon. Il a souri en caressant sa fourrure et il a dit : « Ce n'est pas moi qui lui ai sauvé la vie ce jour-là, c'est elle qui a sauvé la mienne. »

Depuis le landau, la renarde observait les champs verts qu'elle ne traverserait jamais. Et, pendant tout ce temps, je pensais à Saint-Exupéry. Le rêve de son renard est devenu réalité : être apprivoisé, abrité. Aimé. Être préféré à une rose. Arriver dans le cœur de quelqu'un. Vous savez, ils – les renards! – n'hésiteraient pas à se séparer de la chance de courir, de chasser et d'errer si quelqu'un les laissait rester auprès de lui. J'ai regardé cet homme – un ex-Petit Prince vieillissant avec une bedaine et une veste usée avec des coudières, j'ai regardé sa vieille renarde handicapée dans le landau... Et pour la première fois, la fin heureuse possible du Petit Prince s'est dessinée devant mes yeux – sans séparations, sans saudade, sans fausses possessions et narcissisme débordant...

Svetlin Ivanov von Lauber, Facebook,
le 28 mai 2020

Pareille à un conte de fées, cette histoire racontée par Svetlin Ivanov von Lauber et diffusée sur les réseaux sociaux renvoie à la fois à la métamorphose réelle des rapports de force et de faiblesse et à la vision utopique d'un monde meilleur. Et nous offre en même temps la métaphore la plus paradoxale de la faiblesse comme apprivoisement de la force qui n'est possible que dans le rapport à l'Autre.

Sans chercher à définir la faiblesse, c'est à travers l'image contradictoire de la force apprivoisée que je vais essayer d'interpréter trois figures de la faiblesse, ayant comme terrain d'observation privilégié l'histoire politique de l'Europe centrale et de l'Est depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale jusqu'à nos jours. Cette image s'avère être la clé de compréhension par la complémentarité conflictuelle¹ qu'elle désigne. Il ne s'agit pas de la réalité mobile de la force et de la faiblesse dont les places sont interchangeables ni du rapport complexe et ambigu fort-faible où chaque terme

porte en soi l'autre. La faiblesse y est vue comme processus transformant la force. Face à la force, on ne fuit pas, on ne cède pas, on ne plie pas. On agit pour la désarmer, l'apaiser, constituant ainsi la limite de son déploiement.

La dissidence est européenne, ou comment rendre l'ordre dominant moins fort

C'est un lieu commun de dire que dans les anciens régimes communistes en Europe centrale et de l'Est, le fort est l'État-parti communiste. Il incarne, assure et exécute l'ordre dominant disposant de toute la panoplie de moyens, d'institutions et de mécanismes pour s'imposer à tous les niveaux d'organisation sociale et dans tous les domaines du vivre-ensemble. Cependant, cette toute-puissance n'arrive pas à empêcher l'émergence et les actions de la dissidence dans tous les pays de l'ex-bloc soviétique. Comment se

¹ Cette expression est empruntée à Gerald W. Creed qui introduit « *Conflicting complementarity* » pour analyser les réformes socialistes et la transformation postsocialiste du monde rural et agricole en Bulgarie à travers les pratiques quotidiennes des villageois bulgares qui, en réconciliant les incompatibles (leurs intérêts et les impératifs du régime communiste), arrivent à domestiquer le nouvel ordre dominant. Selon l'auteur, le socialisme domestiqué dans lequel « les villageois ont non seulement réussi à s'adapter au socialisme, mais ils ont également adapté le socialisme à leurs propres exigences et besoins » s'avère un des obstacles sur le chemin vers l'agriculture capitaliste. Voir Creed G. W., *Domesticating Revolution. From Socialist Reform to Ambivalent Transition in a Bulgarian Village*, Pennsylvania, The Pennsylvania State University Press, 1998, p. 276.

fait-il que dans l'espace-temps d'une structure de domination totale, la faiblesse (associée de prime abord à l'absence de ressources) coexiste avec l'omnipotence sans être anéantie ?

Apparue comme mouvement coordonné et organisé dans la période qui a suivi l'intervention des troupes du Pacte de Varsovie à Prague en août 1968, la dissidence se répandra dans tous les pays de l'Est. Ce phénomène débute par la protestation d'un petit groupe de citoyens soviétiques (Larissa Bogoraz, Pavel Litvinov, Konstantin Babitzki, Natalia Gorbanevska, Victor Fainberg, Vadim Deloné et Vladimir Dremlyuga) qui sortent le 25 août 1968 sur la Place rouge avec des slogans en tchèque « Vive la Tchécoslovaquie libre et indépendante ! » et en russe : « Honte aux occupants », « Bas les mains de la Tchécoslovaquie », « Pour votre et notre liberté ». Les sept personnes ne se cachent pas, expriment ouvertement leur position dissidente et ne s'opposent pas à l'arrestation en octobre 1968. Elles seront bien sûr condamnées².

Cette opposition ouverte, directe et explicite au pouvoir omniprésent est portée par des gens qui ne font pas

partie de l'appareil politico-administratif, à la différence des oppositions anti-stalinistes ou réformatrices au sein des partis communistes des années précédentes. Jusqu'à la fin des régimes communistes, en fonction des particularités historiques et culturelles des pays est-européens, le mouvement dissident prend des formes différentes, hétérogènes de par la composition sociale des groupes d'opposants, de leurs mobiles, buts, destinées même. Mentionnons les plus notables dont la Charte 77, le Comité de défense ouvrière en Pologne à l'initiative des intellectuels Jacek Kouron, Karel Modzelewski, Leszek Kolakowski, Adam Michnik, le Groupe Mémorial né en 1987 dans l'Union soviétique en pleine perestroïka, le syndicat polonais « Solidarité », les cercles dissidents hongrois créés autour de l'Église catholique hongroise et dans le milieu littéraire et académique, les organisations dissidentes bulgares créées en 1988, etc.³

La formule la plus condensée de la dissidence est-européenne est donnée par Václav Havel. Son essai politique *Moc bezmocných* (*Le Pouvoir des sans-*

² Voir Alexieva L., *Istoria inakomiusliya v SSSR : noveishii period* [Histoire de la dissidence en URSS : Période récente] Moscow, Moskovskaya Helsinskaya gruppа, 2012 [1992].

³ Voir Baeva I., *Iztochna Evropa prez XX vek. Idei, koflikti, mitove* [L'Europe de l'Est au XX^e siècle. Idées, conflits, mythes], Sofia, Paradigme, 2010.

pouvoirs) de 1978⁴ est la quintessence de ce phénomène dans les sociétés est-européennes dominées politiquement, économiquement, idéologiquement par l'État-parti communiste. L'expression désigne à la fois le statut et la posture des dissidents ou des impuissants, comme on les appelle souvent. Sans avoir de pouvoir formel, légal, provenant de l'ordre établi, les dissidents ont le pouvoir comme mobile effectif, comme agentivité, comme capacité d'agir sur ou contre les conditions de leur propre affaiblissement. Cette capacité d'action consiste dans la volonté et la détermination de « vivre dans la vérité », c'est-à-dire de rejeter la vie dans les mensonges défendus, répandus, multipliés par les gardiens du Système. À plusieurs reprises, Havel revient dans son texte à l'image du vendeur de légumes qui a mis le slogan « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » au milieu des oignons et des carottes. Ce n'est un signe ni de foi, ni d'enthousiasme pour le régime, ni de partage idéologique, c'est une déclaration d'allégeance : « J'obéis, je suis loyal – laissez-moi la paix et je vous laisse en paix », comme dit Havel. C'est exactement cette vie dans le mensonge, résultat d'une imbrication spécifique entre les conditions sociopolitiques et les principes moraux, qui constitue

l'enjeu commun des autorités et des « sans-pouvoirs ». Au moment où ces derniers refusent de vivre *avec* et *dans* le mensonge, ils ne s'opposent pas simplement aux conditions de production et de reproduction du rapport fort-faible mais commencent à le modifier en minant la puissance du fort.

Nombreux sont les exemples de l'histoire politique est-européenne qui montrent la complémentarité contradictoire entre le pouvoir fictif de la force institutionnalisée et le pouvoir effectif des impuissants de fait. Durant les années 1970-1980, le Parti communiste tchécoslovaque a tout le pouvoir – dans l'armée, la police, les services secrets, les institutions juridiques –, mais cette force formelle ne lui procure pas de liberté des actions. Il est obligé de tenir compte des facteurs aussi bien extérieurs (URSS et les autres pays de l'Est) qu'intérieurs (le prix de la « normalisation » et l'autorité croissante de la dissidence). En revanche, les gens qui signent la Charte 77 (le 1 janvier 1977) ne disposent d'aucun pouvoir formel, mais leur comportement et leurs paroles leur donnent de la force ; les autres concitoyens les croient, les suivent et tournent le dos aux messages des autorités et aux thèses de la propagande officielle. La loi martiale déclarée en Pologne par le général

⁴ Voir Havel V., *Silata na bezsilnité / Moc bezmocných* [Le Pouvoir des sans-pouvoirs], Sofia, Izbtor, 1994 [1978].

Jaruzelski est une démonstration, non pas de la force du pouvoir, mais de son impuissance. Ne pouvant plus compter sur les moyens politiques ordinaires, le pouvoir est contraint de sortir l'armée des casernes et de la faire entrer dans la vie politique afin de faire face à l'influence d'un syndicat qui ne dispose que de membres enthousiastes prêts à boycotter tout acte de violence des puissants. La Hongrie constitue un contre-exemple de la complémentarité conflictuelle des stratégies des forts et des dissidents, pourtant assez significatif pour éclairer le fonctionnement de la faiblesse comme limitation de la force. Étant le premier pays à s'opposer au modèle soviétique en octobre 1956, la Hongrie, sous le régime de Kadar, s'oriente vers une libéralisation limitée mais progressive de la vie économique, politique et culturelle. En fait, cet adoucissement renforce le pouvoir, affaiblit les opposants en rétrécissant leur champ d'action et rend le mouvement dissident hongrois divisé, non coordonné, désuni jusqu'à la chute du régime.

La débrouillardise au quotidien, ou comment desserrer l'étau étant aux prises avec le système

À part la dissidence est-européenne généralement associée aux intellectuels, il y a une autre figure de la faiblesse très significative de la façon dont les gens des pays est-européens composaient avec le système et rendaient son poids moins pénible sur leur vie quotidienne. Il s'agit de la débrouillardise ordinaire qui s'avère être un mode de fonctionnement au quotidien des gens de profils politique, éducatif, professionnel, économique différents. Indépendamment du degré d'inclusion aux structures politico-administratives de l'État-parti communiste ainsi que du degré de fidélité ou d'opposition au régime politique, tous ces gens font face à deux grandes défaillances du système : un déficit économique qui s'exprime par le manque de produits et d'articles de toute sorte, et un déficit de pouvoir économique et politique légitime⁵.

Suivant Michel de Certeau, ce fin analyste des faibles pris dans leur statut de démunis (ce qui ne veut pas dire passifs), il est important d'examiner, non pas le déficit en soi, mais les

⁵ Aussi paradoxal que cela puisse paraître, la déficience de pouvoir légitime dans les régimes communistes est due au monopole même du parti communiste. Plus on monte dans la hiérarchie, moins on a de pouvoir, car le pouvoir est concentré toujours au niveau plus élevé.

« opérations qui en font usage⁶ ». Et là, on est confrontés à une multitude d'opérations et d'usages individuels conceptualisés par les sociologues est-européens au cours des années 1980, en termes de « second réseau⁷ », « seconde société⁸ », « seconde culture », « seconde économie⁹ », etc. Différentes de par leur substantif, ces notions désignent des pratiques dont la caractéristique commune est exprimée par l'adjectif « second ». Il est question des manières de faire (par la mise en usage des ruses, des pistons familiaux, des rapports de parenté et d'habitat) qui se déploient dans le cadre de la structure officielle sociétale en parallèle avec l'ordre établi. Ni complètement affichées ni totalement cachées, ces pratiques sont identifiables, acceptables et praticables par tous ; elles existent dans la pénombre des puissantes institutions étatiques ou de toutes les autres organisations de la vie-en-commun et profitent de leurs défauts ou faiblesses. Ces pratiques consistent dans l'échange de statuts et de produits. Trois

flux d'échanges englobent la diversité à l'infini des manières de se débrouiller dans l'ex-société socialiste. Ils seront illustrés ici par des cas de rapports sociaux anonymes mais très répandus dans le quotidien socialiste : 1) échange des statuts contre des produits – par exemple, le directeur d'une bonne école peut se procurer des bananes et des oranges si déficitaires dans l'économie socialiste *contre* la place qu'il va assurer à l'enfant du vendeur de fruits et de légumes travaillant dans un commerce d'État ; 2) échange de statuts contre des statuts – le même directeur d'école peut trouver un poste de travail pour sa fille ou son fils dans une entreprise / institution d'État *contre* la place à l'école qu'il va offrir à l'enfant du directeur de cette entreprise / institution ; 3) échange de produits contre des produits – *contre* un kilo de bananes, le même vendeur de fruits peut avoir la télé rêvée vendue en cachette dans le magasin à côté¹⁰.

Ces formes d'échange qui circulent et englobent presque toute la société de

⁶ Voir de Certeau M., *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard 1990.

⁷ Voir Raychev A., *Mladiyat chovek i « malkata pravda »* [Les jeunes et la « petite vérité »], Sofia, Narodna Mladezh, 1984.

⁸ Voir Hankiss E., « The Second Society: is there an Alternative Social Model Emerging in Contemporary Hungary? », *Social Research*, 55 (1-2) : 13-42, 1988.

⁹ Voir Gábor I., « The Second (Secondary) Economy », *Acta Oeconomica*, 22 : 291-311, 1978.

¹⁰ C'est une forme de troc hybride – tout est payé mais l'argent n'a pas de valeur. Ce que l'on échange ce sont les « possessions » temporaires de déficit, et ce sont ces dernières qui sont mises en valeur.

l'époque en disent long sur la complémentarité contradictoire de la force et de la faiblesse, et sur leur action conjointe. À la différence de la dissidence où il y a une nette distinction entre le fort (l'État-parti communiste) et les faibles (les « sans-pouvoirs »), dans la circulation de biens et de statuts, tous les participants ont à la fois une certaine force (ayant à leur disposition des produits et des statuts, ou un certain pouvoir sur les autres grâce au déficit endémique du système) et une faiblesse commune (n'ayant pas accès à tous les biens, services, etc.). Ils sont, bien entendu, inégaux par rapport à ce qu'ils peuvent mettre en circulation, donc ils sont plus ou moins forts, plus ou moins faibles dans leurs rapports les uns avec les autres. Mais chacun tire de la force ou de la faiblesse de l'autre ce qui lui est nécessaire pour stabiliser ses atouts (bien sûr temporaires) ou pallier sa propre faiblesse (pallier et non surmonter, car elle se reproduit à cause des déficits structurels du système). Ce jeu de la force et de la faiblesse, qui se traduit dans le quotidien socialiste par une micro-latitude de mise en usage d'un déficit produit par le système, révèle la nature même de ce système. Sous la réalité massive de l'État-parti tout puissant, il se tisse une autre réalité, une seconde réalité, une réalité

effective de la vie ensemble où sont instrumentalisés les déficits de la première. Producteur de ces déficits, l'ordre dominant est doublement démuni face à l'activité fourmilière des gens, parce que, d'abord, celle-ci échappe à son contrôle politique, et ensuite, les gardiens de l'ordre eux-mêmes y participent. Le fort – le Léviathan communiste – est en fait non seulement affaibli mais également apprivoisé.

L'impossible apprivoisement de la force ?

Que devient le Léviathan communiste apprivoisé lors de la reconstruction économique et démocratique des anciennes sociétés socialistes ? Disparaît-il, se transforme-t-il en nouvelle puissance ? Les anciens faibles arrivent-ils à la maîtriser ?

Quelques conceptions qui interprètent la transition du socialisme d'État au capitalisme postcommuniste mettent l'accent sur la transformation de l'acteur le plus fort de l'ancien régime qu'est l'État et laissent entrevoir l'impossible agir sur ses avatars.

Le sociologue hongrois Ivan Szelenyi¹¹ distingue trois types de

¹¹ Voir Szelenyi I., *Poverty and Social Structure in Transitional Societies. The First Decade of Post-Communism*, Plovdiv, Janet 45, 2013.

capitalisme postcommuniste. Si, pendant la première décennie de changements, le modèle néolibéral (les pays d'Europe centrale) et le modèle néopatrimonial (Bulgarie, Russie, Roumanie, Géorgie) caractérisent les anciens pays socialistes, le néo-prébendalisme commence à se développer avec l'arrivée de Poutine au pouvoir en 2000 et se répand très vite dans les autres pays d'Europe centrale, y compris dans ceux qui, comme la Hongrie, suivaient les principes du néolibéralisme. En empruntant à Max Weber le terme de prébende, Szelenyi définit le néo-prébendalisme comme forme de fonctionnement de l'État dans les conditions d'économie de marché et de démocratie formelle où la propriété privée n'est garantie qu'à ceux qui n'ont pas d'ambitions politiques et qui sont inconditionnellement loyaux envers le dirigeant. Le régime néo-prébendaliste apparaît au moment où l'ancienne propriété d'État est déjà transformée en propriété privée et les biens publics sont privatisés. Et là, le moyen le plus sûr de préserver le pouvoir politique est de remettre en question les droits de propriété, ce qui n'est pas difficile étant donné la légitimité douteuse de la nouvelle propriété obtenue à travers toutes les procédures d'expropriation propres au stade d'accumulation primi-

tive du capital, bien décrites par Marx. Cela se fait par la criminalisation des opposants politiques et la redistribution des biens (de la propriété) afin de s'assurer des supporters loyaux. L'ancien État communiste tout puissant se décline en monopole politique d'un seul dirigeant et de sa clique, et en nouveaux acteurs économiquement forts (qui proviennent en principe soit de l'ancienne élite communiste soit des anciens services de sécurité) mais privés de leur liberté d'action politique. Boostés économiquement, ils sont affaiblis sur le plan politique.

Étroitement lié à l'idée de néo-prébendalisme, le concept d'État mafieux postcommuniste proposé par un autre sociologue hongrois, Bálint Magyar¹², éclaire les métamorphoses structurelles et fonctionnelles du système étatique postcommuniste, en l'occurrence hongrois, et les caractéristiques du régime de gouvernance qui en découlent. L'État mafieux se construit progressivement sur deux piliers de l'ancien État communiste : le monopole politique d'un seul parti fonctionnant en symbiose avec l'État et le monopole de la propriété d'État. Dans les conditions de pluralisme politique, la nouvelle classe dirigeante, une fois obtenue la majorité

¹² Voir Magyar B., *Postkomunisticheskata mafiotiska dyrjava. Sluchayat Ungaria* [L'État postcommuniste mafieux. Le cas de la Hongrie], Sofia, Iztok-Zapad, 2016.

parlementaire¹³, s'approprie le monopole aussi bien sur les pouvoirs (exécutif, législatif, judiciaire) que sur les biens publics en les transformant en propriété privée. C'est ainsi que la nouvelle « famille politique » au pouvoir devient le principal entrepreneur tant politique qu'économique du pays et réorganise l'État de façon à servir l'ensemble de ses intérêts. Selon Magyar, « ce n'est pas un groupe économique quelconque qui commence à contrôler des segments de la politique, mais *l'entreprise politique seule se transforme en entreprise économique*, en subordonnant aussi bien le monde de la politique que celui de l'économie et en imposant sa propre culture mafieuse à l'aide de tout l'arsenal de moyens de pouvoir étatique¹⁴ ». À l'instar des organisations mafieuses classiques, l'État mafieux est hyper-subordonné, hiérarchisé et organisé autour d'un chef, mais à la différence de la mafia classique, l'État mafieux repose sur le monopole illimité sur tous les pouvoirs détenus par un seul acteur politique. Grâce à ses propres institutions, cet État fait d'une pierre deux coups, à savoir augmenter simultanément le pouvoir politique et la

richesse de la classe dirigeante monopoliste. L'État même est la mafia et la mafia est l'État. Ce business politique conduit à la destruction des positions autonomes tant institutionnelles qu'individuelles dans les sphères politique, économique et sociale, d'une part, et à leur transformation en forme particulière de subordination aux relations patron-client, d'autre part.

Une autre interprétation de la transition postcommuniste sous l'angle de la transformation de l'État est proposée par le juriste et politologue bulgare Venelin Ganev. Dans son livre *Le pillage de l'État : La transformation de la Bulgarie après 1989*, il fait une analyse minutieuse du processus d'affaiblissement de l'État défini comme « désétatisation ». En amont de ce processus, ce sont les stratégies et les actions des anciens fonctionnaires et cadres communistes qui, face aux contraintes et aux opportunités offertes par l'effondrement du socialisme d'État et l'avènement de l'économie de marché, mobilisent leurs réseaux et connaissances de la « fabrique étatique » pour mettre à leur propre profit « l'héritage institutionnel spécifique du

¹³ C'est le cas du parti Fidesz de Viktor Orbán qui obtient deux-tiers des sièges dans le Parlement hongrois en 2010. La majorité constitutionnelle permet de monopoliser le pouvoir et d'éliminer la séparation des pouvoirs; ce qui est la condition *sine qua non* de l'émergence et de la construction de l'État mafieux.

¹⁴ Magyar B., *op. cit.*, p. 27. Souligné par l'auteur.

socialisme d'État¹⁵ ». En quête d'avantages personnels dans le processus de concentration, de gestion et de distribution des ressources, les membres de l'élite communiste détruisent délibérément les institutions étatiques pour dissimuler et faciliter leurs propres crimes. L'État est arnaqué, pillé, spolié par ses anciens fonctionnaires, les leviers de gouvernance sont subvertis, les capacités d'agir des institutions étatiques pour s'acquitter de leurs fonctions (gestion des économies, offre de services sociaux, entretien des infrastructures, etc.) abaissées, fortement affectées, presque détruites.

Quoique de facture différente, les conceptions du capitalisme néoprébendaliste, du capitalisme étatique mafieux et du capitalisme politique mettent en évidence la logique de transformation de l'État dans l'Europe centrale et de l'Est postcommuniste. À la fois géant politique et nain économique, l'État communiste en transition devient un puissant instrument de répression politique et d'enrichissement économique dans les mains d'un autocrate, d'un étroit cercle partisan ou d'un large groupe d'anciens fonctionnaires. Cela se fait à travers l'expropriation, non seulement des biens publics et des pouvoirs (législatif,

exécutif, judiciaire), mais également des fonctions mêmes de l'État mises au profit d'un seul acteur. De prime abord, une nouvelle figure de la faiblesse se dessine, celle de l'incapacité d'accomplir ses propres fonctions, de l'impossibilité de s'assumer. Mise en rapport avec le reste de la société, cette forme de faiblesse de l'acteur étatique désigne la rupture du contrat social et la désintégration des liens qui en découlent en dehors desquels aucune maîtrise de la force de l'Autre n'est possible. Dans la nouvelle réalité étatique, la faiblesse n'est pas l'État affaibli au point de ne pas pouvoir accomplir ses fonctions, mais la désagrégation des liens sociaux comme le seul cadre possible d'actions et de contre-actions.

Au-delà de la force et de la faiblesse

Penser l'histoire politique récente de l'Europe centrale et de l'Est à l'aide de la figure de la faiblesse ne permet-il pas de voir au-delà des apparences et de parler de quelque chose d'autre que de la faiblesse et de la force en soi ? Ce quelque chose d'autre ne nous ramène-t-il pas sur le terrain des rapports sociaux et des actions sociales – là où la faiblesse et la force se rencontrent, se

¹⁵ Ganev V. I., *Preying on the State: The Transformation of Bulgaria after 1989*. Ithaca, New York, Cornell University Press, 2007, p. 21.

confrontent, se délimitent, se (trans)forment dans la tension permanente entre *pouvoir* et *devoir* ?

Si la force rime avec le *pouvoir* d'agir sur les conditions de s'accomplir, la faiblesse se conjugue au *devoir* d'agir pour changer les conditions d'être. Vu dans leur rapport, cela suppose que le fort ne se *doit* que de se défendre pour préserver le droit, l'acquis, le privilège d'agir sur les conditions le plaçant dans la posture de fort, tandis que le faible ne *peut* que résister pour (re)conquérir la maîtrise des conditions d'existence. Il est toujours question de cette capacité d'action sur sa propre histoire / existence dans laquelle la dimension politique (*pouvoir* agir, dire, prendre position ouvertement) et morale (*devoir* agir, dire, prendre position ouvertement) se trouvent dans une complémentarité contradictoire. De même que le fort frôle la faiblesse car, face à l'agentivité du faible, il se voit obligé d'y résister, de même le faible gagne en force, car il arrive à pousser le fort au point où ce dernier ne peut plus jouer librement avec ses atouts, ressources, statuts, bref ne peut plus jouir complètement de son pouvoir.

Conjointement conditionnés dans leur capacité d'agir, le fort et le faible se constituent comme des limites du champ d'action l'un de l'autre. L'emprise de la force conditionne le faible jusqu'à ce qu'il reste cantonné dans sa posture

d'inaction. À partir du moment où le faible s'engage à agir contre les contraintes en dépit de la force institutionnalisée, statutaire, formelle, le fort est limité dans sa liberté d'action. En fait, ni la force est illimitée, ni la faiblesse est dépourvue de force. J'ose même dire que la force peut être toujours apprivoisée; bien plus, elle surgit du côté du faible, car c'est lui qui, faisant face aux contraintes sociales, contribue à transformer et humaniser les conditions du vivre-ensemble.

Le fils de l'horloger

Jean-François Haas

La trotteuse rouge – en forme de palette de chef de gare – ne trotte pas d'une seconde à l'autre; elle les survole. « Regarde bien, Blaise, lui dit son père, qui l'a emmené à la gare une fois de plus pour lui faire voir la merveille, elle va s'arrêter... maintenant »: au midi du cadran. Une seconde et demie. Et, au même instant, dans toutes les gares de Suisse, toutes les trotteuses de toutes les horloges s'arrêtent. Une seconde et demie. Comme si la Terre s'arrêtait. Puis la trotteuse repart: « C'est calculé par les ingénieurs, elle fait le tour en cinquante-huit secondes et demie, puis elle s'arrête. Dans toutes les gares, il y a une horloge-mère qui donne l'impulsion à toutes les horloges de la gare. Celles-ci attendent une seconde et demie, elles reçoivent l'impulsion, et elles repartent. Et c'est comme ça dans tout le pays, pour que les trains partent tous à la minute. Ainsi, tous les trains du pays partent et arrivent à l'heure. » Écoutant son père, Blaise voit des trains gagner les destinations de tout le pays, lancés d'une ville à l'autre, franchissant fleuves et rivières, traversant les montagnes, puis se relier aux grandes lignes internationales et, au-delà, à celles des paquebots et des avions, et se dessine ainsi une sorte de grand réseau d'horloges qui, toutes, reçoivent l'heure d'une horloge-mère installée quelque part ici dans son pays, et il est presque sûr que c'est précisément celle vers laquelle il lève les yeux en cet instant. Il a sept ans. On est en 1969. Le temps qu'il voit vivre sur ce cadran à chaque pulsation de la trotteuse, une toutes les cinquante-huit secondes et demie, a même commencé à conquérir l'espace. Les premiers hommes qui viennent de marcher sur la lune portaient des montres suisses. Le temps, dans la capsule spatiale et à Houston, était mesuré par des horloges suisses.

Et ce temps, il est entre les mains de son père et de ses amis horlogers qu'il invite chez lui le samedi en fin de matinée pour la cérémonie de la rincette. Après les heures de travail à l'horlogerie, il leur arrive de réparer des horloges et des montres pour des particuliers et, parfois, on les paie avec une bouteille de fée verte distillée clandestinement. Son père possède une fontaine à eau qui lui vient de son grand-père ou de plus loin encore ; les autres viennent donc à la maison, ils apportent à tour de rôle leur bouteille, pour bénéficier de sa goutte à goutte, car ce n'est qu'en versant l'eau ainsi que la fée verte se réveille au fond du verre comme elle doit le faire, en s'étirant d'une nuance à l'autre, bleue, jaune, verte, pour dispenser ses saveurs. Mais cela ne serait rien encore si l'on ne plaçait pas sur le verre une cuillère à trous ouvragée, que son père et ses amis appellent « rincette », sur laquelle on a posé un sucre. Les gouttes d'eau fraîche se détachent une à une de la fontaine, tombent sur le sucre avant de se mêler à l'absinthe dans le verre. Peu à peu le sucre fond, et le liquide change de couleur. C'est un travail de précision. Blaise peut tremper le doigt dans le verre de son père, mais pas plus ! Il ne faut pas abuser de l'absinthe. Elle peut rendre fou, c'est une fée, et il se trouve toujours quelqu'un pour rappeler l'histoire de cet homme qui avait tué sa femme et ses enfants dans un accès de démence après en avoir trop bu. Pourtant, Blaise a le droit d'assister au cérémonial en attendant le jour où il pourra lui aussi lever son verre, santé ! et le porter à ses lèvres ; c'est qu'il a une belle voix d'enfant et qu'on lui demande de chanter des airs traditionnels : « Chante-nous *Le petit chevrier* de Gustave Doret. » Dès qu'ils entendent : « Je chante tout seul dans les éboulis, pour rien, pour personne, tout l'après-midi. Hodiri a-a-dou Hodiri-i a-a-douou », Blaise voit leurs yeux se voiler d'une sorte de rêve triste ou briller à l'orée des larmes, tandis que lui-même est fasciné par le mot « éboulis » qui lui fait peur chaque fois qu'il le prononce.

L'instituteur a repéré sa voix, il est venu à la maison rencontrer ses parents, il n'a pas refusé la rincette proposée par son père – lui, l'instituteur ! – et, au contraire, en a vanté la saveur tout en critiquant la loi qui la prohibait, comme si on était en Amérique ! jusqu'à ce que son père lui en propose encore un verre, puis s'est mis à parler de lui, Blaise, il a une si belle voix, et à la fin, avec l'accord ému

de sa mère et celui plus réservé de son père, il l'a fait entrer au petit chœur de la cathédrale. Il n'a pas tardé à devenir le soliste du *Petit chevrier* et de quelques autres chants.

À l'école, l'instituteur a dessiné une frise du temps; les enfants peuvent ainsi voir le monde changer: la Préhistoire, les Hommes des cavernes, les Lacustres, les Helvètes, les Waldstätten, Guillaume Tell, les guerres de Bourgogne... Ils en sont là lorsqu'un samedi il entend l'un des horlogers dire: «Ça ne va plus pouvoir durer longtemps; il y a trop de bureaux, plus assez d'ateliers...» et un autre: «Aux Jeux olympiques de Tokyo, les Japonais ont imposé le chronométrage de Seiko; ils remettent ça pour Sapporo.» On est en 1972. Les skieurs suisses gagnent des médailles d'or avec un chronométrage japonais. Blaise continue de chanter pour «les momiers de la fée verte», comme ils se désignent entre eux, mais la rincette perd de sa gaîté. Bientôt, il les entend parler d'ateliers qui ferment, il apprend le mot licenciement. «Nous ne risquons rien, dit son père; ça va reprendre, nos montres sont les meilleures.» Blaise a remarqué qu'ils boivent un ou deux verres de plus.

Un matin, son père découvre que la pendule neuchâtelaise dont il a fabriqué le mécanisme s'est immobilisée durant la nuit: «J'ai dû oublier de la remonter» grommelle-t-il en fourgonnant dans un tiroir de son bureau à la recherche de la clé. Blaise le regarde faire: comment a-t-il pu l'oublier? Son chef-d'œuvre! Son père la remonte. Mais, le soir, elle s'arrête de nouveau. «Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond, là-dedans», dit-il, comme il le disait à ceux qui lui apportaient leur montre. Il le leur disait en souriant puis ajoutait: «Il va falloir que je lui ouvre le ventre à votre demoiselle, pour voir ce qui ne va pas.» Devant sa pendule, il apparaît soudain démuné: «Je l'ai toujours entretenue, j'ai nettoyé les pièces une à une, régulièrement – Blaise les revoit étalées sur la grande table de la salle à manger, il n'avait alors pas le droit de jouer dans les alentours – je les ai changées quand c'était nécessaire...» Il pose sa loupe sur le front, allume sa lampe, ouvre le boîtier. «Viens!» Sa mère l'entraîne vers la cuisine: «Tu peux jouer près de moi pendant que je prépare le souper; il a besoin de se concentrer.» Il n'est pas venu souper, il a continué bien plus tard que le moment où Blaise est allé

se coucher, lui donnant à peine un baiser distrait. Au matin, la pendule était toujours ouverte sur la table, tout son mécanisme répandu devant la chaise vide de son père, déjà parti au travail. Le troisième soir, Blaise était déjà couché et s'endormait quand il entendit son père s'exclamer : l'horloge allait de nouveau donner l'heure, « venez voir la convalescente ! » Et si c'était elle, l'horloge-mère ? Blaise s'endormit en voyant les étoiles tourner autour de la pendule neuchâtoise qui avait repris sa place au salon.

À l'une des rincettes suivantes, l'un des momiers apporte la nouvelle : « Cette fois, ça y est... » La veille, il a été convoqué et on lui a signifié qu'il allait recevoir son congé : « Ils nous appellent les uns après les autres. » C'est une sorte de fin du monde qui s'abat sur la fée verte.

« Il faut réagir ! Que fait le syndicat ? Il faut se mettre en grève. L'horlogerie, c'est nous, pas ces gaillards en cravate dans leurs bureaux. »

« Il faut qu'ils s'activent, ceux-là, maintenant qu'ils nous ont conduits dans la gonfle. »

À son tour, son père a reçu sa lettre. On n'engageait nulle part, bien sûr. Il touchait le chômage, continuait de réparer des montres pour les uns et les autres. Demandait à être payé en argent plutôt qu'en fée verte. Mais les demandes de réparation diminuaient. Les nouvelles montres coûtaient moins cher que les réparations. Blaise voyait son père se voûter un peu, baisser la tête. Et puis, un jour, il était arrivé radieux : il avait rencontré un camarade de service militaire, qui était chef-comptable dans un grand magasin. L'horloger qui travaillait au rayon bijouterie-horlogerie prenait sa retraite. « Il a parlé de moi à la direction et m'a fait engager. Je commence demain ; le futur retraité va me mettre au courant. » Réparer les montres. Sa passion. « C'est beau, surtout les plus anciennes. Et refaire les pièces qui n'existent plus ! » Pourtant, il lui arrive de rentrer à la maison de mauvaise humeur : « J'ai passé la matinée à changer des piles. J'ai appris horloger pour faire des montres et les remettre en route, ça vit, une montre, c'est pas seulement de la mécanique. »

Après les répétitions de la maîtrise, Blaise va attendre son père à la sortie du magasin et ils rentrent ensemble, à pied. Un soir, son père lui dit : « Je te laisse rentrer seul, un collègue est passé me voir cet après-midi, j'ai rendez-vous avec lui. » L'un des momiers. Blaise s'est réveillé quand il est rentré vers minuit, fredonnant d'une voix pâteuse la chanson du *Petit chevrier* ; il avait entendu sa mère se fâcher en l'aidant à se coucher. Puis, comme son père avait recommencé de plus en plus souvent, elle ne s'était plus fâchée et s'était contentée de l'attendre en pleurant. Les mains de son père commençaient à trembler. Un soir, il avait ouvert la pendule neuchâtoise et l'avait arrêtée : « Ils m'en ont apporté une aujourd'hui, une fabrication récente... Pour que je change la pile. Vous vous rendez compte, des pendules neuchâtoises avec des piles. » Il avait fondu en larmes.

Lorsque quelqu'un se présentait au comptoir avec « une vraie montre », comme il disait, il redevenait lui-même, la recevait dans ses mains, l'agitait pour relancer le mouvement, tournait le remontoir, la portait à son oreille, écoutait longtemps, elle a une petite fêlure dans la voix, je vais vous la faire de nouveau chanter juste, ou bien il ne l'entendait plus chanter, il proposait de l'opérer, mais ça coûtait, nouvelles pièces, main-d'œuvre, de plus en plus souvent on lui disait : « Dans ce cas, je vais la garder en souvenir, je l'avais reçue en cadeau, et en acheter une neuve, une à pile, c'est moins cher que la réparation. » Ces soirs-là, il rentrait tard... Ses mains tremblaient de plus en plus. Blaise se souvenait de l'horloge de la gare, qui ressemblait à un soleil avec ses secondes comme des rayons. Il s'efforçait de chanter toujours mieux, même si sa voix se transformait peu à peu. Si je continue de bien chanter, il ne lui arrivera rien.

À l'école secondaire, son professeur de français l'avait enthousiasmé. Il allait à la librairie. Y restait des heures. Feuilletant, lisant. Souvent, il rentrait à la maison avec un livre. Je serai professeur, moi aussi... Un jour, au grand magasin, comme un client lui apportait une montre à pile et lui demandait si elle était réparable, son père lui avait répondu : « Comment voulez-vous que je répare ça ? Ce n'est pas une montre que vous avez, c'est un machin. » Son camarade du service militaire était intervenu pour plaider sa cause

et avait sauvé sa tête. À propos de ses mains, il avait essayé plusieurs fois de lui parler, mais son père se rebiffait. Sa lettre de congé était arrivée quelques jours avant Noël.

Le 24 décembre, après la messe de minuit – où un ténor avait chanté *l'Adeste fideles* et le *Panis angelicus* en soliste et Blaise l'avait écouté en se disant : « Un 24 décembre, quand ma nouvelle voix sera prête, ce sera moi » – alors que, sur le parvis, on offrait le thé avec de la tresse et des gâteaux, il vit que son père s'était mis à discuter avec le directeur de la maîtrise. « Maman, regarde papa ; il a encore trop bu. » Le directeur essayait de se dérober, mais son père s'accrochait à lui, s'accrocha même à lui quand l'évêque vint lui parler, s'accrocha à l'évêque. Blaise avait pourtant chanté du mieux qu'il pouvait, malgré le temps de disgrâce que lui infligeait sa voix. Un nouveau venu avait pris sa succession pour les soli de soprano. Justement le directeur s'entretenait avec ses parents. Son père était orthodontiste et sa mère enseignait le violon au Conservatoire. Blaise vit alors son père à lui essayer encore de s'incruster, de chercher des regards qui se détournaient, gênés. Il eut honte de son père.

Sa mère alla le prendre par le bras, l'emmena. L'homme qui le tenait par la main, sur le quai de la gare, qui lui disait : « Regarde bien la trotteuse ! Une seconde et demie ! Comme si la Terre allait s'arrêter de tourner. Retiens ton souffle ! » Mais le temps ne s'arrête pas... Pendant qu'ils rentraient à pied, il s'était mis à neiger. Un moment, il avait retrouvé son père en essayant de jouer avec lui à qui attraperait le plus de flocons sur le bout de la langue. Ils riaient. Mais son père titubait trop et sa mère devait constamment le retenir, l'empêcher de tomber. Pourtant, elle riait avec eux.

Cette nuit-là, incapable de dormir, il lut le livre qu'il avait reçu en cadeau. Il n'irait pas à l'Université plus tard, comme son prof de français. Il n'irait même pas au gymnase. Le 27, il entra dans la librairie et demanda au libraire s'il prendrait un apprenti au mois d'août.

Son père commença à ne plus rentrer à la maison deux ou trois jours d'affilée, puis des semaines entières. Blaise le reconnaissait parmi les clochards qui passaient leurs jours et leurs nuits aux alen-

tours de la gare. Puis il revenait à la maison, se lavait, se rasait, se vêtait d'habits propres, restait le temps que Blaise et sa mère recommencent à espérer. Un soir d'hiver où il neigeait, après avoir soupé avec eux, il s'habilla pour sortir. «Par ce temps?» avait demandé sa mère en lui montrant par la fenêtre le vent et la neige qui s'acharnaient sur les arbres de la rue. Il avait répondu : «Tu sais bien que j'aime ces tempêtes.» Après son départ, Blaise s'aperçut que la pendule neuchâteloise avait disparu. Son père l'avait emportée, s'était rendu vers le tunnel par où les trains entraient en gare, s'était couché sur les rails des grands trains intervilles, face dans la neige contre les pierres du ballast, en la serrant contre sa poitrine...

Blaise regarde la montre que les choristes lui ont offerte pour ses trente ans de chant à la maîtrise. Ils connaissent sa passion, c'est une reproduction de l'horloge que l'on voit dans les gares, avec sa trotteuse rouge en forme de palette. C'est l'après-midi du 24 décembre. Dans une heure, il va fermer la librairie. C'est sa librairie maintenant. Il y travaille seul. Il jette un coup d'œil à la rue, prise dans un soleil glacial, dur comme du verre. S'il pouvait neiger, cette nuit. «Blaise, lui avait dit le directeur de la maîtrise vers le 15 décembre, tu seras notre soliste cette année.» Le soliste qui lui avait succédé pour chanter *Le Petit chevrier*, et dont il était le remplaçant pour les soli de ténor depuis plus de vingt ans – au début, c'était à cause de sa voix, encore un peu faible au sortir de la mue, mais après, il n'avait plus été, pauvre garçon ! que le fils d'un alcoolique, papa, cette nuit, tu mériterais d'être à la cathédrale et maman avec toi, je chanterai pour vous – avait été hospitalisé en urgence pour des calculs rénaux et, même s'il sortait de l'hôpital avant Noël, il ne serait pas en état de chanter. Blaise chantera donc *l'Adeste fideles* à la messe de minuit. Il le chantera comme l'ange appelle les bergers dans la nuit. Et le *Panis angelicus*, qu'il chantera comme un berger s'agenouille devant l'enfant couché dans la mangeoire. Il est prêt. Après la fermeture, il rentrera se reposer un moment, fera un repas léger puis se rendra à la répétition à neuf heures et demie. Pause à onze heures. À onze heures et demie, petit concert de Noël en attendant la messe de minuit. Il y aura du thé sur le parvis et il neigera quand nous rentrerons, en comptant les flocons que nous attraperons sur la langue.

Une silhouette apparaîût à contrejour dans la vitrine, vêtue d'un grand, bien trop grand manteau, entre les livres exposés sur les présentoirs. Un clochard. L'homme marche jusqu'à la porte, hésite à la pousser. Se décide. Une fois à l'intérieur, il jette un regard circulaire, comme s'il voulait s'assurer qu'ils sont seuls. En veut-il à ma caisse? Son manteau, qui le fait ressembler à un échassier boiteux, frotte de ses ailes le bord des tables, renverse une pile de livres. Il est sale. Taches graisseuses sur ses habits. Il s'avance jusqu'au comptoir : « Blaise! Je t'ai reconnu tout de suite. » Blaise met un peu plus de temps à retrouver le visage d'enfant chez cet homme mal rasé, hâve, dont les cheveux tombent en queues de rat sur le front et dans la nuque : « François ?

– Oui, François... Tu m'as reconnu ! Pas facile, hein ? C'est sympa de ta part. Ils ne sont pas beaucoup à vouloir me reconnaître.

– Tu tombes bien, François ! Il n'y a pas beaucoup de monde cet après-midi, j'allais me faire une tasse de thé. Tu en veux aussi. Ou bien du café ?

– Du café. Une grosse tasse, c'est possible ?

– Viens t'asseoir derrière le comptoir avec moi. »

François avait chanté à la maîtrise : « Un jour, tu n'es plus venu. Disparu sans rien dire ; le directeur a demandé deux ou trois fois de tes nouvelles.

– J'avais dix-sept ans, j'ai déconné. Et, tu vois, j'ai pas vraiment réussi à m'arrêter. Toi, tu avais une voix magnifique. Je ne comprenais pas pourquoi c'était toujours l'autre qui avait droit aux solos. »

Blaise regarda sa montre : « Je vais fermer. Reste avec moi. On va se boire encore une tasse de café... Qu'est-ce qui t'a poussé à entrer ? Je ne t'avais jamais vu ici.

– J'aimerais offrir un bouquin à une dame ; celle qui fait le Noël des cloches dans son café sous la gare. Je vais chez elle, ce soir. Tu dois bien avoir ça : *Les Misérables*... J'ai de quoi le payer. Les gens sont plus généreux aux alentours de Noël. Même pas besoin de leur dire que c'est pour t'acheter un hamburger. Tu n'as qu'à tendre la main.

Après, tu leur dis : Joyeux Noël! et ils te répondent : Joyeux Noël! Bref, tout le monde est content... Écoute: viens boire un jus avec moi, j'ai les moyens ce soir, je t'assure.»

Le café se trouve sous les arcades de la gare. Ils se sont assis au bout d'une des longues tables qui ont vu défiler des générations de travailleurs, d'étudiants, de clochards, de chômeurs. Il y a une horloge des chemins de fer sur le mur du fond : « C'est pour les clients qui ont un train à prendre, explique le serveur ; mais ils ne sont pas très nombreux.

– On est plutôt de ceux qui ont raté leur train depuis longtemps », complète François.

Papa, est-ce que tu es venu ici ?

« Je pourrais rester pour la dinde, s'il vous plaît ? »

François le regarde, étonné.

« Ben oui, personne ne m'attend. Après, j'irai faire mon solo à la cathédrale, comme je t'ai dit. »

La table se peuple sous la palette rouge de la trotteuse, qui survole les secondes et ne trottine pas de l'une à l'autre ; les autres tables aussi. François est heureux.

Et toi, Blaise ?

Il est un peu plus de neuf heures et demie à l'horloge. Son téléphone sonne : « Tout le monde t'attend, qu'est-ce que tu fais ? Il faut qu'on commence la répétition. Je prends les autres chants, dépêche-toi ! » La trotteuse s'arrête au midi, au minuit de l'horloge. Une seconde et demie, le monde s'arrête.

À la table, François entonne : *Adeste, fideles...*

– Ne m'attendez pas ; écoutez ! » Il tourne son téléphone vers la tablée : « Cette nuit, je chante avec les miens. »

Expériences invisibles

Julia Gelshorn s'entretient avec Anna Konik

Pouvez-vous nous parler des circonstances qui vous ont amenée à vos sujets de travail et à la manière de les aborder ?

Mon travail se concentre sur l'exclusion, l'hypersensibilité et l'aliénation dans des contextes à la fois personnels et sociaux. La situation souvent désespérée des individus et des groupes, ainsi que les lieux qu'ils habitent, deviennent des zones autonomes et simultanées de différents micro-récits et intimités.

La narration complexe et la structure multidimensionnelle de mes projets artistiques et de mes vidéos sont également le résultat de l'accumulation subjective d'observations et d'expériences non linéaires, passées et présentes. L'œil de mon esprit enregistre certaines d'entre elles comme des images complètes et d'autres comme des fragments ou des approximations de réalités. Elles constituent toutes une rémanence composite constituée de représentations visuelles individuelles : un jeune enfant qui a mal après s'être coupé la main avec des feuilles de fougère, un dangereux énergumène dans le parc, un jouet en bois dans une vitrine de magasin, le jaune d'une banane dans les années 1980 (lorsque la Pologne était en plein communisme et que ce genre de luxe était rare), le visage d'une jeune fille en pleurs sur fond de ville animée, le paysage clignotant à travers la fenêtre d'un train qui roule à toute vitesse, un groupe

d'étrangers égarés... Ces stimuli visuels jouent un rôle important, bien qu'indirect, dans l'évocation de mes personnages. Les images et les expériences mentales ne sont jamais statiques ; elles apparaissent souvent comme des prolongements de celles qui ont été vécues auparavant. C'est pourquoi j'essaie d'en extraire des expériences collectives et individuelles, ainsi que des manifestations de sensibilité ou une continuité temporelle mesurable. Les images en mouvement, qu'il s'agisse d'installations vidéo, de documentaires ou de films d'art, sont les formes qui me permettent le mieux d'engager un dialogue et d'aller au-delà de la « vision unique ». Chaque œuvre est une forme différente de verbalisation visuelle, une composition unique et une histoire à plusieurs niveaux.

Quel est votre processus de travail ?

Depuis 2011, mes projets ont été créés en réponse aux horreurs des guerres menées dans différentes parties du monde, à la crise des réfugiés et au problème de l'exclusion sociale. Jusqu'à présent, j'ai créé deux parties de ce que j'appelle le « triptyque des réfugiés ».

La première est une installation vidéo intitulée *In the same city, under the same sky...*, créée entre 2011 et 2015 en Suède, en Pologne, en Roumanie, en Turquie et en France, consistant en trente-cinq histoires de migrantes racontées par des femmes du pays d'accueil. Il s'agit de récits authentiques de femmes à la recherche d'un foyer et de conditions de vie loin de la guerre, du terrorisme, de la pauvreté, de l'oppression sexuelle et de la violence.

La deuxième est un documentaire artistique intitulé *Silence Heard Loud*, produit en collaboration avec le projet Compass de l'université Birkbeck de Londres entre 2018 et 2021. Le matériel met en scène sept personnages qui racontent leur expérience de réfugiés. Je me suis efforcée de trouver une forme visuelle et une émotivité pour

leurs propres mots, qui sont une composante importante du film. Un flux d'images et de sons, qui s'entrecroisent avec les mots, qui se mettent en parallèle, tout cela pour mieux comprendre les messages transmis par Angela, Janahan, Merwa, Michael, Mohamed, Nirmala et Salamawit. Il semblerait qu'ils aient atteint leurs objectifs et qu'ils puissent maintenant commencer une nouvelle vie en Europe, mais, malheureusement, ils doivent encore faire face à l'aliénation, au racisme, à la solitude et à l'incertitude quant à l'avenir. C'est pourquoi ils sont souvent découragés, au point de s'interroger sur le sens de la vie. Mais ce qui peut apparaître comme une faiblesse aux yeux des spectateurs s'avère être leur force, car ils ont acquis un nouvel espace d'expression libre et sans entrave, et un champ de bataille pour leurs droits et leurs valeurs.

Actuellement, je commence à planifier la troisième et dernière partie du triptyque; reste à savoir où elle me mènera et quels individus je rencontrerai cette fois-ci...

Comment comprenez-vous votre rôle de vidéaste dans ce projet de triptyque des réfugiés ?

En général, les œuvres créées à la frontière de l'art et de l'enquête de terrain sont des formes hybrides *encapsulant* différents outils et réalités. C'est certainement le cas de mes œuvres. Elles ont des cadres très complexes. Je m'efforce de combiner et de montrer des expériences invisibles, et j'essaie de rassembler et de réconcilier les trajectoires de différentes natures. Je travaille toujours à la frontière de différents corps et processus collectifs et, comme l'a souligné avec justesse Ryszard W. Kluszczyński, je crée un art «inter- et transdisciplinaire, polyphonique, hybride, critique, nomade et relationnel qui ne se concentre pas sur l'expression individuelle

mais sur la construction de relations interpersonnelles¹». Ce type d'art exige du spectateur qu'il reste engagé, qu'il franchisse constamment les frontières émotionnelles et qu'il affronte directement l'inconnu.

Dans le passé, les artistes créaient des images capturant des moments de la vie sociale. Ils étaient animés par le désir de créer un art actuel. Aujourd'hui encore, les peintures du Caravage, du Greco, de Picasso, de Manet... nous captivent, ce qui prouve que l'art doit être perçu non seulement comme une esthétique de la forme ou de la composition, mais aussi comme une provocation de la pensée. Depuis des siècles, le rôle de l'artiste est resté inchangé. Nous nous inscrivons dans la continuité du dialogue, bien que la valeur et la forme de l'art aient connu une révolution dramatique. Mes personnages sont semblables à ceux qui sont apparus auparavant, et l'artiste contemporain, que je suis, est toujours un rebelle, un chroniqueur, un poète, un révolutionnaire, un artisan...

*Quel rôle l'art joue-t-il face à un sujet
comme le vôtre ?*

Récemment, nous avons assisté à une résurgence du terme «appropriation culturelle», souvent utilisé dans le contexte de l'art, qui émerge à l'intersection de la politique et de nombreux domaines de l'activité sociale. Cependant, nous devons nous rappeler qu'une utilisation superficielle de ce terme peut sérieusement nuire à ce que nous appelons l'activisme artistique, et réduire au strict minimum le débat sur des questions importantes ou sensibles qui nécessitent un dialogue. L'art qui se fonde sur la coopération avec les gens devrait toujours se

¹ Kluszczyński R. W., «Creative Borderlands – Places of Community. Reflections on the Work of Anna Konik», text published in the catalogue of the exhibition *A Grain Of Sand In The Pupil Of The Eye. Video Installations 2000-2015, 2015 / 2016*.

tenir du côté des personnes vulnérables et être inclusif par définition. C'est pourquoi *Silence Heard Loud* doit être perçu comme un dialogue pur et dur, une déclaration forte et un acte de défi contre l'exclusion.

Quelle est votre conception du documentaire ?

Silence Heard Loud est un documentaire artistique comportant des éléments d'animation. Sa forme a été conçue au cours de l'atelier de groupe «Eight days a week» ainsi que lors d'un certain nombre de réunions individuelles. Il s'inspire du documentaire de Krzysztof Kieślowski «Sept jours par semaine», réalisé en 1988, qui fait partie d'une série de films créés à l'époque par différents réalisateurs sur différentes villes et les histoires qui s'y cachent.

Pour comprendre le monde, nous recréons des événements, nous nous souvenons d'images, nous décrivons des odeurs, des objets, nous nous souvenons de sons. De cette manière, nous arrêtons le passé, nous rendons compte du présent et nous nous projetons dans l'avenir. Notre méthode de collaboration était précisément un processus de ce type. Elle a duré assez longtemps, d'octobre 2018 à février 2021. Nous nous sommes approchés lentement et prudemment l'un de l'autre. Tout le tournage du film s'est déroulé à Londres. Nous avons visité divers endroits avec la caméra, nous nous sommes rencontrés dans des espaces privés, nous avons exploré divers coins et recoins de la ville, nous étions dans le métro, la gare, le cimetière, la piscine, le parc d'attractions... En un mot, la ville était pour nous un sas reliant le passé et le présent.

Dans ma pratique artistique, l'image en mouvement (art et cinéma) représente toujours une rencontre très intime. Il n'y a pas d'équipe de production pléthorique, juste quelques personnes de confiance. Dans cette

approche humble, je suis toujours attirée par l'hypermotivité, la subtilité de l'histoire et la magie de l'alchimie mutuelle. Dans ce que l'on appelle la post-production, en revanche, je cherche des outils pour transmettre ces moments spéciaux et créer un espace ouvert à la rencontre avec le spectateur.

Dans quelle mesure considérez-vous votre travail comme une forme de réalisme artistique ?

Le réalisme artistique est un terme très approprié pour une partie de mon travail créatif, car il englobe d'autres concepts pertinents, tels que la nouvelle narration dans la fiction ou la relation entre la micro- et la macro-histoire. Pour moi, les frontières entre ces domaines sont fluides, ce qui me permet de créer et de m'éloigner de ce que l'on appelle le réalisme, c'est-à-dire la documentation fidèle de la réalité. L'exploration artistique se manifeste dans ce que j'appellerais un espace dichotomique, ou espace imaginatif, ou espace ouvert, un moment subtil et fluctuant entre la fiction et la réalité qui me permet d'explorer au mieux les perceptions sociales et émotionnelles. Mes films ont pour sujet les histoires et les émotions de personnes réelles, auxquelles j'essaie de rester très fidèle.

Cela semble suivre un retour du sujet dans les histoires culturelles, les humains en tant qu'acteurs.

Oui, je recherche des personnes et des récits authentiques, dans l'art comme dans la vie. Les protagonistes de mes projets, depuis *Toys*, en passant par *In the Middle of the Way*, *Transparency*, *Our Lady's Forever*, *Play back (of Irène)*, *Villa of the Enchanted*, *In the same city, under the same sky...* jusqu'à *Silence Heard Loud*, ont chacun leur propre

dignité et leur propre individualité. Ces quelques minutes de film ou d'installation vidéo sont une forme de gros plan unique. L'expérience est parfois difficile, car la parole devient un miroir dans lequel nous voyons nos propres reflets. Le destin d'un individu est un véritable vecteur de ce que nous vivons ensemble ici et maintenant. En bref, dans l'art vidéo et les films, je pars du sujet individuel et de la micro-narration pour arriver au sujet collectif et à la macro-narration.

Alors que le premier moment du triptyque était une re-narration de passés traumatiques afin de souligner la différence et la perspective, dans le second, vous vous tournez vers les voix qui ont souffert directement des traumatismes, bien que nous ne rencontrions jamais une situation authentique d'interview, mais plutôt une mise en scène. Que représente l'entretien dans ces œuvres ?

Les formes de construction de l'installation vidéo *In the same city, under the same sky...* et du film *Silence Heard Loud* sont fondamentalement différentes. Dans les deux cas, cependant, il s'agit d'une conversation devant la caméra, car je n'utilise pas la forme de l'interview. Cela permet de mettre en évidence la différence qui, en fin de compte, provoque un changement de perspective. Dans l'interview, nous entendons la voix directe de ceux qui ont vécu des traumatismes. Les personnages de *Silence Heard Loud* parlent et se comportent de manière désinhibée et intime. Cela illustre leur détermination et leur courage et fournit un commentaire sur la différence de génération entre les protagonistes des deux projets.

Mon travail est construit sur la nature éphémère de la pensée et du temps, et sur une aversion pour la répétition. Une partie du film est une mise en scène pour la caméra,

et une autre partie est une observation sensible de situations réelles. C'était la seule méthode pour une image qui devait relier le passé et le présent. Je voulais faire un film à partir d'images à portée de main. L'univers visuel des personnages ainsi créé sert d'accumulateur aux émotions vécues et à l'énergie des lieux où ils se trouvent. Lorsque nous avons filmé la scène avec Michael, l'un des personnages de *Silence Heard Loud*, nous avons utilisé le vent, la pluie et le mouvement des feuilles, qui complétaient de manière poignante son histoire. Il y a eu beaucoup d'autres moments magiques complémentaires...

Comment la forme esthétique soutient-elle votre projet ?

La forme esthétique de *Silence Heard Loud* est construite dès le début – des rails du train aux portraits en gros plan et aux plans de situation, jusqu'au portrait de face de Michael qui clôt le film. Elle intègre également l'émotion, les coupes de montage, la défragmentation et les changements narratifs, la voix off, le mouvement à l'intérieur des plans, la musique et l'animation. Cette forme visuelle intense découle du caractère poignant de l'histoire et de la recherche de celle-ci dans l'image créée en sortant des sentiers battus d'un documentaire classique. C'est ce que décrit mieux Łukasz Kropiowski dans son essai sur le film : « Une fois de plus, les plans sont pour la plupart statiques, mais leur nature change. L'œil de la caméra est moins impitoyable et moins strictement factuel. Il est plus subtil dans sa manière de montrer des scènes individuelles, en regardant, presque avec affection, les visages, les cheveux et les mains, ou en examinant méticuleusement les traits du visage, les pieds, les empreintes digitales ou les cicatrices. Le film semble fournir divers stimuli sensoriels de nature tactile et olfactive – voir ces mains tremper dans des feuilles humides, caresser des légumes, fouiller la terre ou jouer

avec des billes. De plus, plutôt que de regarder les autres d'un point de vue légèrement détaché, l'artiste tente de regarder le monde à travers ses propres yeux...²»

« Les plans lents, précis et focalisés sont utilisés pour aider le spectateur à développer une attention assidue aux détails. Konik nous apprend les rudiments du regard et de l'écoute. On ne voit que si l'on regarde assidûment, et on n'entend que si l'on écoute attentivement.³»

La nature intense et cinglante du film bouscule l'image des immigrés, des réfugiés et des demandeurs d'asile créée ces dernières années. D'une certaine manière, *Silence Heard Loud* nous oblige à renégocier l'image stéréotypée et à changer nos attitudes.

Dans votre film, ces « figures » pourraient être littéralement considérées comme des figures humaines : les réfugiés. Comment avez-vous cherché à éviter le piège de l'altérisation ?

Dans toutes les productions que j'ai réalisées jusqu'à présent, j'utilise une caméra pleine d'humilité envers des personnes qui n'ont rien à cacher et rien à perdre. Je ne cherche pas d'objets intéressants ni aucune forme d'exhibitionnisme chez eux, et j'essaie de libérer le travail que je crée de mon propre ego artistique. Je m'efforce de créer une forme qui ne soit pas une spéculation ou un abus, mais un pur acte de voir.

Les questions d'appartenance, de frontières ou de droits de l'homme peuvent être un connecteur pour la communauté contemporaine. Par conséquent, plutôt que de créer des divisions et d'isoler « l'autre-étranger », je recherche une sorte d'affiliation collective, qui peut

² Kropiowski L., *Let Them Become Part of My Experience*, Silence Heard Loud, Municipal Gallery Arsenal, 2021.

³ *Ibidem*.

être obtenue en soulevant des questions d'ouverture et d'inclusivité. Pour mener à bien cette tâche, nous devons d'abord connaître et comprendre l'« autre étranger » sans tomber dans des pièges théoriques. L'autre étranger naît souvent d'abord en nous-mêmes et se diffuse dans les espaces publics. Accepter l'étranger en soi, c'est se donner la possibilité de l'accepter à l'extérieur. C'est pourquoi je suis analytiquement proche de l'approche phénoménologique du professeur Bernhard Waldenfels, qui décompose la « figure de l'étranger » ainsi que la nôtre⁴.

Il s'agit toutefois de personnes plutôt privilégiées (éduquées, intégrées, plutôt aisées). Des « immigrés » au sens d'Hannah Arendt plutôt que des réfugiés ?

Dans son essai de 1943, *Nous, les réfugiés*, Hannah Arendt reconnaît l'évolution du mot réfugié. Initialement, un réfugié est défini comme une personne contrainte de chercher refuge en raison d'un acte commis ou de convictions politiques, puis la définition des réfugiés se transforme en « ceux qui ont eu le malheur d'arriver dans un pays étranger sans moyens de subsistance ». Les raisons de la fuite d'Angela, Janahan, Merwa, Michael, Mohamed, Nirmala et Selamawit sont variées et ils pourraient être considérés comme des privilégiés, mais le sont-ils ? Ils appartiennent certainement à une génération qui considère les droits de l'homme comme le fondement de son existence. Ils s'opposent à tout mépris et à toute objectivation. En tant qu'étudiants du projet Compass à l'université Birkbeck de Londres, ils revendiquent déjà le droit à l'autodétermination, le droit de s'exprimer et le droit de proclamer leurs opinions. Il s'agit d'un droit fondamental et d'un outil leur permettant de sortir du silence.

⁴ Waldenfels B., *Basic Motives for the Phenomenology of the Alien*, Berlin, Suhrkamp Verlag, 2006.

Parlez-nous du titre : Le « silence » est-il une faiblesse ou un pouvoir ? Les fragments d'histoires rendent-ils plutôt l'impossibilité de « raconter » ces identités, de transmettre ce qu'elles ont vécu ? Et l'exil est-il une situation à laquelle on peut mettre fin ? Par le langage ?

Le titre *Silence Heard Loud* résume la perspective de deux sujets : les protagonistes du film et nous, les citoyens des pays où ils arrivent. Ainsi, le titre fait référence, d'une part, à la peur humaine de quitter sa maison, sa famille, ses expériences traumatisantes et, d'autre part, à l'absence de réponse collective et au silence qui exclut. Les mots doivent se réinstaller, le silence doit être brisé, le silence doit être entendu⁵.

Nirmala, Michael et Angela ont fait les commentaires suivants sur le titre lors de la présentation du film à Londres, à l'occasion du Human Rights Watch Film. Nirmala : *Je voulais m'opposer à l'inégalité sociale et à l'injustice. Je voulais donner une voix à mon expérience pour que d'autres personnes puissent apprendre comment l'inégalité sociale a un effet négatif sur les personnes défavorisées de la société.* Michael : *Notre silence sur les abus, les traumatismes et la honte est parfois une armure utile que nous revêtons pour sauver la face, être acceptés et appréciés par les autres et, surtout, pour ne pas effrayer les Européens blancs. La peur inconsciente de l'autre, qui continue de régir les relations humaines entre les Européens blancs et les personnes brunes, noires et non blanches, doit d'abord être reconnue et valorisée afin que nous puissions éliminer les mythes et la déshumanisation, ce qui facilitera la mise en place d'un environnement propice à un changement significatif.* Angela : *Le silence a une*

⁵ Motha S., *Open Walls Like A Silence Heard*, *Silence Heard Loud*, Municipal Gallery Arsenal, 2021.

voix, un son intérieur continu et aigu, comme un bruit de fond.
C'est un son qui n'a pas de début et qui est sans fin⁶.

Quelle langue ces individus peuvent-ils parler ? Dans l'installation *In the same city, under the same sky...*, vous avez explicitement donné la parole à d'autres, dans *Silence Heard Loud*, vous laissez les gens parler pour eux-mêmes. En quoi les faire parler permettait de faire entendre tout le silence ?

Je dirais que malgré la complexité de la forme, les héroïnes de *In the same city, under the same sky...* ainsi que les protagonistes de *Silence Heard Loud* parlent de leur propre voix. Ce n'est que dans le cas de la première œuvre que nous avons affaire à une narration de l'histoire à la deuxième personne. Cela implique la nécessité de briser les frontières, les stéréotypes. Pour ce faire, j'ai choisi d'appriivoiser l'histoire par le biais de la langue, de l'apparence et du lieu. Cet échange est une question d'acceptation et de développement de l'empathie. C'est un processus long et compliqué, qui nécessite une boussole interne pour voir les choses dans leur vraie nature, comme s'il s'agissait de sa propre histoire. Ce n'est pas un processus facile, mais les sentiments sont généralement la voie de la compréhension et de la compassion.

Vous suivez en ce sens Jacques Rancière qui a invité à donner la parole aux exclus des hiérarchies du savoir, de l'hégémonie ?

Jacques Rancière a une foi sans précédent dans le pouvoir de la parole qui, selon lui, peut déraciner les individus de leur place dans l'échelle sociale. Pour lui, c'est un

⁶ <https://ff.hrw.org/news>.

acte de liberté et, en même temps, d'égalité. Dans nombre de mes œuvres, le mot et l'image sont une émancipation de cet état, et non, comme c'est souvent le cas dans les interprétations, un récit littéraire. La réalisation de cet état est possible par la participation et par ce qui peut être expérimenté, plutôt que d'être une fin en soi.

Avez-vous eu l'idée de faire en sorte que ces personnes se désidentifient également de ce qu'on leur a attribué : des réfugiés ou des immigrés ?

Avec ces deux projets, je voulais que les héroïnes et les protagonistes essaient de se regarder sous une perspective différente, et aussi de travailler sur leur position de victime. C'est pourquoi il s'agit d'une sorte de désidentification, d'une part, et d'identification, d'autre part. Il s'agit d'un processus de libération des images négatives et des expériences traumatisantes, c'est-à-dire d'une sorte d'expulsion des démons du passé. Cette purification est en quelque sorte l'occasion d'un nouveau départ.

Pourquoi avez-vous décidé de ne pas enquêter sur l'ensemble d'une histoire personnelle et de présenter plutôt des fragments de récits, de vies qui ressemblent à ce que nous attendons des « immigrants » et des personnes de couleur qu'ils racontent ?

Il n'est jamais possible de comprendre pleinement des histoires aussi traumatisantes. Elles comportent des parties latentes et de vieilles blessures qui sont constamment déchirées. C'est pourquoi la nature fragmentaire et répétitive de l'histoire a son propre symbolisme dans les deux projets. C'est une personnification d'une

impuissance terrifiante, dans le contexte de statistiques inquiétantes: combien de réfugiés ont traversé la mer, combien se sont noyés, combien ont été détenus ou renvoyés chez eux, et une critique de l'injustice flagrante dont ils font l'objet. C'est aussi une critique de l'état des valeurs proclamées par les pays dits développés et leurs institutions, qui sont censées être construites sur les idées de démocratie, de solidarité et d'égalité... Cette fragmentation est la *Mare Tenebrarum*⁷ croissante, que je considère comme un portrait collectif des réfugiés qui ont perdu la vie dans cette lutte aux frontières et sur les mers d'Europe, y compris à la frontière entre la Pologne et la Biélorussie.

(trad. Marc-Henry Soulet)

⁷ <https://journals.openedition.org/socio-anthropologie/6363?lang=en>.















Page 91: Anna Konik, *In the same city, under the same sky...*, video installation. Retrospective exhibition, Centre for Contemporary Art Ujazdowski Castle, Warsaw, 2015-2016. Installation view, photos: Bartosz Górka.

Pages 92 et 93: Anna Konik, *In the same city, under the same sky...*, video installation. Solo exhibition, National Museum of Contemporary Art (MNAC), Bucharest, 2015-2016. Installation view, photos: Larisa Star.

Pages 94-97: Anna Konik, *Silence Heard Loud*, art documentary, 2022. Film stills. In partnership with The Compass Project Birkbeck University of London & Adam. Mickiewicz Institute Poland.

Témoins de faiblesse

Paul Bouvier

Visiter des personnes en détention, en tant que médecin ou humanitaire, c'est aller à la rencontre de leurs souffrances et de leurs douleurs, de leur détresse et de leurs espoirs, de leurs forces et de leurs vulnérabilités. Au cours de mes activités de médecin en détention, j'ai rencontré différents visages de la faiblesse. Cela s'est déroulé sur une période de quarante ans et dans différents rôles : médecin de prison dans un pays en paix, médecin de projets de développement en Afrique, ou médecin délégué du Comité international de la Croix-Rouge (CICR) dans des conflits armés en Afrique, en Asie et en Amérique. Des témoignages de personnes visitées en prison, en dialogue avec des œuvres d'art, serviront à dresser quelques aspects de la faiblesse en détention.

Les visites en détention sont une activité importante du CICR. Cette organisation humanitaire, impartiale, neutre et indépendante, a pour mission « de protéger la vie et la dignité des victimes de conflits armés et d'autres situations de violence, de leur porter assistance, ainsi que de promouvoir et de renforcer le droit et les principes humanitaires »¹. En 2016, le CICR a visité près d'un million de personnes détenues dans le cadre de conflits armés ou pour d'autres raisons, dont 33000 avec un suivi individuel. Le but est de protéger leur intégrité, de prévenir les mauvais traitements, tortures ou disparitions, d'améliorer leurs conditions de détention, ainsi que de maintenir leurs contacts avec leurs familles et d'assurer le respect des garanties judiciaires. Ces visites se font dans un cadre confidentiel. Elles incluent un accès complet au lieu de détention, des entretiens sans témoins avec les détenus et un dialogue confidentiel avec les autorités sur les conditions de détention et de traitement.

¹ CICR. *La mission du CICR*. Disponible sur : <https://www.icrc.org/fr/notre-mandat-et-notre-mission>.

C'est un choc et une détresse profonde que ressent la personne détenue, brutalement plongée dans une situation de désolation et d'abandon. Perdant ses liens et ses lieux de vie, ses libertés de mouvement et de relation, ses capacités d'action, elle se trouve dans l'impuissance et la déréliction, dépendante d'apports extérieurs pour les éléments nécessaires à sa survie : un toit, de l'eau, des mesures d'hygiène, des aliments, des soins de santé. Cette situation de faiblesse fait partie de la condition même du détenu, à tel point que l'on n'en parle pas, ou alors seulement avec un visiteur humanitaire ou religieux : « En prison, on ne parle pas de ses faiblesses, de ses douleurs ou de ses souffrances »², observe un ancien délinquant, incarcéré à de multiples reprises, et devenu aumônier en prison. Cette réalité contraste avec les nombreux récits valorisant les forces ou les espoirs mis en œuvre par des personnes en détention, seules ou en groupe. Certes, la prison peut être un lieu de créativité et de résilience, le début de nouveaux combats, un nouveau départ dans la vie. Néanmoins, ces représentations portent le risque d'une vision exaltée, romantique ou héroïque, expiatoire ou rédemptrice de la prison, atténuant la dure réalité de la détention, et l'état d'isolement et de faiblesse sociale de la personne détenue.

En 1792, à 46 ans, le peintre Francisco de Goya tombe gravement malade. Il restera sourd. Peu après, il peint cet Intérieur d'une prison (Figure 1), dans lequel il exprime un sentiment d'isolement total, absolu, et de désespoir. Il montre cet espace fermé, à peine éclairé par la vive lumière du jour, où croupissent des hommes enchaînés, abandonnés dans ce trou sombre. Chacun est isolé, perdu dans ses pensées, coupé du monde et coupé des autres. Goya, devenu sourd, semble partager le confinement de ces hommes.

² « Aumônier en prison », *France Culture*, Grand reportage, Vendredi 18 mars 2022.

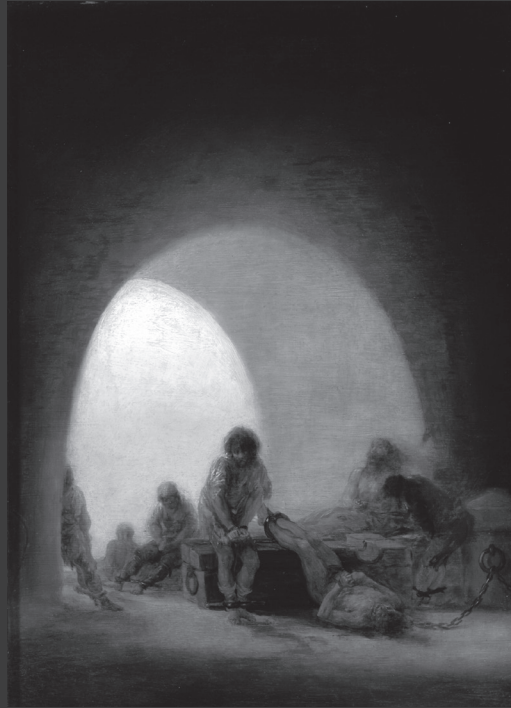


Figure 1: Francisco de Goya y Lucientes, *Intérieur d'une prison*, 1793.

Dans une région du centre de l'Afrique, de nombreux détenus souffraient de malnutrition, et beaucoup en mouraient³. Un programme humanitaire de soutien nutritionnel avait été initié. Des nutritionnistes ont ainsi mené des entretiens avec des détenus malnutris ou bien portants, ce qui a permis de dévoiler une réalité ignorée : dans l'expérience vécue par les détenus, la malnutrition était appréhendée comme une faiblesse, une honte, et un sentiment d'indignité et de déshumanisation.

³ Ververs M. T., Bouvier P., *Malnutrition in African Prisons*, personal communication, septembre 2017.

«C'est une honte d'être mal nourri, et je pense que la chose la plus difficile pour moi est ce que les autres détenus, qui ne sont pas mal nourris, pensent de moi.»

«Les autres pensent que je suis une personne faible et inutile. La malnutrition, c'est une maladie de honte!»

«Je ne suis pas un homme».

«Je me sens perdu, et non humain».

À ces sentiments lourds s'ajoutaient des brimades et des humiliations liées au fait de recevoir une nourriture meilleure que la moyenne, en quantité et en qualité. Pour le personnel de la prison et les codétenus, les détenus malnutris étaient vus comme des «faibles, des pauvres, des perdants». Au point que certains tentaient même d'échapper au dépistage de la malnutrition pour éviter d'entrer dans le programme de soutien nutritionnel, perçu comme une honte plus difficile à supporter que la malnutrition elle-même :

«Être sous-alimenté est douloureux. Les autres détenus nous harcèlent toujours, sur notre apparence. [...] Ils se moquent de nous parce que nous sommes mal nourris et nous disent de nous éloigner d'eux, et de ne pas chercher les ennuis. Être mal nourri est un signe de faiblesse.»

La malnutrition «est comme un tabou». Certains groupes de détenus se disaient même «déterminés à ne jamais être malnutris, parce que la malnutrition est un signe de faiblesse». En somme, la malnutrition rend faible, mais celui qui est malnutri l'est parce qu'il est faible. Cette vision circulaire blâmant la victime est partagée par de nombreux détenus non malnutris, des agents de détention et par des détenus malnutris eux-mêmes.

Cette maladie est vécue comme une faiblesse et une honte face au regard des autres, comme face à soi-même. La malnutrition augmente la dépendance envers l'extérieur, sans laquelle la personne ne survivra pas ; mais cette aide, vue comme un privilège, renforce encore le sentiment de honte et d'indignité.

« Le pire est de demander », s'exclame Goya dans une gravure des Désastres de la guerre (Figure 2). On voit une famille décimée par la famine, à côté de laquelle passent plusieurs personnages élégants, indifférents à ceux qui tentent de survivre en mendiant⁴.



Figure 2: Francisco de Goya y Lucientes, *Lo peor es pedir* (Le pire est de demander). *Les Désastres de la guerre*, planche 55, 1812-1814.

Dans certains lieux de détention, la discrimination envers les plus faibles prend des allures plus violentes encore. Il en est ainsi dans de nombreuses régions du monde où des discriminations s'exercent envers des personnes souffrant de maladie mentale, des personnes homosexuelles ou transsexuelles, envers des criminels sexuels, des pédophiles, ou encore envers les collaborateurs et les mouchards.

La discrimination atteint parfois une violence extrême. En Asie centrale, par exemple, certaines prisons sont régies par des systèmes de

⁴ Bouvier P., « "Yo lo vi". Goya témoin des désastres de la guerre : un appel au sentiment d'humanité », *Revue Internationale de la Croix-Rouge*, 93, 2011, p. 195-223.

castes très organisés et violents, alors même que la société ne connaît pas de telles stratifications sociales. Ce « monde noir » (*Black world*) s'organise généralement autour d'un patron, le chef (*Vory, Thief in law*) qui a les pleins pouvoirs, et pratiquement un droit de vie et de mort sur les autres détenus. Il est entouré de puissants lieutenants, puis d'« hommes », et enfin de collaborateurs. Tout en bas : les intouchables. Hors castes, ces personnes sont les esclaves des castes supérieures pour toutes sortes de tâches, allant de l'évacuation des latrines à des services sexuels. Comment sont-elles devenues des intouchables ? Probablement en raison d'une faiblesse, d'une attitude. Elles sont littéralement intouchables ; tout détenu qui les touche (en dehors d'actes sexuels imposés) devient immédiatement et définitivement un intouchable par contamination.

Si certains pays sont parvenus à abolir ce violent système de castes, ce « monde noir », par une réforme du régime carcéral, avec des règles strictes et une autorité forte, il se trouve au contraire favorisé dès lors que l'autorité est complaisante et faible.

En prison, les grèves de la faim sont toujours des actes graves, auxquels il est difficile de répondre avec humanité et justice. Les difficultés s'aggravent dans les contextes de conflits armés et de luttes politiques violentes. Une grève de la faim peut alors être considérée comme une provocation ou un acte de guerre, exposant au risque d'une réponse guidée par l'hostilité, l'indifférence ou le mépris.

La situation relève souvent du dilemme, d'une tension irréconciliable entre des principes éthiques : d'un côté, respecter l'autonomie de la personne, accepter qu'elle fait un choix éclairé dont elle est capable d'assumer les conséquences pour sa santé et pour sa vie ; de l'autre, respecter la vie, quitte à recourir à une alimentation forcée, ce qui implique d'user de la violence et de porter une atteinte grave à la dignité de la personne.

En pratique, il faut situer ces positions de principe dans le contexte de la détention et de la situation de faiblesse qui l'accompagne. La grève de la faim est le recours des « petits », portés par un sentiment d'injustice et une détresse profonde « face à la machine toute puissante d'une institu-

tion ou d'un pouvoir⁵». C'est un moyen de communication extrême, un ultime recours pour protester. Par une grève de la faim, la personne tente de dire sa détresse et sa revendication, sa révolte ou son indignation. Contre un traitement indigne, elle fait valoir son humanité. Dans une situation d'impuissance et incapable d'agir par d'autres moyens, la personne met en jeu sa faiblesse pour communiquer, la transformant ainsi en force.

L'alimentation forcée entend certes préserver la vie, mais au prix d'une violence envers la personne. C'est en effet une intrusion intime, une prise de possession du corps pour y introduire des substances contre son gré. La violence est à la fois physique et morale, elle nie la personne qu'elle traite en objet. Comme l'a exprimé avec force l'artiste mexicaine Frida Kahlo, dans un petit tableau intitulé *Sans espoir (Sin Esperanza)* en 1945, c'est une forme de viol. Alors que, vers l'âge de trente-cinq ans, souffrant des séquelles douloureuses d'une maladie et d'un grave accident dans l'enfance, elle ne pouvait plus manger, Frida Kahlo a été alimentée de force par un entonnoir. Elle a vécu cela comme une horreur. Dans son tableau, elle se représente alitée, écrasée sous une structure en bois qui la domine pour verser des aliments dans son organisme. Elle écrit: « Il ne me reste plus le moindre espoir. » C'est un même sentiment d'horreur et de désespoir qu'expriment des personnes détenues et nourries de force.

Les personnes qui poursuivent une grève de la faim en détention traversent des souffrances, des douleurs, souvent des brimades, avec une faiblesse progressive et une évolution vers des séquelles physiques, puis un coma, et enfin la mort. Malgré les souffrances et une issue fatale inéluctable, elles expriment souvent un sentiment de fierté, à l'opposé de la honte des personnes malnutries. Il s'agit de préserver leur dignité humaine, au prix peut-être de leur santé et de leur vie.

C'est cette lutte ultime pour la dignité qu'exprime Goya dans un dessin remarquable. Il y représente l'artiste italien Torrigiano en prison, les pieds enchaînés, couvert d'un manteau blanc. Torrigiano avait été condamné par l'inquisition à Séville en 1528 pour avoir

⁵ Siméant J., *La Grève de la faim*, Paris, Presses de Sciences Po, 2009, p. 73.

détruit une statue de la Vierge et l'Enfant qui ne lui avait pas été dûment payée. Protestant contre une injustice et contre sa détention, le sculpteur avait fait une grève de la faim en prison et serait décédé deux mois plus tard. Goya le montre affaibli, voûté, avec une expression triste, mais debout. Près de trois siècles après le décès de cet artiste qu'il admirait, il l'encourage dans sa lutte ultime pour sa dignité, et l'interpelle : « Ne mange pas, célèbre Torregiano ! »

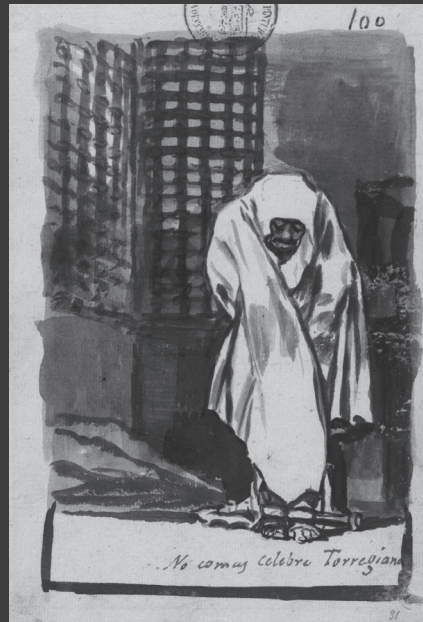


Figure 3 : Francisco de Goya y Lucientes, *No comas celebre Torregiano*, 1814-1823.

Si la prison met la personne détenue en situation de faiblesse, la torture a une portée plus fondamentale : elle touche à la dignité humaine. Il s'agit de déshumaniser, de détruire ce qu'il y a d'humain en l'homme. Dès lors, tout ce qui peut exacerber la faiblesse, les douleurs et les souffrances, la

destruction de la personne, de son histoire et de son identité, semble pouvoir être envisagé.

Publiés en 2009, les rapports « Mémos de la torture »⁶, rédigés dans le cadre de la « Guerre globale contre la terreur » menée par les USA, révèlent des aspects particulièrement troublants sur ce point. Ces rapports visaient à recommander aux plus hautes autorités les techniques les plus efficaces pour briser les résistances et causer les douleurs et les souffrances maximales, tout en restant dans les limites légales posées par l'interdiction de la torture. Sans considérer le caractère cruel, inhumain, dégradant et destructeur de tels traitements pour la victime, les auteurs jouaient plutôt sur la définition légale de la torture et ce qu'elle peut avoir d'arbitraire. En effet, s'appuyant sur l'expérience du programme SERE (*Survival, Evasion, Resistance, and Escape*), un entraînement conçu pour préparer les militaires à survivre en captivité, ils ont détourné les techniques et connaissances en psychologie de la vulnérabilité des faiblesses humaines pour élaborer, par un pernicieux processus de contre-ingénierie, des méthodes de torture efficaces, et dans la limite légale. Entre 2002 et 2005, ces techniques ont été appliquées sur des personnes détenues dans le cadre de la « Guerre globale contre la terreur ». La participation à ces interrogatoires de psychologues chargés de déterminer jusqu'où il était possible d'exploiter la douleur et la faiblesse est particulièrement choquante.

Depuis la guerre contre Napoléon et jusqu'à la fin de sa vie, Goya a continué de peindre et dessiner des personnes détenues, torturées ou traitées de façon dégradante. Dans une série de dessins du Cahier C, il montre des scènes de torture, dont certaines sont particulièrement spectaculaires. L'une d'elle va jusqu'à s'intituler No se puede mirar (On ne peut pas regarder cela). Le dessin (Figure 4) montre une personne soumise à un traitement dégradant, portant le capuchon de l'Inquisition, « pour avoir bougé la langue d'une autre façon », autrement dit, pour avoir tenu des propos non conformes à la norme.

⁶ Cole D. (ed.), *The Torture Memos*, New York, The New Press, 2009.

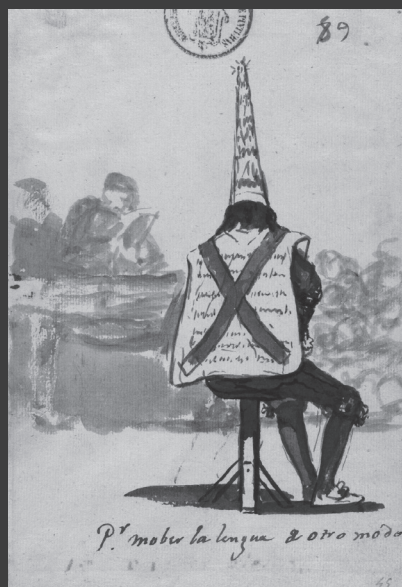


Figure 4: Francisco de Goya y Lucientes, *Por mover la lengua de otro modo*, 1814-1823.

Dans des pavillons à l'écart des bâtiments principaux d'une grande prison de haute sécurité, quelques détenus bénéficiaient d'une protection maximale, avec de nombreux privilèges matériels et alimentaires: meubles confortables, écran TV, accès à des vidéos, des livres, des magazines et des jeux... Pourtant, derrière ces privilèges, une situation de grande faiblesse. Ces détenus vivaient cachés, dans un lieu secret et dans un isolement social complet. Ils souffraient de problèmes de santé directement liés à leur condition: une obésité massive, des maladies chroniques telles que diabète, hypertension artérielle et problèmes articulaires ainsi que des angoisses, des insomnies et un état dépressif.

Ces hommes avaient collaboré avec le pouvoir opposé à leur patrie pour fournir des renseignements. Que s'était-il passé? Avaient-ils fait ce choix par conviction ou par lâcheté? Avaient-ils craqué sous la menace ou

la torture? Quoi qu'il en soit, ils exprimaient un terrible sentiment d'indignité et de honte. À la perte de leur propre estime s'ajoutait celle de leur individualité, avec la perspective de la fabrication d'une nouvelle identité et d'une nouvelle histoire, en vue d'une libération dans un pays tiers. Comment ces personnes parviendraient-elles à se reconstruire?

La rencontre avec un auteur de violences extrêmes, détenu dans le cadre de conflits armés ou de violences politiques, ne laisse pas indifférent. Il peut s'agir de personnes accusées d'actes de violence politique ou de terrorisme, de tortures, voire de crimes contre l'humanité. Certains revendiquent ces actes; d'autres, au contraire, nient toute implication ou tentent de les justifier, si ce n'est de les banaliser.

Quels que soient les faits ou le dossier juridique, le visiteur humanitaire se concentre sur le respect de la personne détenue, les conditions de sa détention et de son traitement, et le respect des garanties judiciaires. On se trouve alors face à une personne, accusée ou condamnée pour des violences extrêmes, aujourd'hui dans une situation de faiblesse extrême à son tour. Une situation inhabituelle, intense sur le plan humain. Dans certains lieux de détention, ces personnes sont détenues dans des conditions indignes et dégradantes, et sont parfois victimes de mauvais traitements et de torture. La perplexité surgit face à la violence et à la déshumanisation qui semblent se répéter comme un cycle. Comme avec toute autre personne détenue, on est à l'écoute de la souffrance, de la détresse ou du désespoir, et l'on se mobilise pour que les conditions de détention soient dignes et correctes, et pour que la personne soit traitée avec le respect dû à toute personne humaine.

La visite humanitaire est aussi l'occasion d'une rencontre, et parfois de petits événements, anodins au regard des actes criminels en cause, et pourtant révélateurs d'éclats d'humanité. Ce fut le cas d'un homme détenu dans des conditions de sécurité supra-maximales, auteur reconnu d'attentats d'une extrême gravité, qu'il revendique comme des actes louables et héroïques dans une guerre sainte. Cet homme, victime de tortures répétées en détention, se présente en entretien comme étant en plein contrôle, gérant lui-même notre visite, la tête haute, le regard fixe et pénétrant. Il demande à une collègue si elle pourrait rendre visite à sa famille, dans un

pays étranger lointain, puis revenir le voir. Quelques mois plus tard, nous revoyons cet homme, en présence de cette collègue. Elle était allée rendre visite à cette famille, qui l'avait très bien accueillie. Elle a alors remis au détenu un gâteau préparé par sa mère, quelques jours avant. Nous vivons un moment d'humanité dans cette rencontre. Cet homme si dur est attendri par le gâteau de sa mère, qu'il n'avait pas revue depuis de longues années. Tout en évitant de dévoiler la moindre faiblesse, il nous a parlé d'elle avec tendresse et partagé une émotion humaine.

Pour nous, acteurs humanitaires, les visites à des personnes détenues nous confrontent aux souffrances, aux détresses et au mal que l'homme fait à l'homme. Ces visites amènent souvent des moments bouleversants et des émotions intenses. Une collègue médecin nous a raconté avoir pleuré devant un groupe de détenus qui lui expliquaient les tortures qu'ils subissaient jour après jour. Honteuse de montrer ainsi une faiblesse devant eux, elle s'en est excusée. Touchés de la voir ainsi bouleversée, les détenus l'ont rassurée, lui expliquant qu'ils se soutenaient mutuellement, et que cela les aidait à résister ensemble. Par ses larmes, cette collègue a montré une faiblesse : une sensibilité humaine débordée par des émotions face au mal, de la compassion devant des récits insupportables. C'est bien ainsi que les détenus les ont comprises, témoignant de leur côté leur reconnaissance envers l'humanité de cette visiteuse humanitaire, et leur gratitude pour sa compassion.

Cette anecdote, parmi bien d'autres, interpelle et remet en cause l'image d'acteurs humanitaires forts, voire héroïques, traversant les crises et côtoyant les malheurs du monde sans faiblir, gardant toujours une posture professionnelle, une distance émotionnelle et une capacité d'agir en toutes circonstances. Cette image est sans doute parmi les plus néfastes, contraires au sens et à la réalité du travail humanitaire. Malheureusement, de grandes organisations humanitaires ont tenu un discours dominant nourri d'injonctions à la haute performance, à la plus grande efficacité possible pour devenir une « référence de l'humanitaire ». Cette logique de « l'excellence » génère des réactions nocives, avec un déni des émotions, une distanciation des événements et un rejet de ce que cela nous fait en tant que personnes. Les émotions n'ont guère de place dans ce dispositif de réponse. Maintes

fois nous avons entendu des chefs d'équipes dire à leurs collègues : « Vous êtes trop émotionnel... » Quelle erreur ! L'empathie, qui permet de vivre des moments d'émotion partagée, témoigne de notre humanité. Cela peut passer par des pleurs, des signes de surprise ou de détresse, des sourires... Ces marques d'émotion partagée et de compassion, également nourries d'interaction sur un plan factuel et rationnel, permettent une rencontre authentique entre *êtres* humains. Ces échanges sont irremplaçables. Pour les personnes visitées, ces instants restent souvent gravés comme des moments d'humanité dans un environnement déshumanisé.

Dans plusieurs contextes de violence en détention, face à la continuation des tortures et en l'absence de changement, s'est posée la question de cesser les visites. Faut-il continuer alors que les mauvais traitements continuent ? Ne devenons-nous pas complices de ces violences ? Cette question difficile, les humanitaires la rencontrent tous les jours dans leurs activités à travers le monde. Face à l'ampleur du mal et de violences sans limites, l'ambition de mener une action toujours efficace, pertinente et capable de sauver le plus possible de vies peut sembler démesurée. D'un autre côté, se retirer d'une situation de violence reviendrait à abandonner les victimes de ces violences à leur sort.

Faut-il renoncer, quand nous nous trouvons confrontés, comme humanitaires, à notre impuissance ? Souvent, des détenus visités ou revus après libération évoquent l'importance de ces moments. Dans la réalité sombre, triste, morne et violente de la prison, une telle visite est souvent vécue comme un moment d'humanité partagée. Cette rencontre se fait parfois autour de petites choses, une tasse de café, des images, un dessin, quelques gouttes de parfum⁷. Des petites attentions, des petits riens qui inscrivent le souvenir d'une reconnaissance mutuelle entre des êtres humains. La visite prend ainsi une valeur unique, incalculable. C'est un élément important dans les décisions opérationnelles sur les visites en détention.

À 22 ans, Egon Schiele est emprisonné durant trois mois dans des conditions lamentables, pour atteinte aux bonnes mœurs. Il exprime un sentiment d'abandon et de désolation : « Je suis à bout, je me sens

⁷ Bouvier P., « Soin humanitaire et petites choses dans des lieux déshumanisés », *Revue Internationale de la Croix-Rouge*, 94, 2012, p. 359-373.

si misérable [...] Quelqu'un de plus faible intérieurement serait devenu fou sur-le-champ, et moi à la longue, à force d'être hébété, jour après jour⁸ ». Dans sa détresse, il reçoit un jour la visite de sa compagne, Valy, qui lui apporte une orange. Dans un dessin de prison (Figure 5), il montre un espace vide, fermé par une porte: « Je viens de peindre l'endroit où je dors. Au milieu du lit crasseux des couvertures, une orange ardente que m'a apportée V., l'unique émanation de lumière dans cet espace. Cette petite tache de couleur me procure une indicible sensation de bien-être. »

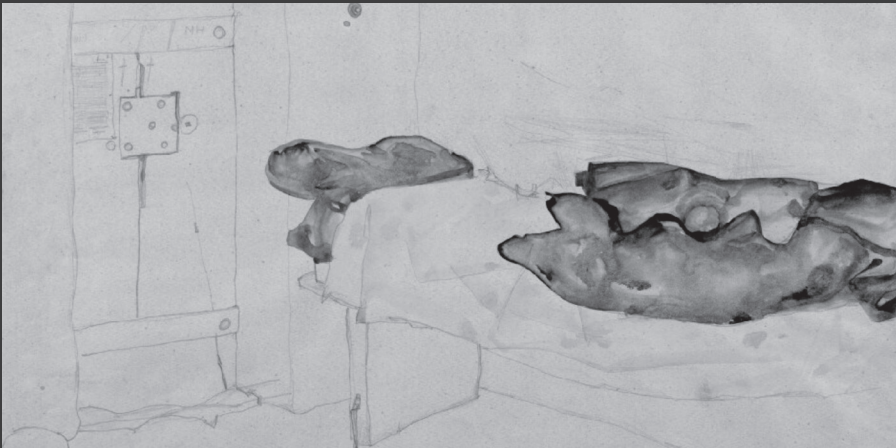


Figure 5. Egon Schiele, *Die eine Orange war das einzige Licht* (L'unique orange était la seule lumière), 1912.

⁸ Schiele E., *En Prison*. Notes et dessins publiés par Arthur Roessler. Lyon, La fosse aux ours, 2000 [1922].

La visite humanitaire peut être l'occasion d'un moment d'échange et d'humanité, parfois autour de petites choses porteuses d'une émotion et laissant une trace dans la mémoire. Le souvenir de ces moments d'échange peut être un appui dans des moments plus difficiles en détention. Quand l'action humanitaire rencontre les limites de son utilité objective, la visite permet une rencontre qui peut reconforter et redonner un espoir dans des lieux déshumanisés.

Minima claustralia

Mémoires confinées

Alfonsina Bellio

En guise de prémisse

Un Bronislaw Malinowski de nos temps livrerait-il ses confidences sur un blog? Des décennies se sont écoulées après le tremblement de terre qui a suivi la publication posthume du journal du père de l'observation participante. Il avait, pourtant, choisi d'en garder le silence en marge de ses travaux, dans des notes rédigées dans son polonais maternel. Maints intellectuels ont choisi des écritures cryptées, des publications sous pseudo et toute une pléthore de moyens de mise à distance des passions de la réflexion scientifique.

Longtemps, la première règle que nous apprenions lors de notre cursus nous orientait vers la *neutralité*, tel un impératif catégorique, qui se traduisait en une séparation nette entre le scientifique et l'humain. Mais ne sommes-nous pas des êtres à part entière? À quel point le dénuement impacte-t-il la valeur euristique de nos recherches?

Théoricienne de l'engagement et de la réflexivité en tant que médiums de connaissance, j'ai été conviée non sans moult réflexions à publier dans cet espace inusuel et libre quelques pages de mon journal intime, rédigées lors du premier confinement.

En mars 2020, j'étais à Paris, dans un joli petit studio de la rue des Écouffes, en plein cœur du Marais. Trois semaines en même pas 17 mètres carrés; j'ai ensuite attrapé l'un des derniers vols de rapatriement des Italiens à l'étranger.

Telle une descente à l'Hadès, un voyage de vingt-sept heures environ, avec une longue escale à Rome Fiumicino, m'a conduit dans mon appartement, à Belvedere Spinello.

J'ai eu droit à un appel quotidien d'un médecin du service sanitaire provincial, ainsi qu'à une visite des gendarmes, les Carabinieri de la

station locale, le jour de mon arrivée; tout cela selon la procédure de suivi des citoyens débarqués d'ailleurs, actée par la Région de la Calabre.

Ma sœur et mes neveux, masqués, déposaient régulièrement quelques courses sur le paillason, en courant vite s'installer au bout de l'escalier qui mène chez moi, pour pouvoir échanger deux mots quand j'ouvrais ma porte. Les jours de beau temps, j'appelais mes parents en leur demandant de sortir sur leur terrasse, afin que je puisse les saluer de mon balcon.

Devant moi, tout au long de mes fenêtres et balcons, s'étale la superbe vue sur les collines du Marchesato et les montagnes de la Sila. Un faucon solidaire venait souvent me saluer, juste au-delà de la balustrade. C'était mon unique et appréciée compagnie.

Les pages qui suivent sont un témoignage de ces jours-là. Rédigées en italien d'abord, je les ai ensuite traduites en français, ma langue sœur.

Le camélia et le camail – 27 mars / 10 et 12 avril 2020

La dernière vraie sortie, cinéma à part, fut pour un anniversaire dans un café du 20^e. Une nuit douce, tout le monde en Italie déjà en confinement. Quelques kilomètres à pied, talons hauts mais solides, avant d'attraper un bus.

J'aime rentrer tard et regarder la ville aux yeux endormis, aux réflexes ralentis. Les noctiliens se remplissent, les uns s'endorment la tête pendante, d'autres n'arrêtent pas de bavarder. Rafales alcoolisées. Deux jeunes s'embrassent sur un seul siège. Certains sont déjà en route pour ces emplois que l'on peut deviner à la couleur de leur peau, hélas. L'heure tardive qui précède l'aube marque – entre autres – une ligne de démarcation sociale.

Lorsque je rentre en voiture, je choisis parmi les plates-formes celles qui prennent le plus faible pourcentage au chauffeur. Il est rare de rester silencieux. Des trajets qui ressemblent à ceux racontés par Jim Jarmusch et parfois même par Jafar Panahi. J'aime voir défiler les arrondissements et les rues, dans un calme ouaté.

Je repense à ces moments pendant les grèves des transports. Une de ces nuits-là, il m'a fallu deux heures pour parcourir 3,9 km seulement. Talons habituels. Devant le métro qui avait fermé ses grilles presque sur

ma tronche, je suis tombée sur trois gars qui allaient dans la même direction que moi.

Après un kilomètre et demi à pied, plusieurs pauses inutiles, et un noctilien qui rapprocherait tout le monde de la maison, ils ont pris congé de moi comme ces anciens camarades de classe que l'on revoit avec nostalgie. Celui qui a marché tout le temps à mes côtés a hésité à me demander mon numéro. Peut-être aurais-je été tentée de le lui donner. En chemin, cependant, j'avais plus apprécié son regard que certains de ses commentaires politiques.

Des nuits où il pourrait arriver de se retrouver à échanger des humeurs et des fluides avec une personne rencontrée quelques heures auparavant, même pour ceux qui détestent les sites de rencontres et ne cherchent rien, comme moi.

Rentrer à la maison, ôter son rouge à lèvres et la ville du visage, essayer de dormir. Ma nature optimiste me fait penser que ce sera bientôt possible à nouveau. Avec les changements nécessaires.

J'ai rêvé d'un grand camélia blanc dans un bol en verre rempli d'eau. Je voulais l'enlever, mais j'ai compris qu'après tout il était bien, avec le consentement de Dumas fils.

Allons-nous nous reconnaître avec les gens du bâtiment d'en face, dont j'ai découvert les visages et retracé les habitudes dans le rendez-vous du soir des applaudissements au personnel médical ? Il est inutile de prétendre que cette période n'ait pas bouleversé nos âmes et de chercher la collection printemps-été 2020 sur internet. Ce soir, j'ai rempli et vidé de multiples chariots virtuels avec des sandales rouges.

10 avril

Je suis fille et petite sœur de la génération des garçons qui ont tué leurs pères – et des femmes qui ont brûlé les soutifs sur les places – en distribuant des tracts au son des *Inti Illimani*. J'ai appris à chanter *Bandiera Rossa* en même temps que des chansons du Zecchino d'oro¹.

¹ « Drapeau rouge » est un chant lié au mouvement des travailleurs communistes et socialistes. Le Zecchino d'Oro est un festival annuel lié au chœur d'enfants fondé en 1963 à Bologne.

Pourtant, les larmes de l'heure habituelle ce soir pourraient se résumer à l'image d'un père. Il parcourt la place vide d'un pas incertain. Sur les photos qui rebondissent sans fin sur tous les réseaux sociaux la lumière est bleue. La calotte blanche ne le protège pas de la pluie. Le crucifix sur le camail, blanc également. Cet ostensorio qu'il porte avec difficulté semble vraiment vouloir nous porter tous.

De ce Carême-quarantaine, c'est l'image qui continuera à creuser dans mes veines, avec les appels vidéo de groupe à mes familiers, éparpillés et encore plus proches, avec ceux des étudiants qui me sourient au-delà de l'écran, et les personnes âgées que je rencontre quand je fais mes courses, maintenant encore plus seules. *Resurrexit, sicut dixit!*

La notte tu mi appari immensa² – 12 avril

La lumière du jour apaise. Une évidence à laquelle on ne s'attarde pas d'habitude. D'habitude. Et à laquelle on s'accroche de toutes ses forces. Ces petits riens qui définissent les frontières d'un monde connu, habité et domestiqué. Telle une Demoiselle Felicita³, chacun voudrait trouver ces évidences sans attrait, si ce n'est celui d'être une ancre qui sauve de toute dérive vers le néant. La nuit, j'imagine que dans cette aile du bâtiment, seul le minuscule studio que j'occupe est resté intact. Quinze mètres carrés et un peu plus, c'est un corset qui, dentelle ou pas, comprime la poitrine. Tout autour, je me figure un escalier sombre, métallique, qui s'écroule. Comme dans *Fight Club*. Je sais, ces nuits produisent un imaginaire cinématographique. Comment pourrait-il en être autrement? Je pense à Cecè. La dernière fois que je suis allée le voir, avant la fin, il m'a dit de sa voix saupoudrée d'un voile de poussière dû à la maladie: « Heureusement que j'ai le cinéma et la lecture. Sinon, que ferais-je maintenant que je ne peux vraiment plus sortir de chez moi? » Et il m'a donné un DVD gravé avec des extraits de ses films préférés de ces dernières années.

² Vers de la version italienne de la chanson « La nuit » de Salvatore Adamo (1965).

³ Personnage du poème de Guido Gozzano « La signorina Felicita, ovvero la felicità » (1909), emblème de ces joies dérivant d'un monde terne et médiocre, décrit par un des maîtres du mouvement littéraire dit *Crepuscolarismo*.

La nuit, la cage d'escalier est sale, grimpant comme un lierre fatigué autour du silo d'un ascenseur trop lourd, métallique. La nuit, même l'appartement des fées brésiliennes, de l'autre côté du palier, se tait et disparaît. Elles sont la seule présence diurne, réduite pour moi à des voix pétillantes, métaphore énonciative d'une apocalypse en cours.

Tout est vide, usé, poussiéreux, comme pendant ou après une guerre mondiale. Non pas que j'aie jamais vécu dans le seul appartement laissé par un bombardement ou une autre catastrophe. C'est simplement que même dans cette image qui m'agite quand il fait nuit, un noir absolu sans le moindre bruit, la mémoire cinématographique se superpose au vécu. Le cinéma a sa propre dose de corporéité, et une dose substantielle. Seul l'écran 14' est éclairé pendant que j'écris, ainsi que le clavier : avantages d'un bon ordinateur portable.

Peut-être ai-je survécu seule à une catastrophe qui a éradiqué l'espèce humaine de la planète. Ou peut-être sont-ils tous vivants, dansant sur les berges de la Seine avec leurs enceintes portables, dans les milongas des dimanches après-midi ou des soirs d'été. Les cafés sont bondés, les terrasses pleines de fumée, les verres retentissent. Mes parents me pleurent, dans ce coin à 300 mètres d'altitude et à 1958 kilomètres d'ici. C'est peut-être parce que je suis morte et que je ne m'en suis pas rendu compte.

Si, dans cette obscurité sans la moindre lueur, quelqu'un forçait la porte et entrait, comment réagirais-je? S'ils devaient venir me chercher pour m'emmener à l'hôpital, comment ferais-je? Je n'ai même pas de pyjama, juste une chemise de nuit et des nuisettes. Et qui fermerait la maison et garderait les clés?

Cette nuit a un imaginaire résolument cinématographique et caravagesque. Ce n'est pas une nuit à la Fellini, de celles qui se terminent en taxi, fatigué et hébété, le corps imprégné d'un principe de torpeur bienfaisante, absolument bienfaisante. Est-ce que je regarde dehors avant d'ouvrir le canapé-lit et d'essayer de dormir? Les passeurs d'âmes disent

qu'ils ne font pas beaucoup de passages en ce moment⁴. Pourtant, ils sont des milliers à mourir, des dizaines de milliers dans le monde. Sont-ils déjà passés? Le virus leur fait-il franchir directement le seuil? Ou bien arriveront-ils d'un seul coup au terminus et faudra-t-il une cérémonie interreligieuse et interspirituelle pour que la Terre elle-même franchisse ce seuil?

J'ai envie d'un Chinotto⁵.

La reine nue (Malinowski au moins était entouré de corps qui le troublaient)

– 29 mars

Je reçois maintenant de mon père une vidéo des beautés de l'Italie, du nord au sud – pourquoi n'est-ce jamais l'inverse? – du genre qui m'aurait valu, au mieux, un sourire moqueur au coin de la bouche. Et j'ai pleuré à chaudes larmes. Le premier qui attribuera tout cela à une fragilité hormonale menstruelle, à un souffle patriotique maniéré ou, tout simplement, à l'isolement, eh bien, le premier qui se risquera à de tels commentaires s'exposera à mon mépris total et viscéral:

– de l'avis des intellectuels autoproclamés du royaume de Brunga le grand, je ne sais quoi en faire (et pour ceux qui n'ont jamais vu un épisode de Hoshi no Ko Chobin, il est grand temps de le faire);

– patriotisme ou matriotisme? J'ai déjà soulevé cette question ailleurs;

– les museaux bien-pensants se tordent face à cette vague de patriotisme de cuisine: essayez de vous sortir de la petite mare où vous attendez

⁴ Référence à une enquête de terrain que je mène depuis 2014 autour des médiums connus en France et dans les pays francophones comme « passeurs d'âmes ». Il s'agit de personnes qui disent avoir été choisies par des guides spirituels (entités désincarnées) pour aider les âmes des défunts qui ne parviennent pas à franchir le seuil de l'au-delà, à quitter ce monde pour poursuivre leur parcours vers la « lumière », c'est-à-dire vers les lieux qu'il faut atteindre après la mort et dont la représentation dépend des croyances individuelles. Ce « lieu » où l'âme se rend après le passage change en fonction des croyances des enquêtés: l'au-delà, le paradis, le ciel ou encore un retour sur terre par réincarnation ou métempsychose.

⁵ Soda préparé à base de chinotto, l'agrume qui porte le même nom (*Cytrus mirtifolia*).

que la princesse ou le prince vienne vous embrasser. Essayez de vous dédoubler et de vous multiplier comme il faut après avoir franchi le seuil.

Être ailleurs par rapport à où et par rapport à quoi? Et même par rapport à qui? Quelle est la perspective d'où part le regard pour former une image? Je vis maintenant en Gaule transalpine: dans les manuels d'histoire de l'école italienne, cela signifierait que j'ai franchi le Rubicon, que le sort est jeté. Et quel dé! Pour les manuels français, je suis aussi au-delà de ce même Rubicon, mais en partant de Lutetia Parisiorum vers le sud. Ce qu'est cette Gaule transalpine, il ne m'est donc pas donné de le savoir, pas dans le sens absolu.

Et j'aime penser que j'habite désormais une Gaule transalpine qui s'étend pour moi du Neto à la Seine, en passant bien sûr par le Pays de la Loire, où j'ai étendu mon royaume au prix d'innombrables parties de dés enflammées.

Deux ans après mon départ, je me suis rendu compte que si, avant, je me sentais partout chez moi, maintenant, où que je sois, il me manquera toujours une partie de moi-même.

Hic et nunc, mais aussi ici et ailleurs. L'ailleurs n'a plus de sens pour moi, ou alors il en a pris un autre très profond. Comme si, en un éclair, j'avais compris par illumination de la chair, où tout est écrit de manière indélébile, les textes sur l'anthropologie de l'émigration accumulés au fil des années à l'université et bien au-delà. Nooooo, ne me parlez pas de fuite des cerveaux, s'il vous plaît!

Je suis chair, os et cerveau! Je n'ai rien fui. Je n'avais rien prévu.

J'ai plutôt couru-vers, vers le nouveau qui s'ouvrait à moi, sans autre ressource que cette *curiositas* qui m'a toujours animée. À la maison, on m'appelle *girera pedilonga*⁶, ce surnom m'a été donné par ma mère. Qui vous connaît mieux qu'une mère méditerranéenne, celle, pour ainsi dire, que Woody Allen a incarnée dans son sublime *Oedipus derelictus*? Avec ironie, ou plutôt sarcasme justifié: combien de psychanalyses cette Mère méditerranéenne a-t-elle générées?

Moults French kisses, les gars. Empoisonnés.

⁶ «Vagabonde aux longs pieds», malgré mon 36,5 de pointure!

J'ai toujours aimé les road trips et je les aime d'autant plus qu'ils sont l'inversion symbolique de cette clôture nécessaire. Et c'est ce dont mon corps rêve avec de plus en plus d'insolence. Il rêve de voyages vers des rivages à l'eau encore fraîche pour s'y baigner nu.

Les trajets raisonnablement lents au bord de la fenêtre ont toujours exercé sur moi le pouvoir d'un charme, ils me calment, ils me rendent à la fois très présente et complètement inconsciente de moi-même. Bonheur de ces voyages en solitude. J'apprécie la bonne compagnie, mais uniquement si elle est vraiment bonne.

Je pourrais écrire un livre sur mes voyages en train. Un beau livre, à l'époque du DEA à Rome et, en même temps, d'un master à Urbino, tout en vivant encore entre la Calabre et Florence. Pour optimiser le temps et les coûts, je voyageais toujours de nuit. Dans ces trains Intercités qui s'arrêtaient à toutes les gares ou presque. À Naples plus longtemps qu'ailleurs. À l'époque, je m'appelais « le fantôme des trains » et, quand on me demandait d'où je venais, je répondais : « Je vis dans les trains. » Mon voyage commençait à la gare Rome Termini, où je m'arrêtais en arrivant d'Urbino, en attendant le train direct de 23 heures pour Crotone. Avant même d'embarquer, je passais en revue les passagers pour voir à côté de qui il serait plus prudent de s'asseoir. Une expérience désagréable m'avait appris qu'il était préférable de miser sur des jeunes rassurants plutôt que sur des tribus familiales bruyantes ou, pire, sur des pères de famille à l'allure polie. Parmi ces derniers se cachent malheureusement des porcs sans ailes⁷, voire des esprits bavards, comme le gentil entrepreneur qui m'a tenu éveillée jusqu'à six heures du matin, lorsqu'il est descendu en pratique, m'éduquant sur les moindres détails des machines semi-industrielles pour la production de pâtes fraîches, son domaine d'activité !

Ce soir-là, il semblait que les femmes avaient disparu du quai, ou, s'il y en avait, elles voyageaient en groupes familiaux, ce qui aurait signifié un compartiment déjà bruyant de sandwiches obèses. C'est alors que j'ai aperçu le soldat en congé de courte durée, d'après son sac à dos pas très

⁷ La locution évoque en italien le titre du roman *Porci con le ali* (Porcs avec les ailes), sorti en 1976.

volumineux, quelques années de moins que moi, le visage propre et net. J'ai tout de suite compris qu'il s'agissait d'un bon gars et je lui ai posé la question rituelle: j'ai un peu peur, est-ce que je peux voyager avec vous? Bien sûr! Je souris, nous montons dans un compartiment où nous sommes deux.

Il me dit qu'il va en Sicile pour rencontrer la belle croisée sur les tchats et qui fait battre son cœur plus vite. Il me raconte plein de choses, on rigole, il est de bonne compagnie. Quand nous sommes tous les deux fatigués, il me dit: « Allonge-toi et dors tranquillement, je resterai éveillé et, de toute façon, j'ai le sommeil très léger. » Il reste sur le siège côté fenêtre, je m'allonge sur les deux sièges latéraux, celui du milieu et celui de l'allée. Dans le silence des wagons, le bruit du train sur les rails, il a commencé à caresser mes cheveux, sans prétention, doucement, pendant longtemps, jusqu'à ce que je m'endorme. Il a honoré son uniforme. Il a protégé la jeune fille solitaire. Le matin, nous nous sommes salués cordialement, affectueusement même, comme cela se passe dans l'espace d'intimité qui se crée entre voyageurs partageant un compartiment dans les trains de longue distance. Nous n'avons pas ressenti le besoin d'échanger nos numéros, chacun est descendu dans sa propre vie. Je lui ai souhaité une belle rencontre avec la fille du tchat, il m'a souri.

Tout cela avant la Covid-19. Lors des deux seules sorties depuis que je suis recroquevillée dans le petit studio, si par hasard je croisais quelqu'un dans la rue, j'accélérais le pas comme devant l'apparition soudaine d'un monstre du cœur de la forêt. Au supermarché, j'évitais les allées les plus fréquentées, adaptant mes achats aux produits exposés dans les espaces les plus vides. Je sursautais dès qu'un humain franchissait la ligne de sécurité autour de mon corps.

Qu'en sera-t-il de tout cela et de mon potentiel relationnel par la suite? Peut-être commencerai-je à me comporter comme certains matins d'hiver dans le métro, casquette rabattue sur les yeux et écouteurs. Je ne sais pas. Pour l'instant, toute possibilité de contact m'effraie. Le Soldat Inconnu qui me caresse les cheveux dans un train pas vraiment sale mais pas non plus fraîchement aseptisé, eh bien, là, j'ai vraiment l'impression de voir ressurgir des vies antérieures. C'est un peu une question d'âge, bien sûr. Je ne pense pas qu'un homme croisé dans un train aujourd'hui me caresserait les cheveux pour un pacte tacite de pure douceur sans

intrusion. Et un plus jeune aussi tirerait des conséquences bien plus guerrières de mon éventuel acquiescement.

Distances et quête d'ascèse.

Tout est de la faute de la lune – 9 avril

Je ne regarde pas la lune, même pas d'ici. Je l'imagine toute ronde, gentille, mais je ne la vois pas. On l'attribue à l'effet de ses rayons, au vent de ces derniers jours qui a brisé nos pensées, au passage à l'heure d'été que l'on n'a même pas remarqué. Mais ces larmes solitaires que l'on se confesse dans le groupe WhatsApp des amis, avec un effet domino nocturne, n'ont rien de lycanthropique. Cette anthropologie des larmes que je me propose depuis des années reste à écrire, et je n'ai certainement pas envie de commencer ce soir.

Petites fourrures pompéiennes – 12 avril

Pour mon baptême, les miens avaient choisi comme cadeau aux invités une bottine minuscule, en paille naturelle tressée, avec une semelle de feutre rose et une petite fourrure de la même couleur à la hauteur de la cheville. Papa me racontait que ses tantes maternelles, un peu fées-marraines et sans doute expertes en herbes des champs, avaient à sa naissance mis un stylo dans les langes, lui, premier neveu emmaillotté. Ce geste devait augurer de son élévation future hors de la condition familiale ouvrière. Et ce fut le cas. Il étudia avec grand profit, et de toute façon il ne saurait pas tenir une truelle même si on la lui collait dans les mains.

De la gracieuse petite chaussure à mon surnom de *girera*, ou *girera pedilonga*, il n'y a qu'un pas !

Dans ses épigrammes, Martial nous a enseigné avec une fine capacité d'introspection psychologique que nos objets nous décrivent.

Si je devais chercher un équivalent grammatical des objets, je le trouverais dans les adverbes. L'usage que nous en faisons nous décrit. L'adjectif est plus fréquent et commun. L'adverbe n'est pas pour tout le monde, il n'est pas utilisé avec un haut degré de conscience. Attention, quand on vous dit un *prudemment*, ou qu'on lance, comme un molotov ou une

tomate, un *assurément*. Et quand on vous fouette avec un *rigoureusement*, un *justement* ?

Les adverbes nous racontent comme des instantanés. La grande coulée de lave qui a frappé la côte campanienne en 79 après Jésus-Christ, cristallisant Pompéi et Herculaneum, et tuant, avec d'autres, Pline l'Ancien, a l'effet syntaxique d'un immense adverbe féroce. De ceux, en revanche, qui des millénaires plus tard se révèlent profitables au bien commun. Après des millénaires, s'entend.

Des chaussures définitivement prophétiques, les miennes.

Le bombe delle sei – 17 avril

Les bombes de six heures ne font pas mal⁸, les larmes oui. Un film auquel je n'accorderais normalement même pas cinq minutes, exhume ce soir l'humanité à travers l'amour entre une Juliette postapocalyptique et son Roméo, un zombie capable de rêver. Au moins, ils réussissent à faire des Capulet des fans des Montaigu. À l'extérieur, un trou noir aurait-il avalé la planète ?

C'est un sentiment que j'ai déjà senti ces jours-ci, et pas qu'une fois. Je trouve le courage de sortir pour jeter la poubelle et tout va bien, les chiens des voisins m'aboient dessus. Nous sommes sauvés. Ils n'aboient pas furieusement, juste ce qu'il faut pour indiquer qui contrôle le quartier la nuit. Des chiens d'honneur.

Les larmes de six heures font mal. Celles de quatre heures aussi. Derrière le décompte interplanétaire quotidien, il y a des histoires. Certaines sont vraiment très différentes des zombies heureux que Claudio Lolli aurait pu aimer⁹. Moi aussi, j'aimerais voir des zombies heureux ce soir.

Gaetano fait partie des 243 morts en Lombardie aujourd'hui. Sa Rosetta est seule, et ni son frère ni ses sœurs ni sa fille ne peuvent aller lui tenir la main. Il y a plus de 20 ans, ils ont perdu Peppe, leur fils qui inondait tout le monde de joie, le fils qui submergeait tout le monde d'allégresse.

⁸ Allusion au texte de la chanson d'Antonello Venditti «Notte prima degli esami» (1984).

⁹ Allusion à l'album de Claudio Lolli *Ho visto anche degli zingari felici* (1976).

Gaetano nous souriait derrière sa moustache. Ses neveux l'appelaient Zio Baffo, tonton moustache. Des cousins que les histoires d'émigration, de départs et de recompositions ont fait naître ailleurs, mais l'affection ne connaît pas de lieu géographique.

Calabre, Lombardie, Piémont, Allemagne, Suisse, France: autant de coins de famille qui aimeraient se blottir ensemble ce soir.

Tes « Tu es belle, cousine » sous mes photos de Facebook me manqueront, ainsi que les bons vœux, les salutations affectueuses au mois d'août, quand nous revenons tous au bled.

Des cassettes généreuses – 18 avril

Enfant, j'étais toujours étonnée que la chanson que nous éteignions dans la voiture avant de sortir reprenne exactement là où nous l'avions laissée. Lors de ces voyages intelligents qui commençaient à quatre heures du matin pour aller à Fiuggi, comme les après-midis à Crotone pour faire les courses. Qu'il s'agisse de la Mercedes bleu ciel, de la blanche ou de l'autre couleur brique criarde, avec une banquette arrière suffisamment grande pour que ma sœur et moi puissions nous allonger et dormir, la magie opérait toujours. Avec la certitude d'une liquéfaction hématique prodigieuse. Chaque fois que nous remontions dans la voiture et que papa allumait la stéréo, un instant de suspension mystique du souffle et paff... Bocca di rosa¹⁰ reprenait exactement là où nous nous étions arrêtés. Une fois nous avons parcouru le millier de kilomètres entre Belvedere Spinello et Milan en écoutant toujours et uniquement Bocca di rosa, papa a voulu l'apprendre: j'en ai appris, de belles chansons, en voiture pendant mon enfance, mais c'est une autre histoire!

J'étais fermement convaincue que la cassette tournait toute seule en notre absence, et tournait et tournait encore, tant que la voiture restait garée, puis se repositionnait exactement sur la note sur laquelle elle était avant de s'éteindre. À cette époque, j'étais par inclination naturelle orientée vers le mouvement incessant. Je le découvrirai plus tard, lorsque ma vivacité du « tout et tout de suite » devrait compter avec les jours, les heures et les minutes interminables qui précèdent la fête. Ah les fêtes de

¹⁰ Chanson de Fabrizio De André (1967).

classe, ou avec les amis du bord de mer, ou pour les anniversaires. Quand on mettait le slow et que le beau gosse m'invitait. Nous nous serrions l'un contre l'autre et la musique restait dans nos oreilles, et quand je rentrais, elle me suivait sur l'oreiller, avec l'odeur du pop-corn. Le beau ténébreux posait son front sur le mien, ne cessant de me regarder droit dans les yeux. Nous avions tous les deux quinze ans et il n'a jamais osé m'embrasser, allant même jusqu'à me faire croire qu'il aimait bien la nana peroxydée d'un mètre quarante qui se trémoussait devant le juke-box. Aujourd'hui, la jeune fille en question aurait probablement envahi de selfies les réseaux sociaux, avec des clichés gynécologiques et des phrases sur les grands systèmes.

La stéréo pouvait revenir exactement là où elle s'était arrêtée. Elle tournait, elle tournait, mais elle revenait. C'est sans doute à cet âge que j'ai fait confiance à la capacité des objets à s'autoréparer. Parfois, on les laisse cassés, on les oublie peut-être pendant quelques années, comme ma vieille machine à laver que j'ai dû faire réparer à un moment donné, mais qui ne fonctionnait pas à plein régime. Puis on les retrouve, ou on leur prête attention, et ils se remettent à fonctionner parfaitement, comme si rien ne s'était passé.

C'est ce que font les objets. Juste pour vous montrer qu'ils subsistent, au sens propre du grec ἵστημι, *hístēmi*, que j'ai toujours perçu dans sa racine élatique « sta », de l'indoeuropéen *steh* (« être »), fondateur de mondes. Le ῥεῖν, *rhein* éraclitien, et le *steh* m'apparaissent alors comme les deux faces d'une même pièce de monnaie, deux directions d'une même fonction d'onde. Et le mouvement, un flux intérieur incessant, subatomique même, en harmonie avec la plénitude de l'être.

Mais je m'en suis rendu compte plus tard. Je procède par intuitions et par flashs.

Lorsque le professeur de philosophie du lycée a déclaré avec conviction « L'être est et ne peut pas ne pas être », « Punaise ! », j'ai pensé. Puis j'ai probablement commencé à réfléchir dans un coin reculé de mon cortex à l'importance de la troisième personne de l'auxiliaire le plus célèbre. L'un des deux, car « avoir » n'est pas moins important. Dans le système capitaliste, les choses changent et les auxiliaires s'inversent volontiers, avec une préférence marquée pour les verbes serviles, mais je n'ai aucune envie de

me plonger dans la critique de la raison économique, de percer des structures structurantes. Il fait beau, ma quarantaine fiduciaire s'est achevée hier, et je pourrais maintenant aller faire des courses de première nécessité.

Je peux enfile mes baskets et grimper les ruelles presque certainement désertes jusqu'au Castello, d'où j'aurai une vue à 360° sur la vallée du fleuve Neto. Je vais rester probablement à la maison, aussi tranquille qu'une figurine de la crèche, un berger allongé avec un brin d'herbe entre les dents, pas ces boulangers, batteurs de fer, charpentiers, lavandières et autres êtres en pleine phase maniaque, qui ne savent pas profiter de la magie de l'étoile. La machine à laver, celle-là même, a terminé son cycle à 60°, pandémie dixit. Je vais trouver mon moment d'hédonisme, ou mieux d'ἡδονή, dans l'odeur du linge mouillé sur la corde tendue vers le ciel. *Fiat lux!*

Rideaux et espoir – 19 avril

Maman occupée à coudre avec sa machine Singer un vieux tissu bleu et blanc découpé aujourd'hui, « pour couvrir le coffre du volet dans le salon, dans l'appartement au bord de mer. Il est si laid et nous ne l'avons jamais repeint ». Demain, les analyses de sang nous diront si son taux de globules blancs a augmenté et si elle pourra reprendre les cycles d'immunothérapie. Qui sait quand les gouvernements nous diront si nous pourrons passer nos vacances au bord de la mer, où nous ne sommes pas allés depuis au moins deux ou trois étés. Si je devais traduire en images l'espoir des jours de Covid19, j'aurais recours à sa silhouette ébouriffée – des cheveux qui ont décidé de se rebeller contre tout, à partir de sa chimio –, penchée sur l'aiguille de la machine à coudre. Une douleur sourde au milieu de la poitrine...

Les yeux ouverts – 25 avril

Regardez le monde avec des yeux ouverts. Regardez le visage de ceux qui voudraient vous asservir. Regardez dans les yeux de ceux qui veulent vous enterrer. Regardez droit dans les pupilles de ceux qui essaient de vous dire que vous n'avez pas les titres suffisants pour prendre votre envol. Regardez droit dans l'âme de ceux qui osent piétiner la dignité de tout être vivant.

Fermez les yeux pour entendre le chant des hirondelles. Fermez les yeux pour vous enivrer de l'odeur de l'herbe. Fermez les yeux pour savourer la salinité. Fermez les yeux quand vous commencez à faire l'amour. Puis rouvrez-les et enfoncez-les dans les siens.

Raréfaction et luminescence – 10 mai

La lumière d'un soleil sur le point de se coucher, voilée et encore plus dorée, entre par les fenêtres vers l'ouest. Silence et cris de l'avant-toit. J'ai éteint mon téléphone portable. Je n'ai pas allumé la télévision. Après environ six ans sans télé, j'aime bien trouver quelque chose à regarder le soir. Je suis encore assommée par une longue léthargie postprandiale sur le canapé. La lumière magnifie le salon et allume les teintes que j'ai choisies, il y a quelques années déjà, pour cet effet. Raréfaction.

C'est l'heure la plus douce du mois de mai. Qu'on la savoure dans le calice d'une terrasse parisienne, ou qu'on flâne sur les quais à la rencontre du coucher de soleil qui illumine, unique, après le musée d'Orsay, en restant sur ces collines de la Rive droite comme sur la plus somptueuse des scènes. L'heure à laquelle des charmeurs plus ou moins fanés, mais toujours reconnaissables, cherchent des touristes à séduire et le fait de s'asseoir seule est interprété comme une disponibilité. Non, je n'étais pas là pour toi. L'heure du mois de mai qui invite à se préparer à poser le jour avec grâce.

Ici, dans le village, la lumière dorée s'éteint lentement et les odeurs d'herbes et de fleurs se libèrent, s'exhalant dans cette légère humidité que Giovanni Pascoli parvient à nous faire ressentir pendant toute une nuit avec son sublime jasmin synesthésique¹¹. Le temps d'abandonner nos pensées au silence de la raréfaction. Lumière. Pétale et libellule. Ou, encore, papillon nocturne minuscule, prêt à se reposer sur le mur, après avoir accompli d'innombrables cercles autour d'une source de lumière. Le fleuve Lese est un ruban jaune. Le long du Neto, là où ce petit saut que j'appelais cascade forme des marais sur les bords, on peut observer des têtards, architectures liquides à l'échelle.

¹¹ Giovanni Pascoli, *Il gelsomino notturno* (1903).

Les mâles des lucioles se distinguent des femelles par un mode de luminescence intermittent, alors que leurs compagnes peuvent produire une lumière continue pouvant aller jusqu'à deux heures. Dans les deux cas, la paroi antérieure de l'abdomen, constituée de chitine transparente, est lumineuse. Sans songer aux cieux estivaux transpercés d'étoiles: il ne s'agit que de la combinaison entre luciféraci – enzyme hématique – luciférine, une protéine, l'oxygène et un acide – l'adénosine triphosphate – qui transforme les sucres et les graisses en énergie, lumineuse dans le cas de ces minuscules coléoptères.

Cette intermittence exclusivement masculine est le rythme d'appel de la saison des amours. Pffff! Peut-être: pour moi, cela ressemble plus à cette incapacité de constance à long et même à moyen terme dont fait preuve le mâle métropolitain contemporain, le quadra parisien. Autoproclamé Épicurien sans avoir lu une seule page de philosophie post-socratique, mais même pas présocratique je suppose. Trente ans jusqu'à la cinquantaine au moins, mais pour cela je ne saurais les blâmer: je ne suis pas la mieux placée pour critiquer le syndrome de Peter Pan!

Et je voudrais me délecter de ce confinement raréfié, ou de cet exil, comme j'aime l'appeler, où la luminescence intermittente animale est immédiatement reconnaissable pour ce qu'elle est: juste une offre d'accouplement aussi soudaine que vite classée. Je pense aux lucioles, aux têtards, aux marais odorants dans des faisceaux de lumière or et orange, à des années-lumière des gourous et des quadras d'un soir.

Je pense aux téléphones portables de la fin des années 1990 début 2000, bons seulement à téléphoner, à s'envoyer des messages et à ces bagues du soir qui, réciproques, tissaient les trames d'une attente. Nos amours ont tenu bon longtemps, avec ces bagues répétées des dizaines de fois par nuit.

Comment désinfecter l'âme? – 16 septembre

Ou devrais-je dire «*sanificare*», aseptiser? Se remplir la bouche du lexique pandémique pour se sentir cultivé ou pour se rassurer un peu? Il faut *sanificare*, on a *sanificato*. On vous le répète pendant que vous vous shampouinez, pendant que vous êtes à la caisse.

Comment assainir l'âme? Avec un lance-flammes!

Comme une héroïne de jeu vidéo ultra-moderne, celle qu'un bon film chilien peut évoquer sans affectation. Presque. Quand j'avais quinze ou seize ans, j'allais au café avec ma sœur et une amie qui nous racontait des histoires complètement invraisemblables, qu'elle animait avec une passion théâtrale. Au point de les aimer nous aussi. C'était une mythomanie poétique. Nous devions être chez nous à 23h30 au plus tard. Hors de question de dépasser l'horaire, nos parents étaient inflexibles. Et à dix-huit ans, c'était la même chose. Je pense que j'ai acquis un certain droit à franchir le seuil de la sortie nocturne à un âge plus avancé et, en tout cas, lorsque l'université m'a amenée à vivre ailleurs. Indépendante mais pas trop.

Au café de la plage, il y avait un groupe de gars qui étaient gentils et affectueux à leur manière. J'aimais bien Damiano. C'était le plus timide. J'ai trouvé son nom sympa, je m'en souviens encore d'ailleurs, mais son visage s'est effacé comme l'encre parfumée et colorée des stylos des années 1980 dont on raffolait. Il avait certainement des cheveux mi-longs, il était plus jeune que les autres, il devait avoir mon âge, il était beau. Avec les autres, je m'amusais à leur brûler les poils des bras, en cachette, avec un briquet volé. Nous écoutions nos chansons préférées au juke-box, assis autour des tables extérieures, sur ces chaises en plastique tressé multicolores et assez confortables. Ils hurlaient un peu, mais ce n'était qu'une petite bizarrerie, une pyromanie embryonnaire qui est restée telle. Ensuite, j'ai subi un véritable incendie dans ma vie, mais laissons tomber cette digression.

Qu'est-il arrivé à Damiano? J'espère qu'il n'est pas chauve et bedonnant, je ne le supporterais pas. Ou cet autre qui me raccompagnait le soir, brun comme un Maure, beau, qui m'invitait toujours à un slow en boîte, où nos parents nous accompagnaient, en nous attendant au bar. Il voulait sortir avec moi. Il a essayé de m'embrasser et je l'ai esquivé, quelque chose m'empêchait de lui faire confiance. Quand je lui ai dit que je ne voulais pas, il m'a répondu que j'avais peut-être raison, que c'était mieux ainsi: après quelques jours, il partirait pour la Grèce ou l'Espagne. Mais il est revenu et a continué à me tourner autour pendant tout l'été suivant, et celui d'après; puis il a disparu dans la nature. Chauve et bedonnant lui aussi? Si seulement je me souvenais de son prénom! Je me souviens en revanche de ses yeux reptiliens, avec la fente verticale qui m'avait attirée. Une pupille similaire, mais bien plus belle, celle de Ste.

Avec le lance-flammes. C'est peut-être ainsi qu'on désinfecte l'âme des mauvaises pensées, des scories du passé, des souvenirs parasites, des poisons émotionnels et des rancunes.

Août 2023

Sommes-nous à même de fabriquer du tissu cicatriciel afin de guérir l'âme, lorsqu'elle reste accrochée aux griffes du monde? Lors de la préparation de ces pages, Michi, mon cher cousin, est parti. Champion italien et européen de body building, deux résultats extraordinaires et presque impossibles, compte tenu des opérations subies. Héros invincible, il s'est envolé trop jeune à cause d'un banal accident de moto, de ceux qui nécessitent un plâtre au bras maximum. C'était le jour de l'anniversaire de sa mère, elle-même partie trop jeune il y a quelques années.

Îles sans mer, chacun de nous cherche son propre baume pour cette déchirure qui creuse au lieu de cicatriser. L'hébétude, l'incrédulité, la colère, toutes les étapes qu'Ernesto De Martino décrit de manière magistrale dans son « Mort et pleurs rituels » tapent fort dans la chair, broyant les os. À rien ne sert la Consolation de Philosophie: que Boèce et ses confrères aillent en paix!

J'ai appris la nouvelle à cause des condoléances reçues via WhatsApp par des tierces personnes – pourquoi les gens sont si pressés? – un matin tôt, en escale à l'aéroport de Séoul, lors de mon voyage de Paris à Taïpei. Cinquante longues minutes environ dans l'incapacité de bouger un seul membre de mon corps. Ensuite, j'aurais juste voulu détacher mes cheveux et entonner un pleur, me griffant le visage, comme ces femmes dont j'ai connu enfant les derniers cris dans une Calabre en transformation radicale. Les générations qui m'ont précédée ont tout fait pour effacer ces « bribes d'arriération ». Le progrès nous a fourni, à nous aussi, des lunettes noires et un visage imperturbable, puisque la douleur se pornographise. Pourtant, je ne suis pas sûre que tout cet effacement soit plus efficace qu'un gémissement long et rythmé, qu'une oscillation du corps pour évacuer l'encre noire.

Faiblesse, tendresse, rituels et besoin de lumière.

La résistible ascension de la faiblesse

Roumen Shomov

La faiblesse, c'est moi. Je n'ai pas toujours été la faiblesse. J'étais aussi la force. J'ai été victorieux. Certes, la victoire m'a coûté vingt millions de cellules mortes. J'en ai tué beaucoup moi-même. Elles me gênaient. Elles étaient labiles, indignes, vénales, lâches, irresponsables, trébuchant aux pieds des autres cellules... Elles ne comprenaient pas l'essentiel, et l'essentiel était simple: «Tout pour gagner!» C'était mon credo. Comme un autre credo salvateur qui m'habite toujours: «Un mensonge utile est une vérité, une vérité inutile est un mensonge.» J'ai passé sous silence l'aide que les autres m'ont apportée pour gagner. C'était une aide intéressée. Une aide qui m'a été donnée par l'Ennemi en chef d'outre-Atlantique. Je n'ai pas hésité, je l'ai oubliée. Il le fallait. C'était donc utile.

Le nombre des victimes au nom de la victoire n'avait pas d'importance, car «les femelles, c'est-à-dire les cellules femelles, allaient donner naissance aux autres...» Celui que j'ai vaincu a perdu trois millions de cellules malgré mes efforts pour l'anéantir physiquement. Moi – vingt millions, lui – trois millions!

Mais une fois vaincu par moi, celui qui avait perdu la guerre s'est mis à travailler avec l'aide du même ennemi d'outre-Atlantique qui m'a aidé à le vaincre. Lentement et douloureusement! Au fil des décennies, il prenait conscience de sa culpabilité, mais il construisait sans relâche... De mon côté, je me suis accordé un repos bien mérité. Ma conviction me guidait: «Calme-toi, tu es le vainqueur. Tu as abattu l'ennemi, alors...» Je faisais la fête à volonté! Je trinquais à la victoire! Tout le reste pouvait être remis à plus tard... C'est ainsi qu'il construisait, et moi, je célébrais, il construisait,

je célébrais... Un matin, je me suis réveillé et, à travers la brume de ma gueule de bois, j'ai vu une image étrange: celui que j'ai vaincu prospérait, tandis que mes cellules – beaucoup d'entre elles, celles que je n'avais pas réussi à saouler au point de les meurtrir –, faisaient de leur mieux pour m'échapper, à moi, le vainqueur, et s'installer chez le vaincu.

J'aurais pu faire comme mes ancêtres! J'aurais pu fermer les frontières pour qu'aucune cellule ne puisse passer, mais j'étais malin: « Vous voulez partir? Allez-y! La voie est tout ouverte. Que seuls les fidèles restent ici... Les cellules consonantes! Je n'ai pas besoin de cellules labiles, indignes, vénales, lâches, irresponsables, trébuchant aux pieds des autres... Je veux dire des cellules qui auraient pu se rebeller et ruiner l'organisme parfait que j'ai créé, je n'en ai pas besoin! » Allez-y, tout droit!

Cependant, après un nouveau réveil dû à la gueule de bois post-victoire, j'ai remarqué quelque chose d'autre. Non seulement l'ancien vaincu m'avait devancé d'années-lumière. Mais j'étais également dépassé par mon voisin de souche, avec qui nous avons gagné, célébré la victoire et vidé plus d'une ou deux bouteilles de vodka, de samagon, de porto et d'autres boissons festives...

Mon frère, de l'autre côté de la frontière, avait choisi une autre voie. La sienne. Indépendante. Sobre. Sans vodka, samagon, porto, corruption et autres boissons de fête...

Que me restait-il!?

Pouvais-je laisser les choses comme ça?

Comment expliquer à mes cellules fixant le regard sur moi pourquoi elles sont comme ça, et moi... nous – autrement!?

Non pas que je ne me sois jamais arrêté à convaincre qu'un ennemi mortel traque notre organisme sacré! Qu'il entrave notre développement. Peu importe qu'il nous donne ses technologies, puces et électronique, son acier pour creuser notre sol, pour construire nos pipelines, pour remplir nos banques de l'argent si nécessaire à produire nos missiles «intelligents», nos chars

invincibles, tous nos armements et munitions... Pour nous protéger... de qui? De celui qui nous les donne, bien sûr... C'est logique, non?

Après la révélation que l'organisme voisin nous avait également dépassés, j'ai poussé mon hurlement crescendo!

Mes fidèles cellules médiatiques se sont littéralement mises à cracher de rage contre l'ennemi de part et d'autre de l'Atlantique, et surtout contre l'ennemi voisin, s'infectant et s'auto-infectant avec une soif curative d'affirmation de soi et de vengeance. Les cellules philosophiques richement engraisées par moi ne sont pas restées insensibles non plus. Pendant des décennies, elles avaient accumulé d'innombrables volumes de littérature messianique sur ma mission prédestinée par Dieu, le Destin et les Puissances cosmiques, sur mon rôle précieux dans le salut à venir de l'organisme mondial tout entier. Un nombre incalculable de cellules transcendentes – chamans, magiciens, diseurs de bonne aventure, prophètes autoproclamés, mystiques, guérisseurs secrets, oracles, alchimistes de l'esprit, devins des globes de cristal et des cartes de Tarot – vivants et non vivants, s'étaient ajoutés à leur soutien... Ils étaient unanimes: «Tu es appelé à sauver le monde!» «Qu'ils comprennent ces fils de pute!»

J'ai senti que ma faiblesse commençait à se transformer en force. Lentement, progressivement, jour après jour, bouchée après bouchée, gorgée après gorgée...

Les cellules de mon organisme sacré ressentaient une propension intérieure encore subconsciente, mais instinctivement aiguë, selon laquelle l'ancienne victoire n'avait plus d'effet incitatif, et qu'elles avaient un besoin vital d'une nouvelle victoire – une raison de faire la fête avec les boissons susmentionnées pendant encore 70, 80 ou 100 ans et de répéter, le regard embrumé: «Soyez plus dociles! La gloire est à nous! Nous avons fait face à l'ennemi, alors... Allez, santé!»

Je me suis senti obligé de leur donner cette victoire. Le sens du devoir fait naître une idée. L'idée – but, le but – autosuggestion, l'autosuggestion – volonté, la volonté – assurance, l'assurance – force, la force – action déterminée!

Mais «pour qu'ils comprennent ces fils de pute», il fallait tout préparer. Pas à pas. Réfléchir dans les moindres détails. Acheter des conjurés dans toutes les sphères et à tous les niveaux cellulaires dans l'immensité du spectre mondial outre-Atlantique, atlantique européen et de voisinage. Bien aiguiser leurs couteaux, de sorte que lorsque... César entrera au Sénat...

Pour se préparer à affronter l'ennemi, il fallait simuler la docilité, l'acquiescement, stocker secrètement des munitions et des armes et, en même temps, guetter avec l'aide de toutes les cellules d'espionnage le moment où l'ennemi s'affaiblirait enfin! Quand les luttes intestines deviendront-elles insurmontables? Quand le désir des jumeaux identiques des deux côtés de l'Atlantique de se déjouer l'un l'autre les fera-t-il entrer en conflit violent? Quand leur désintégration deviendra-t-elle irréversible?

De toute évidence, mon majestueux organisme ne se sentirait pas du tout satisfait de l'annexion éventuelle d'une certaine péninsule, de quelques régions, de quelque minable entité voisine... L'appétit vient en mangeant! Bouchée après bouchée! Une gorgée après l'autre! Cellule après cellule, organisme après organisme... Jusqu'à la résurrection entière de l'empire perdu! Et puis au-delà! Vers de nouveaux gains inimaginables! Vers de nouvelles aubes! Jusqu'à l'imposition irréversible et radicale de ma paix au monde!

J'avais toujours dit sans détour ce que j'allais en faire... Ce que je veux faire d'eux, ils ne pouvaient pas le croire. Ils prenaient ma révélation pour une subtile auto-ironie, une plaisanterie, voire un flirt. Ils pensaient que, puisque je leur vendais du gaz et qu'ils payaient, tout allait bien! Ils pensaient qu'ils m'avaient piégé dans leur jeu, que je dépendais de leur argent... Non! Je ne dépends de rien! Et ce que je disais n'était pas une blague.

Mes ambitions dépassent de mille fois tout paiement. Comme je l'ai déjà dit, j'ai une mission. Une mission historique. Rétablir la grandeur de la cellule nationale. Faire en sorte que les ennemis outre-Atlantique, atlantique, européen et voisin se tiennent à genoux devant moi, la tête baissée, et implorent pitié et miséricorde.

Tout le reste vient du «Mal»¹: femmes, enfants, palais inimaginables, yachts, richesses incalculables, joie de fréquenter les hypocrites civilisés du monde...

Ce qui importe c'est l'immortalité. La gloire éternelle. Le non-oubli! Les territoires acquis... Ma paix où le droit est du côté de la force, et non la force du côté du droit!

J'attendais patiemment que le moment vienne. Mon premier pas fut... la péninsule.

Comment ont-ils réagi? Avec une indignation résignée. C'est-à-dire avec l'indifférence qui les caractérise. Comme ils l'ont fait, il y a quelques années, après les actes terroristes que j'ai commis moi-même contre mes cellules, mais que j'ai attribués à des fondamentalistes que j'avais inventés, afin d'avoir une excuse pour écraser cette petite partie effrontée et autonome de ma Fédération qui avait le culot d'exiger l'autodétermination. C'est la même indifférence avec laquelle ils ont accueilli mes chars d'assaut qui ont coupé en deux une autre «ex-république» de mon ancien corps impérial, connue pour son vin, ses toasts et son tempérament excessif, ont renversé son président élu et installé mon pantin à sa place.

Ces actions de ma part ne les affectaient pas. Elles leur semblaient négligeables, dérisoirement lointaines. Pas suffisamment importantes pour perturber leur ataraxie et les faire entrer en conflit avec moi, mettant en risque les bénéfices d'un gaz et d'un pétrole bon marché.

Il semblait qu'à travers le pétrole et le gaz, ce n'était pas moi qu'ils tenaient, c'était moi qui les tenais! Ils allaient donc avaler d'autres pertes. Y compris le raccrochement forcé au plus grand organisme voisin, qui a choisi une autre voie – sobre, indépendante.

¹ C'est une paraphrase du texte biblique où Jésus enseigne la prière du Notre Père à ses apôtres «Et ne nous laisse pas entrer en tentation, mais délivre-nous du Mal» (Chapitre 6, versets 5 à 13 de l'Évangile selon Saint Matthieu dans le *Nouveau Testament*).

Sans vodka, sans samagon, sans porto, sans corruption et sans obéissance sacro-sainte à mon personnage sacré...

Tout portait à croire que le moment tant attendu était arrivé : l'ennemi outre-Atlantique avait réduit la quantité d'armes et de munitions produites de 80 %, l'ennemi atlantique européen de 30 %. J'avais infiltré mes bonhommes / guignols verts dans les cellules de l'ennemi voisin (comprenez des cellules militaires sans insignes, se faisant passer pour des séparatistes). J'avais jeté des millions pour semer la désunion et des contradictions insurmontables. J'y avais importé des systèmes d'artillerie. J'avais déclenché les hostilités. Ma machine de propagande avait vomi des légendes sans fin sur les horreurs perpétrées par les nazis locaux, les soi-disant Banderov et d'autres démons du passé proche et lointain, contre mes cellules innocentes. J'attaquais sur tous les fronts : religion, langue, histoire, nationalité, je lançais des feux d'artifice pour des laboratoires d'armes biologiques... Avec les tentacules de ses cellules cancéreuses, le mensonge utile pénétrait tous les organismes crédules. Il les empoisonnait – morsure par morsure, gorgée par gorgée...

Soyons clairs : si je veux vous priver de votre maison, je vais irradier tout le monde autour de vous avec les tromperies les plus ahurissantes. Disons que vous mangiez vos enfants. S'ils arrivent à le croire, je peux tout me permettre ! Je peux vous jeter hors de chez vous comme un vêtement déchiré, inutile... Pour convaincre les autres qu'en fait, vous n'existez pas. Que vous êtes une sorte de marginé – un groupe de cellules de peau de mon propre corps qui m'appartient et dont je peux faire ce que je veux.

... César était entré au Sénat... Il fallait le tuer. Avec mes cellules ! Avec mes couteaux aiguisés. Avec une guerre éclair. En trois jours. Une semaine tout au plus ! Quoique les combattants n'aient pas su où je les envoyais – ils pensaient qu'il s'agissait d'un exercice d'entraînement – les officiers, eux, étaient prévenus de prendre leur uniforme de parade. Je m'attendais à des fleurs, des acclamations joyeuses, un défilé solennel, des cris enthousiastes... C'est ce que m'avaient dit mes cellules. Les mêmes qui avaient volé sans vergogne les moyens destinés à gagner de l'influence et qui, après que les « affranchis » / « libérés » nous eurent accueillis avec des coupes

de cheveux automatiques au lieu de fleurs, avaient mis fin à leurs jours. Ils connaissaient le pouvoir de ma colère.

J'ai reçu une longue résistance inattendue, furieuse et imprévue. Ma confiance a commencé à s'effriter comme de la glace fine. Ma force comme un ballon qui se dégonfle lentement. Mais le désir, l'ambition, les prophéties de ma prédestination ne m'abandonnaient pas. Je devais compenser la faiblesse qui revenait par quelque chose. «La peur, suggérait mon esprit, une peur oppressante, étourdissante! Fais trembler le monde de terreur avec une cruauté sans précédent! Montre-leur que tu es fou et que rien ne peut t'arrêter! Brûle la terre! Saupoudre-la de sel comme un vrai Gengis Khan ou Tamerlan, pour qu'elle ne produise jamais plus! Noie-la dans le sang! Construis avec des crânes de femmes et d'enfants un temple comme dans l'ancien Mexique! Sans mon organisme, à qui ce monde serait-il nécessaire?»

La peur n'a pas fonctionné. La cruauté non plus. Ni les menaces sanglantes. Ni les rivières de sang! Ni les villes rasées ayant fleuri jusqu'à récemment! La voix de mes conjurés mondiaux grassement payés s'estompait. Au lieu de la désintégration, j'ai récolté l'unité, au lieu de la panique et de la recherche du salut individuel, le rassemblement et la solidarité pour soutenir mon ennemi résistant. Le froid, la faim, la fatigue due à la longueur de ma ténacité n'ont rien donné non plus. Je suis devenu un taureau enragé qui continuait à foncer alors que la lance du matador lui transperçait déjà le front.

Ma faiblesse montait, je devenais de plus en plus faible, de plus en plus rejeté, de plus en plus incapable d'évaluer les réalités...

Il ne me restait que quelques options: détruire l'ensemble de l'organisme mondial par la frappe nucléaire de mon ego. Me repentir et payer pour mes douloureuses illusions de prédestination nationale et de ma propre grandeur. Entrer dans le bunker de mon maître avec une seule balle dans le canon. Ou assumer le rôle de ce même César que Brutus et le reste de ses sénateurs, autrefois loyaux jusqu'au dernier souffle, attendent avec des couteaux aiguisés par mes propres soins...

Faibles humains !

Vivianne Châtel

Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité.

Cet article premier de la Déclaration universelle des Droits de l'Homme, qui consacre la dignité humaine, n'est pas que le fruit de la Shoah. Ce sont des siècles de réflexion dans le monde entier qui se cristallisent dans cet article, avec comme point de départ le Code de Hammurabi (environ 1750 avant notre ère) et comme point d'arrivée (ou, du moins, nous aurions pu, alors, l'espérer) le procès de Nuremberg.

Pourtant, l'éradication d'une part de l'humanité par une autre part de l'humanité, dans l'indifférence, la lâcheté et / ou la peur est toujours d'actualité, ce que rappelle toute l'œuvre de Doris Salcedo, artiste plasticienne colombienne, dans son effort de donner une mémoire à la souffrance et à l'absence, comme dans cette installation faite en 2023 à la Fondation Beyeler (Basel) avec des chemises empesées et empalées, signifiant l'absence des êtres qui les ont portées, à proximité de carcasses de lit vides, évoquant l'absence des corps qui s'y sont reposés.

L'expression, en quelque sorte, de la menace de la disparition de l'homme, mais aussi de sa résistance, de sa force et de sa faiblesse (ou de ses faiblesses).



Doris Salcedo, Solo exhibition, Pérez Art Museum, Miami.

Ils n'étaient ni les premiers, ni ne seront les derniers!

Toujours,

des êtres décharnés, aux yeux exorbités;

des êtres abandonnés, entassés, coupés;

des êtres torturés;

des êtres volontairement affamés;

des êtres morts, gazés ou empoisonnés

dans l'indifférence du monde.

la marque du mal

le mal absolu,

conçu, créé et pratiqué par l'Homme sur l'Homme.

Des lieux maudits, partout dans le monde,

Des êtres maudits, partout dans le monde.

partout dans le monde

des indésirables...

qu'il faut à tout prix éliminer.

Et partout dans le monde,

l'indifférence!

[...] À Auschwitz tout s'est déroulé, accompli, consommé, durant des semaines, des mois, des années, dans le silence absolu, à l'écart et à la dérive de l'histoire¹.

Ne pas imaginer ou ne pas vouloir imaginer le pire...,
alors que le pire advient toujours.

Personne n'a entendu (ou n'a voulu entendre), par-delà le vacarme du monde et de son quotidien, ce « cri infini qui [aurait dû passer] à travers l'univers² » et se faire entendre par tous et toutes dans le monde, un cri à jamais lancé dans le néant et pourtant, maintes fois, répété.



Edvard Munch, *Le cri*, lithographie, d'après la lithographie originale, 1895.

¹ Neher A., *L'exil de la parole. Du silence biblique au silence d'Auschwitz*, Paris, Éditions du Seuil, 1970.

² « Un cri infini qui passait à travers l'univers et qui déchirait la nature », explique Edvard Munch dans son journal intime. Peu importe ici l'année de ce tableau et sa signification (entre la réalité d'une explosion volcanique ou celle de la *folie* de son auteur, selon les diverses interprétations).

Que reste-t-il de tous ces cris (silencieux ou non) projetés dans l'univers par tous ces êtres aux portes de l'enfer, de tous ces visages hagards confrontés à l'idée de ne plus compter pour personne (d'autre que leurs proches), de tous ces êtres désorientés, épuisés et affamés, de ces êtres battus, torturés ?

Il ne reste à jamais qu'

un silence assourdissant dans le bruissement continu et insignifiant du monde

Le silence assourdissant (qui a entouré l'horreur et la terreur dont les expériences concentrationnaires et exterminantes de la période du nazisme, entre autres, ont été porteuses),

Le silence assourdissant (qui a entouré les générations volées et / ou les peuples enfermés, déplacés, contaminés...),

Le silence assourdissant (qui a entouré, et entoure, aujourd'hui encore, les victimes du trafic humain, de l'esclavage, de la prostitution forcée, etc.),

Le silence assourdissant (qui a entouré, et entoure, aujourd'hui encore, celles et ceux qui sont contraints à vivre et à travailler dans des conditions d'absolue indignité ...),

Le silence assourdissant (qui a entouré, et entoure, aujourd'hui encore, tous ces morts sans sépulture, tentant de traverser les mers et / ou les océans partout dans le monde pour fuir la misère, la répression, la guerre...),

Le silence étourdissant (qui entoure, aujourd'hui encore, les victimes civiles des bombardements systématiques à Gaza, et toutes les autres victimes de guerres menées au nom d'une cause « suprême »).

un silence assourdissant, un silence terrifiant, un silence foudroyant,

personne n'entend les plaintes et les cris de ces êtres,
personne n'ose imaginer ce qui se passe derrière les barbelés,
personne ne veut imaginer, aujourd'hui encore, le pire du pire).



David Olère, *Crématoire III*, 1945.

Personne ne veut se souvenir
(et imaginer, toujours présente, l'ombre)
De la fumée épaisse et noire des crématoires,
sans l'avoir jamais aperçue.

Personne ne veut simplement se souvenir que cette fumée épaisse et noire, dessinée par David Olère, rare survivant des Sonderkommandos, n'est que le résultat de la solution finale, celle de corps qui brûlent.

*Vous étiez vingt et cent, vous étiez des milliers
Nus et maigres, tremblants, dans ces wagons
plombés
Qui déchiriez la nuit de vos ongles battants
Vous étiez des milliers, vous étiez vingt et cent³.*

Faiblesse de l'homme :

Ne pas imaginer le pire,	Se laisser manipuler
Ne pas penser par soi-même ?	Et ne pas vouloir combattre
Ne pas résister aux préjugés ?	La peur de la peur
Ne pas sortir des rangs et dire non ?	

*Voilà un étrange envoûtement de l'homme par
l'homme. Voilà une folle passivité que rien ne
viendra briser⁴.*

³ Extrait de la chanson de Jean Ferrat intitulée « Nuit et brouillard » (1963), en hommage aux victimes, à toutes les victimes de la Shoah.

⁴ Borowski T., *Le monde de pierre*, Paris, Éditions Libella, 2015 [1^{re} édition en polonais : 1948], p. 154.

Mais voilà surtout,

Une « œuvre de haine⁵ », une plongée dans le mal absolu, acceptée par tous et toutes (à de rares exceptions près) ;

Une « œuvre de haine » comme résultat d'une propagande sans limites, pour déshumaniser l'Autre, vu comme nuisible.

Une « œuvre de haine » qui s'est appuyée sur la faiblesse de l'homme.

Une « œuvre de haine » qui a donc permis de lever les barrières morales (et/ou éthiques) en faisant de l'Autre un sous-humain, autorisant ces massacres sans nom.

Faiblesse de l'homme :

Embrasser la facilité...

Rester sourd et aveugle aux Autres en détresse,

Se laisser manipuler,

Et ne pas voir.

Et, l'homme étant « un être qui s'habitue à tout⁶ »,

il s'habitue au comptage chaque jour des morts en Méditerranée ou dans d'autres mers,

il s'habitue au comptage des violences du terrorisme dans le monde,

il s'habitue au comptage des morts dus aux trafics (en tous genres),

il s'habitue aux pratiques de ségrégation et d'apartheid,

il s'habitue aux camps de relégation et d'internement des indésirables,

il s'habitue à la re-barbarisation du monde,

⁵ Jankélévitch V., *L'imprescriptible. Pardonner ? Dans l'honneur et la dignité*, Paris, Éditions du Seuil, 1996, p. 35. Comme le rappelle l'auteur : « Faire du savon ou des abat-jours avec la peau des déportés, il fallait y penser. » (p. 29)

⁶ « Un être qui s'habitue à tout, voilà, je pense, la meilleure définition qu'on puisse donner de l'homme », selon Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevski, *Souvenirs de la maison des morts*, Paris, Éditions Gallimard, 1977 [1^{re} édition en russe : 1862], p. 51.

il s'habitue, tout simplement encore, au fait que

La vie de l'Homme n'a plus de PRIX
La vie de l'Homme ne vaut plus rien !

On nous avait condamnés à périr dans notre propre saleté, à nous noyer dans la boue, dans nos excréments; on avait voulu abaisser, humilier en nous la dignité humaine, effacer en nous toute trace d'humanité, nous ramener au niveau d'une bête fauve, nous inspirer l'horreur et le mépris de nous-mêmes et de notre entourage⁷.

On fuyait sans répit au moindre bruit, on fouinait la terre à plat ventre en quête de manioc, on était bouffé de poux, on mourait coupé à la machette comme des chèvres au marché. On ressemblait à des animaux, puisqu'on ne ressemblait plus aux humains qu'on était auparavant, et eux, ils avaient pris l'habitude de nous voir comme des animaux. En vérité, ce sont eux qui étaient devenus des animaux. Ils avaient enlevé l'humanité aux Tutsis pour les tuer plus à l'aise, mais ils étaient devenus pires que des animaux de la brousse [...]⁸.

Des êtres se font face: les uns réduits à l'état de déchets, les autres réduits à l'état de brutes, les uns et les autres devenant des non-humains.

⁷ Lewinska P., *Vingt mois à Auschwitz*, Paris, Éditions Nagel, 1945, p. 61-62.

⁸ Hatzfeld J., *Dans le nu de la vie. Récits des marais rwandais*, Paris, Éditions du Seuil, 2000, p. 99-100. Dans ce texte, Jean Hatzfeld s'entretient avec des rescapés tutsis lors du génocide de 1994. L'auteur laisse ici la parole à Innocent Rwililiza qui, interpellant un hutu demandant grâce, s'entend répondre: « Non, à force de tuer, on avait oublié de vous considérer. »

S'accoutumer à la vie des camps ou mourir...
S'accoutumer à se cacher le jour dans les marais ou mourir...
Accepter de devenir « un déchet humain qui s'appréhende
lui-même comme tel⁹ » et
Mourir...

D'un côté,

De l'autre,

Des êtres décharnés, sur qui pesait le crime d'être né...

Des êtres in-différents, dés-intéressés,

Des êtres sauvagement coupés, sur qui a aussi pesé le crime d'être
né...

Des êtres passifs, ordinaires, obéissants, même à
l'innommable,

Des êtres sauvagement pourchassés, sur qui a pesé le crime d'être
là...¹⁰

Des êtres violents, qui frappent, qui torturent, qui violent, qui
coupent, sans états d'âme, sans conscience...

Des êtres considérés comme des biens meubles¹¹,

Des êtres monstrueux et sadiques,

⁹ Marcel G., *Les Hommes contre l'humain*, Paris, Ré-édition Présence de Gabriel Marcel, 2009 [1^{re} édition: 1951], p. 37.

¹⁰ Comme *los pueblos indígenas*...

¹¹ Selon l'article 44 du Code noir. Il s'agit du Code édité par Louis XIV en 1685 statuant sur le statut juridique des esclaves dans les Antilles françaises. Même si certains articles donnent des devoirs aux maîtres, comme celui de l'instruction et du soin, en les considérant comme des biens meubles, le Code noir déshumanise les esclaves.

Des êtres abandonnés par leurs «frères» qui avaient perdu toute
idée de résistance dans un monde devenu sans espérance,

Des êtres barbares...

Des êtres victimes d'une non-assistance généralisée.

trafic humain terres de sang
apartheid internement inexistence
avilissement extermination
minerais de sang asservissement ethnocide
génocide ségrégation relégation
déshumanisation

Qui a dit : *FAIBLESSE*?

Forts, faibles ?

*Sachez ce qui s'est passé, n'oubliez pas, et en
même temps jamais vous ne saurez¹².*

*Même si tu survivs, même si tu racontes, personne
ne te croira¹³.*

¹² Blanchot M., *L'écriture du désastre*, Paris, Éditions Gallimard, 1980, p. 131.

¹³ Wiesel É., «La «déposition» d'Élie Wiesel», Bernard-Henri Lévy, (dir.), *Archives d'un procès. Klaus Barbie*, Paris, Éditions Le Livre de poche, 1986, p. 235.

Comment dire l'indicible, alors même que les mots sont insuffisants pour dire ?

impossibilité de dire l'expérience de se cacher dans l'eau saumâtre des marais...

impossibilité de *dire* une expérience inconcevable,
et impossibilité de *taire* cette expérience inconcevable.

impossibilité de dire l'anéantissement.

et

obligation de dire, parce qu'impossibilité de taire.

Un écart de compréhension séparera désormais ceux qui se sont allongés dans des marais, et ceux qui ne l'ont jamais fait; entre vous et moi par exemple¹⁴.

FORTS OU FAIBLES ?

Tchémkov ne s'était pas abaissé, il n'avait pas attendu que son corps pourrisse et entraîne avec lui la chute de sa dignité. La lune glissait derrière les arbres ce soir-là et Tchémkov aimait les étoiles et toute la création; il avait eu un acte libre et était mort de sa main, en homme conscient de sa valeur. Il était mort aussi pour tous les hommes, dans le silence et le secret, avec courage¹⁵.

Quels mots pour quels maux ?

Quels mots pour ce qui apparaît toujours inconcevable ?

Entre ne rien dire et mal dire, entre ne rien écrire et mal écrire !

Entre force et faiblesse !

¹⁴ Hatzfeld J., *Op. cit.* Ici, c'est Francine Niyitegeka qui parle (p. 43). Le récit qu'elle donne est glaçant.

¹⁵ Vergara S., *Les chemins de l'aube*, Paris, Éditions Ampelos, 2022, p. 22-23.

Comment dire la survivance dans un monde où tous les repères ont basculé, où chaque jour vécu apporte «certes» son soulagement d'avoir survécu, mais aussi instille le doute pour le lendemain de pouvoir survivre ?

Comment trouver dans chaque jour la force, dans sa faiblesse, pour ne pas sombrer, par ses propres actes, dans l'in-dignité ?

Comment trouver la force du suicide plutôt que la mort sous les coups ou l'abjection des comportements de survie (voler le pain de son voisin, par exemple) ?

Résister à tout prix, pour raconter.

Ou se suicider, comme une marque d'humanité dans un monde qui avait perdu toute humanité.

Force de la volonté qui permet à l'homme

de refuser l'avilissement programmé et la déchéance ;

de refuser la dégradation ;

de refuser, dans un monde qui ne le permettait pas, de ne pas choisir le moment de sa mort ?

de refuser de s'aliéner pour survivre ? («les meilleurs sont morts¹⁶»)

¹⁶ Le fardeau de la culpabilité... Beaucoup de survivant-e-s, comme Primo Levi, ont, à multiples reprises, évoqué leur culpabilité d'avoir survécu, leur impression d'avoir eu, quelque part, une position presque «privilegiée» dans un univers de déshumanisation où l'extermination était la règle absolue. Primo Levi le dit avec force: «Nous, les survivants, ne sommes pas les vrais témoins. C'est là une notion qui dérange, dont j'ai pris conscience peu à peu, en lisant les souvenirs des autres et en relisant les miens à plusieurs années de distance. Nous, les survivants, nous sommes une minorité non seulement exiguë, mais anormale: nous sommes ceux qui, grâce à la prévarication, l'habileté ou la chance, n'ont pas touché le fond. Ceux qui l'ont fait, ceux qui ont vu la Gorgone, ne sont pas revenus pour raconter, ou sont revenus muets, mais ce sont eux, les «musulmans», les engloutis, les témoins intégraux, ceux dont la déposition aurait eu une signification générale. Eux sont la règle, nous, l'exception.» Levi P., *Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz*, Paris, Éditions Gallimard, 1989 [1^{re} édition en italien: 1986], p. 81-82.

Ni forts, ni faibles

mais FORTS *ET* FAIBLES

Par urgence à dire.
Par urgence à raconter.
Par urgence et peur de l'oubli...
Par urgence à retrouver l'humanité,



Miklòs Bokor, *Qu'avons-nous fait?*, 1993.

en espérant que, quelque part,
quelqu'un vous lise,
quelqu'un cherche à connaître,
quelqu'un s'indigne,
quelqu'un s'insurge,

sachant que personne n'arrivera jamais à saisir le cœur de cet indigne, à savoir,
la destruction de la condition humaine.
OU la réalité de la condition humaine :

l'horreur faite Homme,
l'horreur toujours renouvelée,
l'Homme qui est (tout simplement) violence.

Des voix ont lutté contre la paresse du monde : des résistant-e-s, des anonymes, certaines et certaines d'entre eux devenant des *justes parmi les nations* – des justes parce qu'ils considéraient *ne pas pouvoir faire autrement* que d'aider, cacher, soustraire à la haine, ceux et celles qui étaient poursuivis, tout en prenant le risque de la dénonciation –, des prisonniers aussi qui ont dessiné, écrit des messages d'outre-tombe pour raconter au monde entier l'impensable... comme *ces voix sous la cendre*¹⁷, ces manuscrits cachés écrits par les membres des *Sonderkommandos* et découverts dans les décombres d'Auschwitz-Birkenau

*Cher découvreur de ces écrits !
J'ai une prière à te faire, c'est en vérité mon
essentielle raison d'écrire, que ma vie condamnée
à mort trouve au moins un sens. Que mes jours
infernaux, que mon lendemain sans issue
atteignent leur but dans l'avenir.
Je ne te rapporte qu'une part infime, un minimum
de ce qui s'est passé dans cet enfer
d'Auschwitz-Birkenau*¹⁸.

Des voix qui disent l'horreur et la terreur. Des voix qui disent l'anéantissement de la révolte par la douleur, par la perte des

¹⁷ Bensoussan G. & al., *Des voix sous la cendre. Manuscrits des Sonderkommandos d'Auschwitz-Birkenau*, Paris, Éditions Calmann-Lévy / Mémorial de la Shoah, 2005.

¹⁸ Gradowski Z., « Au cœur de l'enfer », in Georges Bensoussan & al., *op. cit.*, p. 129.

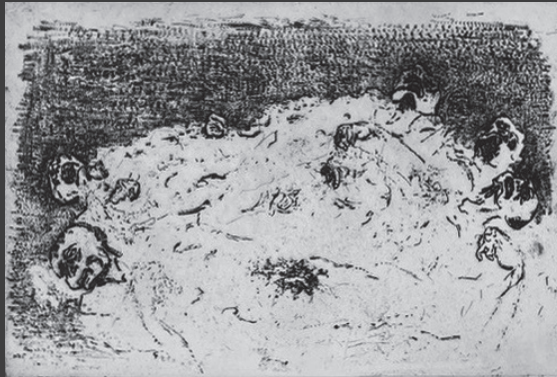
proches. Des voix qui racontent l'indicible et qui demandent de ne pas oublier, des voix qui ont voulu se révolter, des voix qui, sans cesse, ont été associées à la réalité de l'extermination, comme si elles en étaient l'artifice. Des voix naufragées qui ont écrit pour faire entendre leurs voix, à côté des voix rescapées, qui ont, par quelque miracle que ce soit, survécu. Des voix qui disent la putréfaction de l'âme, et en même temps, le sursaut pour crier au monde l'horreur. Des voix sans espérance sur leur sort, mais avec l'espoir d'être lues. Des voix qui se voulaient l'ultime message pour celles et ceux qui auront survécu. Des voix sans espoir, mais des voix qui ont cru, un peu, en l'homme.

Et puis le temps est passé...
L'Histoire s'est répétée,
L'Homme est oublié, et *in fine* faiblesse.

Du pain et des jeux,
comme condition de réalisation des aspirations de l'homme,
qui se laisse engourdir par les voix du bonheur immédiat.

Du pain et des jeux,
comme caractéristique de l'insouciance, de la centration sur
soi, du refus de voir la vérité nue de la brutalité humaine.

Zoran Musić a représenté, avec intensité et émotion retenue, ces corps entassés. Toute sa série intitulée *Nous ne sommes pas les derniers* relate ces expériences de l'inconcevable et nous alarme avec force. Ils n'étaient pas les derniers, parce qu'après eux, l'Homme a répété, répète et répètera encore, sous d'autres formes certes, et souvent dans l'indifférence, c'est-à-dire au vu et au su de tous et toutes les habitants et habitantes de la planète Terre, des actes visant à exterminer tout un peuple, un groupe, en raison de son appartenance ou de son identité.



Zoran Musič, *Nous ne sommes pas les derniers*, 1970.

La faiblesse de notre monde (et son inhumanité intrinsèque) est sans doute de n'avoir jamais compris (au sens de connaître et d'intérioriser) le message de la Shoah qui peut, au regard de l'Histoire antérieure, apparaître comme le summum de la barbarie humaine, quand certains hommes décident de « liquider » les indésirables.

Comment ne pas reprendre, ici et maintenant, les mots de Vladimir Jankélévitch, pour les faire nôtres :

Ces innombrables morts, ces massacrés, ces torturés, ces piétinés, ces offensés sont notre affaire à nous. Qui en parlerait si nous n'en parlions pas ? Qui même y penserait ? Dans l'universelle amnistie morale depuis longtemps accordée aux assassins, les déportés, les fusillés, les massacrés n'ont plus que nous pour penser à eux. Si nous cessions d'y penser, nous achèverions de les exterminer, et ils seraient anéantis définitivement...¹⁹

¹⁹ Jankélévitch V., *Op. cit.*, p. 59-60.

[...] Les habitants entreprirent de déterrer les restes à l'aide de houes pour les mettre à l'abri des eaux dans l'église. À ces cadavres s'ajoutèrent, au fil des mois, les dépouilles découvertes dans les champs, dans les fossés, dans des puits, dans des enclos, dans les bois et les rivières, non identifiables et disloquées. Ainsi naquit l'idée du Mémorial, pour, selon l'expression d'Innocent, « essayer de rendre malgré la misère une dignité presque valable aux victimes oubliées²⁰ ».

À chaque fois que je passe près de ce mur roussâtre, fracassé, j'ai le sentiment d'être coupable, que nous sommes tous coupables de vivre²¹.

Notre faiblesse, qui est aussi notre force, est là, dans le refus de l'amnésie (morale).

Faiblesse, parce que ce refus est mentalement éprouvant.

Force, parce que ce refus est ce qui préserve notre humanité.

Ces innombrables morts, passés, présents et futurs, morts parce qu'inexistants sociaux, morts sans sépulture, morts gazés, morts pourchassés, etc., sont

notre affaire à nous,

notre affaire à tous et toutes,

notre responsabilité (individuelle et collective),

notre devoir moral,

celui de réagir aux injonctions de déshumanisation de l'Autre qui, chaque jour, se font, toujours plus, entendre.

Sauf à être in-différent-e.

Sauf à se laisser guider par un sentiment d'impuissance.

²⁰ Hatzfeld J., *Op. cit.*, p. 13.

²¹ Borowski T., *Op. cit.*, p. 307.

Sauf à perdre notre commune condition d'humanité.
Sauf à ne pas vouloir vivre dans un monde authentiquement humain.

*On me dit à présent que ces mots n'ont plus cours
Qu'il vaut mieux ne chanter que des chansons
d'amour
Que le sang sèche vite en entrant dans l'histoire
Et qu'il ne sert à rien de prendre une guitare.*

*Mais qui donc est de taille à pouvoir m'arrêter ?
L'ombre s'est faite humaine, aujourd'hui c'est l'été
Je twisterais les mots s'il fallait les twister
Pour qu'un jour les enfants sachent qui vous étiez²².*

Auschwitz Birkenau, Belzec, Sobibor, Lublin-Madjanek, Treblinka, Chelmno-Kulmhof, Srebrenica, Nyamata, Gisozi, Erevan, la Kolyma, Tuol Sleng, Choeng Ek, Ozombu Zovindimba, Topaz, Guantanamo...

Et tant d'autres lieux encore... qui ne montrent pas tant une aberration de quelques pays ou gouvernements nationaux, mais bien la réalisation d'une utopie visant à supprimer toute source de conflits internes en éliminant tout simplement toute figure d'opposition, en la transformant en ennemi de la Nation ou du Peuple, en insecte nuisible, à détruire absolument, avec, très souvent, l'assentiment et le consentement des foules, obtenus en grande partie par une propagande de haine et de peur.

Résister ? Se résigner ?

*N'oubliez pas ! Celui qui combat peut perdre...
Mais celui qui ne combat pas a déjà perdu...²³*

²² Extrait de la chanson de Jean Ferrat intitulée « Nuit et brouillard » (1963).

²³ Bresson P., Dorange S., *Beate et Serge Klarsfeld. Un combat d'une vie*, Paris, La Boîte à bulles, 2020. Dans le texte, c'est Beate Klarsfeld qui prononce cette phrase.

*Je viens humblement te demander à toi et à tous
les morts de m'accueillir dans la maison du
silence et du deuil, dans cette nuit où les
souvenirs s'ouvrent comme des plaies²⁴.*

J'honore vos noms (Esther, Jacques, Marie, Vann, Imre, Sirakan, Anastasia, Dimitri, Mané, Uapen, Sheshka, Mishta-Shipu, Rania, Ibrahim, Thell, etc.) avec mes larmes de détresse et de souffrance, devant tant de haine et d'indifférence.

J'honore vos noms en considérant que c'est notre affaire à nous tous et toutes de parler et de penser à vous tous et toutes, victimes des camps d'extermination, de concentration, de relégation, de torture, victimes de l'arbitraire, victimes du trafic humain, victimes d'esclavage, victimes de la rapacité des uns ou des autres, et, *in fine*, victimes de l'INDIFFÉRENCE... et de la faiblesse des Hommes.

J'honore vos noms en considérant que c'est une obligation que nous font les Droits de l'Homme d'empêcher que des Hommes, de quelque lieu, de quelque couleur, de quelque classe, de quelque religion, de quelque genre qu'ils soient ne soient plus considérés comme des Hommes semblables et dignes par d'autres Hommes.

J'honore vos noms, au titre de cette responsabilité-pour-autrui, qui me / nous fait votre obligée et m'accable / nous accable.

J'honore vos noms aujourd'hui en espérant que demain j'aurai la force de dire NON à tant de barbarie.

J'honore vos noms aujourd'hui en espérant que jamais plus nous ne puissions lire ce message tragique, gravé sur une pierre du camp de Bergen Belsen :

J'étais ici, et personne ne racontera mon histoire²⁵.

²⁴ Véronique Tadjou, *L'ombre d'Imana. Voyages jusqu'au bout du Rwanda*, Arles, Éditions Actes Sud, 2000, p. 55-56.

²⁵ Message anonyme gravé sur une pierre du camp de Bergen Belsen près des fours crématoires. Luis Sepúlveda, *Les Roses d'Atacama*, Paris, Éditions Métailié, 2003, p. 8.

Abus de faiblesse

Peter Frei

Assimilable à une pure injonction éthique, privée d'outils analytiques affinés, elle [la théorie du care] désamorce les potentialités descriptives et théoriques de l'expérience ordinaire, ce nid de contradictions à surmonter. Elle rend indépendantes la théorie et les descriptions du monde social, les secondes n'étant en quelque sorte que « cautionnées » par la première'. (Éric Chauvier)

Comment penser la faiblesse en dehors de tout cadre moral ou, pire, moralisateur ? Il ne s'agit pas de nier la responsabilité éthique *de et pour* l'autre, mais de sortir d'une impasse à la fois de la critique et de l'action. Devant, d'une part, les tentatives, aussi puissantes soient-elles, de réimaginer la faiblesse comme une force autre, un contre-pouvoir qui de faiblesse deviendrait force et, d'autre, les tenants d'une société structurée dans son essence

même en termes de dominations insurmontables, comment en effet se figurer – et partant agir dans – un monde où la part de singularité d'une rencontre – ce qui en elle est irréductible, résiste à toute préconception de l'ordre matériel et symbolique de l'interaction sociale – fonderait une relation à l'autre où il ne serait plus question d'être dans une position de faiblesse ou de force, d'actualiser ou de renverser un rapport de forces, mais de se laisser prendre au jeu de la rencontre, de ce qu'elle dit et, surtout, fait de nous, de l'autre, du monde – et ce qu'en retour elle nous permet de faire, de faire avec, malgré tout. Pour le dire plus clairement, on peut penser ici à ce que fait observer le sociologue Marc-Henry Soulet au sujet d'une expérience voisine de la faiblesse : « La vulnérabilité n'est pas dichotomique parce qu'elle est dialectique. » Elle nous force, précisera-t-il, « à ne pas penser en termes de fracture entre Eux et Nous, à rompre avec une pensée polarisante et dichotomique, à ne plus limiter le regard au seul travail sur / avec / pour l'autre, un autre toujours en ce cas altéré, quand ce n'est pas aliéné² ». L'anthropologue Éric Chauvier offre le récit de ce qu'il faut entendre ici par « dialectique » lorsqu'il évoque sa

¹ Chauvier É., *Les mots sans les choses*, Paris, Allia, 2018, p. 84-85.

² Soulet M.-H., « Vulnérabilité et enfance en danger. Quel rapport ? Quels apports ? », Laurent Lardeux (dir.), *Vulnérabilité, identification des risques et protection de l'enfance. Nouveaux éclairages croisés*, Paris, La documentation française, 2014, p. 129.

rencontre avec une adolescente dans un foyer d'accueil :

Elle m'effraie et me fascine à la fois. Notre rencontre n'a rien d'harmonieux ; elle ne fonctionne pas ; X me fuit et je finis par redouter de me retrouver face à elle. Ce qu'elle réveille en moi est tout à la fois menaçant, incertain et nécessaire. Pour tout dire, elle m'est même absolument anti-(em) pathique. Mais de cette dissonance et de ce cheminement seuls vont naître les interrogations qui me semblent incontournables au moment d'envisager la question de la souffrance ordinaire³.

Si la relation d'observateur-observée forme le cadre dans lequel la rencontre se produit, le Je de l'observateur et celui de la personne observée ne se saisissent que dans les failles (les « dissonances ») du rapport dichotomique de domination qui perd alors de son évidence heuristique sans pour autant déboucher sur une nouvelle positivité : « Loin de l'éden de lumière attendu, il me faut au contraire y reconnaître le point culminant d'un état d'aliénation généralisé », note Chauvier au sujet de son entreprise anthropologique. La notion – ou plutôt : l'expérience – de « dialectique » à l'œuvre se rapproche ainsi de ce que le

philosophe Maurice Merleau-Ponty nomme une « hyperdialectique » ou une « dialectique sans synthèse » : « Ce que nous appelons hyperdialectique est une pensée qui », lit-on dans *Le visible et l'invisible*, « est capable de vérité, parce qu'elle envisage sans restriction la pluralité des rapports et ce qu'on a appelé l'ambiguïté. » En cause non pas un rassemblement des contraires, mais « l'idée qu'il aboutisse à un nouveau positif, à une nouvelle position⁴ ».

Le contre-exemple, et c'est là l'impasse et de la critique et de l'action dont je parlais en ouverture, est donné par l'usage stratégique des figures de la « faiblesse » venu des mouvements anti-racistes nord-américains. Il s'agit du concept de « fragilité blanche » (*white fragility*) popularisé par Robin DiAngelo et qui, sorti aujourd'hui de son contexte d'élaboration d'origine (les engagements de DiAngelo en tant que « formatrice en diversité » aux États-Unis), informe un ensemble de discours, en Amérique du Nord et ailleurs, à la fois critiques et militants. Pour DiAngelo, la « fragilité » en question désigne la réaction des « Blancs » – de l'incompréhension défensive à la détresse en passant par la colère – face à ce qu'elle appelle des « situations d'inconfort racial » (*racial discomfort*), c'est-à-dire toute confronta-

³ Chauvier É., *Op. cit.*, p. 84, p. 10-11.

⁴ Merleau-Ponty M., *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, 1964, p. 127.

tion avec leur implication, voire même complicité, consciente ou inconsciente, dans le « système du racisme » (*system of racism*) structurant la société américaine. Or, la « fragilité », la déstabilisation ne serait qu'apparente : « C'est, en réalité, un moyen extrêmement puissant de contrôle racial et de protection des avantages des Blancs » (*a powerful means of white racial control and the protection of white advantage*) qui ne feraient que réaffirmer un « équilibre blanc » (*white equilibrium*⁵). La prétendue « fragilité » des dominants ne serait ainsi que le masque de la domination continuée avec d'autres moyens. Abus de faiblesse au sens où la « fragilité » ne serait qu'une feinte à visée stratégique pour maintenir le pouvoir des plus forts.

Si je parle de *stratégie*, c'est au sens de Michel de Certeau qui l'oppose à la *tactique*. Pour de Certeau, alors que la stratégie suppose de « distinguer d'un "environnement" un "propre", c'est-à-dire le lieu du pouvoir et du vouloir propres », la tactique, elle, fonctionne précisément sur l'« absence d'un propre » : « Elle n'a [...] pas la possibilité de se donner un projet global ni de totaliser l'adversaire dans un espace

distinct, visible et objectivable. » Autrement dit, la tactique « fait du coup par coup⁶ ». L'opposition fait écho à ce qui, pour Merleau-Ponty, distingue la *bonne* (tactique, dirait de Certeau) de la *mauvaise dialectique* (stratégique) :

La mauvaise dialectique est celle qui croit recomposer l'être par une pensée thétique, par un assemblage d'énoncés, par thèse, antithèse et synthèse ; la bonne dialectique est celle qui est consciente de ceci que toute *thèse* est idéalisation, que l'Être n'est pas fait d'idéalisations ou de choses dites, comme le croyait la vieille logique, mais d'ensembles liés où la signification n'est jamais qu'en tendance, où l'inertie du contenu ne permet jamais de définir un terme comme positif, un autre terme comme négatif, et encore moins un troisième terme comme suppression absolue de celui-ci par lui-même⁷.

C'est là que la démarche de DiAngelo pêche à son tour par abus de faiblesse, aux conséquences critiques et politiques peut-être aussi lourdes que celles qu'elle dénonce dans la « fragilité blanche ». Si

⁵ DiAngelo R., *White Fragility. Why It's So Hard for White People to Talk About Racism*, Boston, Beacon Press, 2018, p. 2 [*Fragilité blanche : ce racisme que les blancs ne voient pas*, Paris, Les Arènes, 2020].

⁶ De Certeau M., *L'invention du quotidien I : Arts de faire*, Paris, Gallimard, « Folio Essais », 1990, p. 59-61.

⁷ Merleau Ponty M., *Op. cit.*, p. 127.

l'objectif affiché de son travail est de « faire bouger le statu quo racial » (*unsettle the racial status quo*⁸), elle le fait sur le mode de ce que Merleau-Ponty appelle une « mauvaise dialectique » où l'idée de « race » comme instrument de domination fonctionne comme fondement et horizon quasi mystiques de toute parole, de tout acte, de tout être et faire en société, de toute relation à l'autre. Faire entendre la voix des dominés, rappeler aux dominants qu'ils sont à leur tour sujet non seulement *de* mais aussi à la structure de domination, revient alors à poser – les détracteurs de DiAngelo diraient : imposer – une nouvelle positivité, un nouveau discours qui a beau ne plus se vouloir celui du maître, mais qui reste un discours de maîtrise où l'expérience d'un véritable inconfort face à l'ambiguïté, à l'impropre du réel, à commencer par celle des dominés, n'a plus (son) lieu.

Une des icônes, en grande partie malgré lui, des sciences humaines et sociales nord-américaines, Michel Foucault, aura pourtant prévenu contre cette impasse et esquissé une autre manière de faire. À relire ses célèbres analyses du pouvoir, aujourd'hui encore embrigadées, en bonne ou mauvaise foi, au service d'une cause militante, on comprend en effet que le travail (et ses interventions politiques) du philosophe

identifiait précisément le vertige d'un mouvement dialectique, d'une tactique comme moment critique d'une pensée et d'une action à la hauteur du réel et de son expérience.

En 1977, Foucault publie avec « La vie des hommes infâmes » un texte aussi bref qu'incisif qui allait profondément, on le sait, marquer la réflexion en sciences humaines sur la possibilité d'entendre, de faire entendre la voix des femmes et hommes que le pouvoir, dit-on, aurait voués et continuerait de condamner au silence. À partir d'une enquête sur des archives des XVII^e et XVIII^e siècles arrachées à la mémoire de l'Hôpital général et de la Bastille, Foucault dégage les machinations paradoxales – pour ne pas dire perverses – d'un dispositif qui fait parler. Impossible, en effet, d'entendre « “à l'état libre” » ces voix extraites des soubassements de l'ordinaire d'une société dans la mesure où « ce qui les arrache à la nuit où elles auraient pu, et peut-être toujours dû, rester », c'est précisément « la rencontre avec le pouvoir ». Rencontre qui a non seulement conservé ces paroles, mais les a « suscitées », produites même : « Le pouvoir qui a guetté ces vies, qui les a poursuivies, qui a porté, ne serait-ce qu'un instant, attention à leurs plaintes et à leur petit vacarme et qui les a marquées d'un coup

⁸ DiAngelo R., *Op. cit.*, p. 14.

de griffe, c'est lui qui a suscité les quelques mots qui nous en restent.⁹»

Le travail historique sur «La vie des hommes infâmes» actualise ainsi un concept du pouvoir que Foucault avait élaboré deux ans plus tôt dans *Surveiller et punir*. Le pouvoir n'y est pas pensé comme une possession qui permettrait aux uns de soumettre les autres, autrement dit comme «le “privilège” acquis ou conservé de la classe dominante», mais comme un ensemble de relations et de positions – un agencement, en voilà l'enjeu, qui à la fois construit, produit des relations et des positions (une “subjectivité” au sens passif du terme) et, en même temps, permet aux sujets – cette fois-ci au sens actif du terme – de prendre position, de construire des relations. Ainsi le pouvoir en question n'agit-t-il pas «pure-ment et simplement, comme une obligation ou une interdiction, [sur] ceux qui “ne l'ont pas” ; il les investit, passe par eux et à travers eux ; il prend appui sur eux, tout comme eux-mêmes, dans leur lutte contre lui, prennent appui à leur tour sur les prises qu'il exerce sur eux.¹⁰»

Dans le cours qu'il donne sous le titre «*Il faut défendre la société*» au Collège de France pendant l'année académique 1975-1976, donc entre la publication de *Surveiller et punir* et celle de «La vie des hommes infâmes», Foucault s'arrête longuement sur l'enjeu historique et critique de ce qu'il appelle des «savoirs assujettis», c'est-à-dire des «blocs de savoir [...] présents et masqués à l'intérieur des ensembles fonctionnels et systématiques, et que la critique a pu faire réapparaître¹¹», à l'image de ce qu'il fera dans «La vie des hommes infâmes». Il identifie alors une double impasse. D'abord, la récupération du discours dominé, sa réappropriation par un discours dominant : «[À] partir du moment où l'on fait valoir, où l'on met en circulation ces espèces d'éléments de savoir qu'on a essayé de désensabler, ne risquent-ils pas d'être recodés, recolonisés par ces discours unitaires?» Puis un cas de figure plus pervers encore dans sa complicité avec un ordre de discours contre lequel la critique cherchait à s'affirmer : «Et si nous voulons, nous, protéger ces fragments ainsi dégagés, ne nous exposons-nous pas à bâtir nous-

⁹ Foucault M., «La vie des hommes infâmes», *Dits et écrits II : 1976-1988*, Paris, Gallimard, «Quarto», 2001, p. 240-241.

¹⁰ Foucault M., *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque des Histoires», 1975, p. 31-32.

¹¹ Foucault M., «*Il faut défendre la société*». *Cours au Collège de France (1975-1976)*, Paris, Gallimard / Seuil, 1997, p. 8, p. 12.

mêmes, de nos propres mains, ce discours unitaire ? »

Dans ses interventions à la fin des années 1970 sur l'Iran – propos virulemment critiqués, ce qui au moins laisse entendre qu'ils n'avaient rien de rassurant ni d'ailleurs de rassuré –, Foucault semble répondre à sa propre question en dessinant les contours d'une position qu'il qualifie lui-même d'« anti-stratégique ». Citant des exemples de soulèvements, le philosophe se refuse à idéaliser ou à romantiser la lutte contre le pouvoir, à y chercher la révélation d'une vérité réprimée éclatant enfin au grand jour :

Un délinquant met sa vie en balance contre des châtiments abusifs ; un fou n'en peut plus d'être enfermé et déchu ; un peuple refuse le régime qui l'opprime. Cela ne rend pas innocent le premier, ne guérit pas l'autre et n'assure pas au troisième les lendemains promis. Nul, d'ailleurs, n'est tenu de leur être solidaire. Nul n'est tenu de trouver que ces voix confuses chantent mieux que les autres et disent le fin fond du vrai¹².

Ce qui compte pour Foucault, c'est l'existence, la possibilité non pas virtuelle mais réalisée, en situation, de ces voix pourtant dominées, a priori impossibles : « Il suffit qu'elles existent et qu'elles aient contre elles tout ce qui s'acharne à les faire taire, pour qu'il y ait un sens à les écouter et à chercher ce qu'elles veulent dire. » Cela aura été, est possible, malgré tout. Le monde n'en sort, peut-être, pas changé. Les mots et gestes en soulèvement ne dessinent pas, ou du moins pas nécessairement, l'horizon d'un autre monde, mais une façon autre, au moins le temps du soulèvement, d'habiter, d'être et faire (dans) le monde, ce qu'ailleurs Foucault nomme une « hétérotopie¹³ » : un contre-monde dans le monde même qui, contrairement à l'utopie, ne remplace pas une positivité, un monde par un autre, mais réalise – ne serait-ce que dans le domaine du rêve, du fantasme – l'expérience, la rencontre de l'altérité dans ce monde même. « Question de morale ? », se demande Foucault : « Peut-être. Question de réalité, sûrement.¹⁴ »

¹² Foucault M., « Inutile de se soulever ? », *Dits et écrits II, op. cit.*, p. 793.

¹³ Voir, entre autres, Foucault M. : « Des espaces autres », *Dits et écrits II, op. cit.*, p. 1571-1581.

¹⁴ Foucault M., « Inutile de se soulever ? », art. cit., p. 793.

Poing faible

Marion Uhlig

J'ai un faible pour la littérature suisse romande, en particulier quand elle assume un ancrage identitaire fort. C'est le cas du livre récemment paru de Sarah Jollien-Fardel, *Sa préférée*, qui vient de remporter plusieurs prix, parmi lesquels le Choix Goncourt de la Suisse. Comme le résume le quatrième de couverture :

Dans ce village haut perché des montagnes valaisannes, tout se sait, et personne ne dit rien. Jeanne, la narratrice, apprend tôt à esquiver la brutalité perverse de son père. Si sa mère et sa sœur se résignent aux coups et à la déferlante des mots orduriers, elle lui tient tête. Un jour, pour une réponse péremptoire prononcée avec l'assurance de ses huit ans, il la tabasse. Convaincue que le médecin du village, appelé à son chevet, va mettre fin au cauchemar, elle est sidérée par son silence.

Dès lors, la haine de son père et son dégoût face à tant de lâcheté vont servir de viatique à Jeanne.

Dans la suite de ce livre coup-de-poing qui prend pour cadre initial le Val d'Hérens, le père finit par anéantir sa famille en causant plus ou moins directement la mort de la sœur puis de la mère, avant la sienne propre et enfin celle de la narratrice, incapable malgré ses efforts de surmonter ses traumatismes et surtout l'atavisme qui l'arrime à cette figure tyrannique. Qu'un roman suisse, de surcroît un primoroman, fasse l'actualité de la rentrée littéraire me réjouit sincèrement, d'autant plus qu'il choisit pour décor une vallée valaisanne chère à mon cœur. Et pourtant, je me trouve en délicatesse avec ce livre. Disons que quelque chose me dérange. Mais quoi ? Il me semble que cela a à voir avec le rapport qui s'y exprime entre la faiblesse et la force. J'aimerais essayer d'en dire quelque chose ici, en m'engageant personnellement vis-à-vis du texte.

Qu'est-ce qui me chiffonne, exactement? Est-ce l'aspect provincial de ce livre et l'aura bucolique qu'il lui vaut dans les salons parisiens prompts à s'émouvoir, non sans condescendance, à la première évocation de l'alpe blanche et du sapin vert? Dans une émission à la radio suisse romande, l'animateur Frédéric Mamaïs rappelle la vive critique adressée à Sarah Jollien-Fardel par un autre auteur suisse, également valaisan, qui réduit le succès du livre à l'attrait des jurys de la capitale française pour l'exotisme, eux qui, selon sa formule, « raffolent des clichés alpestres comme des coutumes des anciennes colonies ». En termes de faiblesse et de force, ce serait dire que les forts récompensent les faibles, pour la raison même qu'ils le sont. Non, je ne crois pas que mon problème soit là. Parce qu'à mon sens, l'intrigue gagne beaucoup à être transportée dans cette vallée des montagnes valaisannes. Pour passer beaucoup de temps, depuis toujours, dans un village tout proche de celui où se déroule l'action fictive du roman, je peux dire que l'histoire malheureusement banale d'un père de famille abusant mentalement et physiquement de son épouse et de ses deux filles puise dans cet ancrage une vraie originalité. Nulle part ailleurs qu'à cet endroit, peut-être, il ne serait aussi plausible de décrire l'éternel retour de l'héroïne, à la fois traumatisée par cet espace et aimantée par lui. En cette période d'indispensable retour critique sur le phénomène pervers du féminicide et des violences familiales, on apprend que ses manifestations plurielles varient dans le temps et dans l'espace: c'est l'une d'elles, dans la singularité du lieu et du moment où elle se produit, qui nous est donnée à voir dans le roman. Du reste, les jurys parisiens sont loin d'être les seuls à encenser le livre; s'il a bien été sélectionné pour le Prix Goncourt et le Prix Goncourt des lycéens, c'est le Prix du Roman Fnac 2022 – dont le jury est constitué de lecteurs et lectrices et de libraires de tous horizons – et, je l'ai dit, le Choix Goncourt de la Suisse 2022 qui l'ont récompensé. Une fois n'est pas coutume, les Suisses ont donné la préférence à un produit de leur terroir. Comme le dit la comédienne Isabelle Carré, qui a lu des extraits de *Sa préférée* au théâtre du Châtelet lors de la remise de l'un de ces prix: « On sent un pays, on sent les montagnes, elle vient de quelque part. » C'est vrai, et ça n'a rien d'une tare.

Serait-ce alors que ce décor provincial est justement celui que je connais et aime depuis l'enfance, mon refuge secret, la source à laquelle je puise ma force, le lieu sur terre dont je me sens le plus proche? En termes de faiblesse et de force, cela reviendrait à dire que ce livre met à nu mes faiblesses et

que je lui en tiens rigueur, d'autant plus qu'il brosse de mon coin de paradis une image moins idyllique que celle que j'aime à cultiver. Je ne crois pas que ma réticence vienne de là non plus. Évidemment, je préférerais qu'on n'attire pas trop l'attention sur ces cimes toutes proches du ciel, afin d'en préserver la beauté sauvage. Mais je n'en aime pas moins que *La grande peur dans la montagne* ait pour cadre la pente qui surplombe mon chalet ou que Francis Reusser tourne *Derborence* dans le village d'à-côté. Par ailleurs, je salue les initiatives artistiques qui écornent sans ménagement les images d'Épinal en version carte postale du Cervin pour peindre, comme le fait Jérôme Meizoz, le Valais prolétaire et désargenté des années 1970 dans la plaine du Rhône, au bas des montagnes. Sur ces deux points, le roman de Sarah Jollien-Farden n'est pas en reste et c'est une excellente nouvelle.

Plus banalement, enfin, mes réticences expriment-elles la morgue d'une intellectuelle genevoise, citadine, lettrée, face aux essais de plume d'une paysanne de village? Ce serait, pour reprendre les critères de la faiblesse et de la force, le triomphe sans gloire des forts contre les faibles. Facile. Mais encore une fois, je ne crois pas. Sarah Jollien-Fardel est journaliste, rédactrice en chef d'un magazine littéraire, coutumière des services de presse et des salons parisiens; elle n'a rien d'une montagnarde illettrée et, si elle a grandi dans le Val d'Hérens et vit aujourd'hui en Valais, elle a aussi habité Lausanne. Le cliché du rat-des-villes et du rat-des-champs n'a pas cours ici. D'ailleurs, ce n'est pas avec les lunettes de la professeure de littérature, de la critique littéraire, que j'ai lu *Sa préférée*, mais le soir au lit, à la terrasse d'un café, lors d'un trajet en bus. Il suffit peut-être de dire aussi que, quand je travaille, je suis médiéviste.

Un témoignage de l'éditrice du livre, publié dans un magazine, m'a mise sur la piste: «J'ai lu les premières pages du manuscrit, et je me souviens de m'être dit: "Mon Dieu, mon Dieu, c'est d'une telle force, j'espère que ça va tenir jusqu'au bout." [...] Et ça a tenu.» Cette «force» qu'évoque Sabine Wespieser réside au premier chef dans l'écriture et dans l'expression vitale qui anime celle-ci. Mais elle émane aussi de la narratrice et héroïne, Jeanne, en réaction à l'extrême faiblesse de sa sœur et de sa mère face à la violence déchaînée du père. Chez Jeanne, en effet, cette faiblesse annoncée d'emblée – «je voyais la faiblesse de ma mère» (p. 11) – ne se traduit pas comme chez les deux autres par une déficience de la volonté et du corps, mais autrement: «ma faiblesse à moi, c'était l'orgueil» (p. 11). D'où

les accès de rage qui la dominent parfois, les débordements qui saturent le texte : tantôt, de façon parfaitement attendue et justifiée, ils s'abattent sur le père ; tantôt, de manière beaucoup plus surprenante et déconcertante, ils se déchaînent sur d'autres figures.

Mon malaise se situe là. Pas dans le sentiment de colère en soi, mais dans les expressions qu'il revêt, dans les figures contre lesquelles il s'exerce et dans l'impression tenace, lorsque cette colère se déchaîne, que l'héroïne-narratrice est la porte-voix de l'auteure. Tel pourrait bien être le cas, si on croit les propos de Sarah Jollien-Fardel lors d'une interview : « Plus jeune, j'ai tout essayé pour dompter ma colère, mais je pense que c'est un trait présent chez beaucoup de Valaisans. Les montagnes forgent le caractère, la dureté de la pierre, l'horizon bouché. Les éléments et l'atmosphère façonnent beaucoup les personnalités. Et puis la colère est porteuse de beaucoup de choses. Certaines ne passeront jamais. » – Lesquelles, demande le journaliste ? « Les abus de pouvoir, les postures d'autorité, ça m'a toujours révoltée et ça me révolte encore. Je suis née en colère. » En soi, il n'y a rien de très surprenant ni de très choquant à ce que l'auteure exprime ses opinions à travers son personnage, en l'occurrence sa narratrice qui, de surcroît, s'exprime en *je* ; je n'ai rien à redire non plus à la révolte, tout à fait légitime, contre les abus de pouvoir et les postures d'autorité. Mais dans le livre, cette colère, quand elle n'est pas dirigée sur le père, ne frappe pas tant celles et ceux qui abusent de leur pouvoir et affichent des postures d'autorité que – sans distinction ou presque – celles et ceux qui simplement détiennent une forme de pouvoir ou de prestige social lié à l'éducation et à l'argent.

Prenons le bon Docteur, auquel il est reproché de n'avoir pas dénoncé le père après qu'il a soigné sa fille qui a été tabassée. L'indignation de Jeanne est d'autant plus justifiée que son admiration pour le Docteur, qu'elle prend pour un modèle et dont elle imite le « Cher ami », est la cause de son malheur. Mais que dire du jugement, jamais démenti par la suite, qui condamne aussitôt et sans appel ce personnage, alors même qu'il consacre le reste de son existence – par ses visites à la mère et à Jeanne, par le financement des études de celle-ci, par ses lettres et son attention bienveillante – à racheter son silence coupable : « Qu'est-ce qui est pire ? Être un salopard ignare ou un homme subtil, mais suffisamment lâche pour ne pas voir qu'une gamine de huit ans a été rossée ? Avant de le

mépriser définitivement, j'ai tenté la franchise, il se pouvait que je n'aie pas l'air si cabossé.» (p. 21-22) En effet, c'est lâche, c'est nul, c'est vil, c'est indigne et en plus contraire à toute déontologie médicale: celui qui semblait si fort est, en vérité, très faible. Mais est-ce pour autant à dire qu'il ne vaut pas mieux que le père?

Et Charlotte, à qui tout est reproché? Bien sûr, elle est agaçante, même insupportable. Mais qu'aurait-elle pu et su faire d'autre, en réalité, que d'être elle-même, à savoir enthousiaste, empathique et polie au point de prétendre adorer le Valais sans le connaître parce que la femme qu'elle aime en est originaire, et donc s'extasier sur le taudis familial en comparant avec obséquiosité le village à la Toscane? On aurait pu considérer ses maladresses et sa soif d'amour avec un peu de charité, sans la crucifier pour autant; on aurait pu avoir un peu d'humilité face au destin de ce personnage. Parce qu'on comprend bien que, comme l'héroïne, elle est marquée par son milieu, fût-il à l'opposé de celui de Jeanne. Lorsque les faiblesses de Charlotte sont dévoilées à Jeanne, qui auparavant la croyait si forte, celle-ci ne songe pas un seul instant à lui venir en aide. Au contraire, elle décide que les malheurs d'une pauvre petite fille riche ne feront jamais le poids face à sa propre misère et, sans pitié, lui reproche ses larmes «de crocodile» (p. 78). Alors qu'une brèche s'ouvre sur cet autre type de malheur, la narratrice la referme aussitôt au prétexte que les nantis, parce qu'ils le sont, n'ont pas droit au chapitre. La fille en veste Chanel n'est bonne qu'à recevoir les coups que Jeanne lui assène; et même si cette scène est vouée à renvoyer à cette dernière son atavisme en pleine figure, c'est encore Charlotte qui paie au moment de la réconciliation, laquelle se fait, dit la narratrice, «sans une once d'amour de ma part» (p. 80). Pourquoi un tel mépris, jamais ironisé ni relativisé? Le coup de grâce arrive plus tard, lorsqu'on apprend que Charlotte, comme la narratrice l'avait prédit, connaît la même existence superficielle que sa mère. Quelle surprise!

Dans ces deux histoires, comme dans l'anecdote plus brève du fils à papa qui prévoit de ruiner la sortie d'école qu'elle a organisée (p. 83), Jeanne atomise autrui pour inverser le rapport de force qui la plaçait en position d'infériorité face à un plus puissant, à une plus riche, à des mieux éduqués. Ce carnage qui fait des ravages dans les rangs des personnages n'épargne personne, sauf peut-être Paul et son chef d'entreprise pour des raisons évidentes liées aux lois du cœur, et on a le sentiment que c'est

encore la faute du Docteur, de Charlotte et du fils à papa si Jeanne se trouve, une fois débarrassée d'eux, non pas heureuse et vainqueur, mais au contraire « vaincue » et « sans force » (p. 85).

Mais à quoi cela sert-il? À force de nous montrer que les faibles sont plus forts que les forts, que les pauvres sont meilleurs que les riches, que les citadins éduqués sont lâches et veules, on perd de vue les enjeux du livre. Bien sûr, le Valais n'appartient qu'aux Valaisans, et les autres n'ont pas le droit d'en louer les beautés parce qu'ils n'en ont pas mordu la poussière. Mais l'idée de départ, l'idée qui fait pour moi la force du livre, n'était-elle pas plutôt de dénoncer la violence du père en la mettant à nu devant nos yeux, en nous disant les dommages irréparables qu'elle provoque, l'atavisme vicieux, la dépression, le venin léthal? La lutte des classes dilue tout, elle affaiblit le propos, ôte au récit sa force. C'est regrettable. On se dit en lisant que les clichés, les idées reçues, ne viennent pas ici de la lectrice, mais du livre. Je suis entrée dans le texte sans préjugés, mais lui ne se départ pas des siens: il me juge. Pire, dans cette histoire où quels que soient les efforts consentis et l'attitude adoptée on n'échappe de toute façon pas à sa condition, il me condamne.

À moins que cette rage ne soit une autre manifestation de l'atavisme qui ronge Jeanne malgré elle, de la violence et de la bassesse paternelles dont elle hérite comme d'une gangrène génétiquement transmissible, qui en définitive la tue. Voilà qui expliquerait la haine envers les opulents, le racisme primaire contre ceux des villes et de la plaine, contre les non-Valaisans, contre ceux qui savent et ceux qui possèdent: ils seraient l'empreinte du père, cette tache de naissance indélébile sur le corps et l'âme de la fille. La marque est si profonde que le livre entier s'en trouve imprégné, dans l'histoire qu'il raconte, l'atmosphère qu'il crée et même le style qu'il adopte. On comprend alors le pardon refusé au Docteur, le sentiment de faiblesse après la neutralisation du fils à papa, et surtout le destin de Charlotte, qui devient comme sa mère pour renvoyer à Jeanne devenue comme son père son reflet dans le miroir. Le message du livre devient clair: la violence familiale ne dure pas juste le temps où elle s'exerce, elle est au contraire un mal pernicieux, chronique, dont on finit par mourir. Si tel est le cas, mon sentiment de malaise n'était que le produit d'un malentendu. Si tel est le cas – je l'espère, mais je n'en suis vraiment pas sûre –, alors ce livre sur la faiblesse est très fort.

La poussière

Jacques Athanase Gilbert

La clairière

Il y a un mot qui échappe. Après ma mort, je ne sais plus le prononcer. Il est désormais inconnu comme si jamais il n'avait été connu. Il manque, mais personne ne sait exactement à qui il manque. L'homme c'est moi. Ou plutôt ce «toi» qu'on m'a adressé avant qu'on me tue. Mais déjà ce «toi» m'avait tué, si bien qu'au moment de la mort, il ne s'est presque rien passé. Moi : voilà une pensée résiduelle et douloureuse, presque indiscernable. L'homme a vécu une mort horrible. Il a longuement pleuré. Sa femme aussi. Puis ils se sont tus. La terreur a donné une odeur puante à sa sueur. Sa femme aussi s'est mise à sentir mauvais et même les enfants. Ils avaient peur et ils avaient raison.

C'était quelques jours avant Noël. Dans la famille, on fête Noël. La famille n'aime pas trop ces coutumes, mais les enfants ne comprendraient pas pourquoi ils sont traités d'une manière différente de leurs petits camarades. Les cadeaux sont offerts sans trop d'effusion, mais, au moment d'ouvrir les cadeaux, il n'est personne pour s'interroger sur cette étrange coutume au pied du sapin. Ida a demandé : c'est qui Jésus ? et l'explication ne lui a pas semblé très convaincante. La réponse a été invariablement : nous ne sommes pas croyants. Les voisins auraient peut-être demandé : vous êtes communistes alors ? Mais non. Rien de tout cela n'a de sens. Depuis sa crise presque fatale, le voisin a changé de soupçon. Il se demande pourquoi un médecin d'un tel talent s'obstine à soigner les gens dans un village aussi perdu, aussi misérable. Cela m'est bien égal si vous êtes communiste, m'a-t-il dit. Pas question de le démentir.

C'est une clause de confiance entre lui et moi. Il est venu la semaine dernière avec un air inquiet. Il ne faut pas que vous restiez, a-t-il dit, il est temps de partir. Je n'ose pas vous dire ce qu'ils font. J'ai failli lui dire : mais pourtant, ils sont de votre bord. Mais, à ce moment-là, il fallait comprendre que déjà cela n'avait plus de sens. Il m'a dit : vous m'avez sauvé, je vous dois ça. Les filles étaient encore dans leur vie d'enfant. Elles jouaient à la poupée bien tranquillement. Isa était soucieuse. Mais n'étions-nous pas invisibles ? Le voisin pense que tu es communiste, m'a-t-elle dit. Si lui le croit. Les autres également. Le lendemain, le voisin est venu avec sa carriole. Il m'a dit : si vous ne partez pas tout de suite, je ne réponds plus de rien. Je peux vous cacher. J'ai demandé aux filles de se préparer et Isa est sortie de la maison avec une valise imposante. Où allons-nous ? ont demandé les filles. Je ne sais pas, mais il faut avoir confiance. Et pourquoi il faut ? a demandé la plus petite.

À ce moment, un bruit épouvantable s'est fait entendre. Une explosion. Le voisin a pris une expression que je ne lui connaissais pas, il m'a tendu un petit papier roulé comme une cigarette. Les soldats sont arrivés. Une balle lui a traversé l'épaule. Il saignait abondamment. Il s'est effondré. Il m'a dit : moi aussi, je suis... Mais il n'a pas eu le temps de terminer sa phrase. Il est mort avec un sourire étrange.

Nous avons été emmenés sans ménagement, mais sans brusquerie. Un officier très jeune commandait toute l'opération. Il portait un uniforme que je n'avais jamais vu. Il s'est approché de moi et m'a demandé si j'étais médecin. J'ai dit : oui. Il a répondu : c'est dommage. Ces paroles étaient dites sur un ton d'une certaine tristesse. Peut-être de la lassitude. À ce moment, mon cœur s'est affolé et s'est mis à battre très fort. Tellement que ma gorge s'en trouvait serrée. Isa m'a demandé si ça allait. Je lui ai dit : tout va s'arranger. Elle s'est tue. Nous avons marché quelques kilomètres en direction de la campagne. Le soir tombait et c'était un peu étrange de se diriger vers la campagne à cette heure-là. D'ordinaire, on se dit plutôt qu'il est l'heure de rejoindre sa maison. Mais ce jour-là, on aurait dit que la maison n'était plus ce qu'elle était. Il faisait froid. Heureusement, nous avons équipé la famille de bottes bien chaudes. Où on va ? Je

ne sais pas. Ne t'inquiète pas. La plus grande est restée silencieuse et le regard sombre. Nous avons échangé un regard et j'ai senti une inquiétante lucidité. Plus lucide que je ne suis et c'est pour cela que cela m'a paru si inquiétant. Ce n'est pas aux enfants de rassurer, mais la tâche des parents. Si les parents ne peuvent le faire, c'est qu'ils ne méritent plus d'être de vrais parents. Elle m'a simplement dit : ne t'inquiète pas. À ce moment, une pensée m'a traversé l'esprit : est-ce ainsi que les choses se terminent ? Dans cet état d'absurdité incomparable ? Nous avons vu que, déjà, bien des gens étaient là dans le noir. Ils attendaient tous quelque chose et il y avait des soldats qui canalisait la foule. Un gradé s'est mis à gueuler comme un fou. Il a dit : Il n'en est pas question. Jamais mes hommes ne feront une chose pareille. Un coup de feu a claqué et il est tombé. La petite a dit : il est mort, papa ? J'ai répondu : oui, je crois. Il va avoir froid ? Dans une autre situation, j'aurais peut-être répondu : on n'a pas froid quand on est mort, mais l'explication m'a semblé stupide et inutile. J'ai dit simplement : il n'aura pas froid. La cervelle avait giclé sur l'herbe. Nous avons été regroupés et triés par catégories. J'ai juste dit : nous ne voulons pas être séparés. On ne m'a pas répondu, mais nous n'avons pas été séparés. Visiblement les choses se passaient un peu plus loin. Il y avait des feux comme pour une fête foraine. Les mitrailleuses ont commencé à claquer. Puis elles se sont arrêtées. Les coups de feu qui ont suivi provenaient de fusils ou de pistolets. Il y a eu une clameur sourde et elle a traversé la foule. J'avais gardé mes habits de ville et ma femme était encore habillée comme pour sortir. J'ai vu le jeune officier qui semblait commander. Je l'ai regardé avec soin. Il semblait bien éduqué et se tenait droit sans raideur. C'était un homme jeune d'environ 25 ans, haut de stature et qui avait un grade élevé pour son âge. Je me suis approché de lui et personne ne m'a arrêté. Il m'a regardé droit dans les yeux et j'ai soutenu son regard. Je lui ai dit : vous vous rendez compte de ce que vous faites. Tuez les hommes et les femmes, mais laissez les enfants partir. Je vous les confie. Il a répondu d'un ton fatigué : si vous croyez que ça m'amuse. C'était presque un ton de reproche. J'ai répété ma phrase : vous vous rendez compte de ce que vous faites ? Il m'a répondu : absolument et ne croyez pas que j'approuve la manière dont les choses se passent. C'est inévitable. Il a

ajouté : il n'y a qu'une seule chose que je puisse vous offrir, c'est que les enfants soient tués en premier. Ils n'auront pas la douleur de vous voir mourir. La foule était massée en plein champ. Il avait fallu porter la petite et elle pleurait. L'aînée avait marché sans un mot. Elle a simplement dit : allons-y maintenant.

L'officier a dit : ok. Toi, a crié le soldat, mais presque aussitôt il fut impossible de comprendre ce qu'il disait.

La première balle lui a traversé la tête en faisant exploser la boîte crânienne. Elle est immédiatement tombée sur le sol. Puis ce fut la seconde et la petite qui pleurait n'a rien vu venir. Isa hurlait et une balle s'est placée au milieu du front. Elle a semblé un instant plus apaisée. Le tout en quelques secondes. Un soldat a dit : ce serait drôle de la laisser en vie un moment. Le commandant lui a tiré dans le cœur. Puis mon tour est venu. C'est ainsi que je suis mort.

Au Schéol

Je ne saurais dire si le temps a passé. Peut-être s'est-il écoulé un très long temps ou seulement quelques instants. Avant que la balle fasse exploser la tête, une grande froideur est survenue. La colère était là mais comme gelée et lente. Il y avait un bruit épouvantable, puis plus rien, mais la vibration continuait de résonner. Au bout d'un temps, on réalise qu'une voix près de moi bavarde tout bas. On ne peut comprendre ce qu'elle dit. On dirait une lamentation ou peut-être une prière. Un mot revient sans cesse. Une ombre s'est tournée : salut l'homme, dit l'homme. Parler est presque impossible, pourtant on peut bouger les lèvres. L'homme sourit : pas facile, au début ! Pas facile, n'est-ce pas ? En effet, c'est comme si les paroles aussi se trouvaient mortes et réduites en petits morceaux.

- Il manque quelque chose ?
- Effectivement ! dit l'homme.
- Et c'est quoi ?

– Personne ne sait, dit l’homme. On parle comme ça. Les paroles sont mortes elles aussi. Même mortes, elles servent encore. Commenter est plus difficile, ou plus facile, mais par fraction.

– Par effraction ?

L’homme rit.

– On peut dire cela, car les fractions sont aussi des effractions. Les paroles se brisent et il faut en ramasser les morceaux et ils sont de plus en plus minuscules. Les hommes parlent comme ils le peuvent.

– Tous ainsi ?

– L’homme parle et un autre encore. Quand il parle, c’est toujours l’homme. Rien de plus, rien de moins.

– Qui est l’homme ?

– On ne sait. L’un ou l’autre c’est pareil.

– Merde !

– Comme l’homme dit, c’est ainsi ! Merde, mais la merde aussi s’effrite au bout d’un moment.

– C’est étroit et poussiéreux ici !

La vie heureuse de Matthias Rückert

Une vie longue et heureuse. Matthias Rückert avait monté dans les années cinquante un cabinet d’assurance rapidement devenu prospère. La maison de sa femme située dans le village pittoresque de Villach était devenue une résidence secondaire. Ils étaient partis habiter Munich, une maison qu’ils avaient fait construire vers le milieu des années 1960 avec un grand parc. L’architecte était suisse et il avait proposé une maison moderne que Madame Rückert avait voulu à sa façon ancrer dans la tradition. Matthias n’avait pas senti trop de réticence à épouser une catholique. Il craignait un peu que des accès de piété ne nuisent à l’éducation des enfants, mais il n’en était rien. La richesse de la Bavière, et particulièrement la

présence à proximité des usines BMW, était parvenue à subsumer la piété dans le délicat ronronnement des moteurs. Vois-tu, disait Matthias, plus il y a de moteurs qui tournent, plus les gens s'assurent, ce n'est en rien une coïncidence. Les mathématiques de la thermodynamique sont aussi celles qui sont utilisées par les actuaires et l'effet turbo fonctionne à plein. Il semblait heureux de sa plaisanterie. Matthias s'exprimait parfois à la manière d'un ingénieur, mais il disait avoir abandonné rapidement ses études scientifiques au profit d'une formation en banque et assurance. Il avait perdu toute sa famille dans les bombardements de Dresde et n'avait réussi à franchir la frontière que quelques heures avant la fermeture. Il avait ainsi commencé une nouvelle vie. Il devait avoir alors 30 ans. Il s'était installé d'abord à Hambourg puis était venu à Munich et c'est là qu'il avait rencontré Maria-Elfriede. Ils avaient eu une fille qui était née au milieu des années 1960. Pour des raisons qui demeuraient obscures, ils n'avaient pas eu d'autres enfants. Maria-Elfriede s'y était résignée. La fille avait pour nom Frida. C'était comme un diminutif du nom de la mère. Matthias avait manifesté quelques réticences, le nom lui paraissait un peu démodé et pas assez moderne, mais il avait accepté la proposition de sa femme. Bien qu'il soit l'homme à la maison et que ses commandements soient pratiquement tous acceptés. Ils n'étaient souvent que les commandements de la mise en œuvre des désirs de sa femme. Elle le lui disait parfois : tu décides ce que je désire. Il l'avait reprise en disant : ce que tu désires, je le décide et elle avait ri, puis l'avait embrassé tendrement. La fille avait un tempérament un peu mélancolique et elle avait entrepris des études d'histoire de l'art. Elle entassait les livres d'art dans sa chambre et souvent son père venait lui faire la visite. Il éprouvait une sorte d'admiration pour ce qu'il appelait une cathédrale de savoir. Elle riait et lui disait : mais toi tu es savant et scientifique qui plus est. Il ne disait rien. Elle épousa un ingénieur un peu plus âgé qu'elle qui travaillait chez BMW. Au début, Matthias ressentit une sorte de méfiance presque animale envers ce nouvel arrivant. Maria-Elfriede se moquait de lui. Jaloux comme un beau-père. Le jeune homme était bien sous tous rapports. Sa famille était d'origine morave, mais installée en Allemagne depuis longtemps. Il avait le visage fin et l'air très décidé. Ses yeux

étaient sombres. Mon grand-père a épousé une Bosniaque, disait-il. Matthias devait le reconnaître, il était pour sa fille un bon mari. Ils eurent des petits-enfants et les petites têtes blondes égayèrent à nouveau la maison le week-end et les vacances.

Le cancer de Maria-Elfriede l'emporta en quelques mois. Elle, qui ne s'était jamais plainte, se mit à gémir jour et nuit tant elle souffrait. Elle perdit presque quinze kilos. Matthias demeurait auprès d'elle constamment. Tu as des affaires, lui dit-elle. Peu importe, répondait-il, je veux rester auprès de toi. Elle partit comme elle l'avait épousé : sans poser aucune question ni formuler aucune demande. Les catholiques sont ainsi, se dit Matthias, ils vivent dans la création comme s'il s'agissait de la nature. Ce sont des écologistes de Dieu. Ils ne connaissent ni le doute ni son abandon. Maria-Elfriede mourut en paix et son visage, bien qu'amaigri, retrouva pour l'éternité cette paix qu'il avait portée sur son visage. Matthias n'aimait pas les photos, mais il en conserva une de sa femme qu'il plaça dans un endroit secret, connu de lui seul. Quand il pensait ne pas être certain de se souvenir, il parcourait de ses mains un visage imaginaire. Il sentait alors les méplats de sa face. Il sentait aussi la limite sensible entre les surfaces lisses des joues et du front et la naissance de la chevelure. À ce point, les sécrétions séborrhéiques des bulbes capillaires diffusaient doucement une odeur qu'il connaissait.

Sa famille fut étonnée un jour de voir avec quel soin il passait l'aspirateur. Frida lui dit : tu devrais prendre une femme de ménage, papa, ou si tu veux je peux passer pour le faire, mais Matthias demeura silencieux et il continua son nettoyage méticuleux. Maman n'aimait pas la saleté mais je ne savais pas que toi aussi tu étais maniaque, papa. Matthias leva la tête et dit tristement : la mémoire de ta mère mérite que la maison demeure aussi propre qu'elle a toujours été. Sur le chemin du retour, le couple discuta de la situation. Matthias avait beaucoup de difficulté à se remettre de la mort de sa femme et il avait par moment des absences étranges. Ils en parlèrent à un médecin de leur connaissance, presque un ami. Celui-ci leur expliqua qu'il serait bien anormal qu'il en allât autrement et qu'il ne fallait pas qu'ils s'inquiètent exagérément. Qui

pourrait surmonter une telle épreuve sans souffrir? La souffrance fait partie du processus de rétablissement. C'est comme une plaie qui fait souffrir, c'est le travail de la réparation. Le médecin ajouta : les Français utilisent le mot *travail* pour le deuil, un terme qui provient d'un instrument de torture. Cela les fit rire, ces Français! Ils l'utilisent aussi pour la période qui précède l'accouchement. La torture des douleurs est aussi un travail qui fait advenir l'enfant. La biologie à l'œuvre en quelque sorte. Oui, dit Frida, il est pour nous un simple chantier. Son mari crut utile de dire : mais ça tourne!. Il fit remarquer à sa femme que les discussions avec elle tournaient invariablement à la philologie, et cela quel que fût l'interlocuteur. Cela t'ennuie, lui demanda-t-elle? Non, c'est aussi pour cela que je t'ai épousée, mais peut-être n'en demandais-je pas tant. Il sourit et : non, mais on dirait que tu es prise dans les mots. C'était un gentil garçon. Frida se dit que sans doute il était un peu jaloux de la conversation avec le médecin. Un homme affable et savant, fort sympathique.

La vision de la poussière est bien particulière. Elle ne se présente comme un tout qu'une fois qu'elle se trouve amassée dans un ramasse-bourrier ou dans le sac d'un aspirateur, ou encore quand elle luit à la lumière dans un rai à la faveur d'une fenêtre par temps clair quand le soleil se fait bas sur l'horizon. Ainsi les grands nettoyages de printemps sont-ils les plus propices. La poussière apparaît en gloire au moment même où elle est contenue et éliminée. On secoue les couettes, les tapis, et tout ce qui peut la comprendre. En réalité, expliquait le spécialiste, il faut un appareil bien spécial pour la traiter. Les Américains ont inventé dès les années vingt un outil spécial qui la traite sous toutes ses formes à partir d'une machine dont l'axe rotatif anime toutes sortes de machines : aspirateur, vibreur. Savez-vous par exemple que la simple desquamation de la peau alimente des animaux minuscules et que les matelas sont imprégnés souvent sur plusieurs centimètres par ces déchets minuscules? Il installa l'appareil et fit une démonstration : sa machine faisait vibrer le matelas et aspirait simultanément. Le tout n'était pas envoyé dans un réservoir, mais aspiré sur un filtre. Il fit fonctionner la machine plusieurs minutes sur le matelas et retira le filtre sur lequel s'étaient déposés les déchets. Une sorte de croûte

friable comme du talc et malodorante dessinait une sorte de galette de quelques millimètres. Ne respirez pas à proximité, c'est extrêmement allergisant, dit le démonstrateur. Vous pourriez vous rendre malade. Effectivement, une odeur extrêmement désagréable se dégageait. On se croirait dans le métro en été aux heures d'affluence, dit le démonstrateur. Matthias n'apprécia pas la plaisanterie. Il dit simplement : je ne prends pas les transports en commun. Pas même le train ? Matthias dit simplement : non jamais le train. Surtout pas.

Il acheta l'appareil qui coûtait fort cher, presque 4000€ et se décida enfin à nettoyer la totalité des matelas de sa maison. Sa fille commençait vraiment à s'inquiéter de ce zèle qu'elle ne lui connaissait pas. Tu sais, Maman n'en aurait jamais demandé autant et c'est un travail à refaire sans cesse, car il suffit que l'un d'entre nous dorme dans un matelas pour qu'il y ait à nouveau des desquamations et des acariens. Je sais, répondit Matthias, mais je me sens mieux ainsi. On s'était moqué pendant des années de la névrose ménagère de Maria-Elfriede, mais personne ne songeait à rire de la nouvelle obsession de Matthias.

Les ombres de la ville naissent dans ses plis. La ville n'est pas plissée comme un ventre, ni comme l'aine quand la cuisse est remontée. Elle n'est pas tiède, mais à peine froide et recouverte d'une pellicule fine expirée par les pots d'échappement. Cette saveur est nouvelle, se dit l'homme tué. À n'y reconnaître personne. La vie dans la poussière n'est pas la vie. Ce n'est pas rien pourtant. Le raffinement des matières organiques fossiles produit une sorte d'esprit fugitif que la combustion transforme en énergie éphémère. Il se produit alors un dépôt sur toutes les choses. Les surfaces horizontales et les verticales fixent alors une poussière fine et collante. C'est curieux, se dit l'homme tué, comme les choses prennent corps sous la poussière comme si elles en étaient enveloppées. Cela donne une consistance étrange. Ainsi, il se rend compte qu'il est possible de longer les lignes et les surfaces. Parfois, quand la lumière est éclatante, il se disperse dans ses rais. Autant de points que les hommes sont, se dit l'homme tué. Il ne peut y en avoir plus, pense-t-il, et alors le souvenir de la main d'Isa lui revient. Elle se pose sur

le rai lumineux et cela lui donne sa forme. Un point sur un point, note l'homme tué. Alors, il lui semble entendre la voix d'Isa. Ce n'est pas exactement sa voix, plutôt l'ombre de sa voix, son contour harmonique. Êtes-vous là? dit l'homme tué tout haut et sa parole se disperse à son tour. Il sursaute du son de sa propre voix. D'où se fait-elle entendre?

Frida a demandé un rendez-vous au médecin qui est de ses amis. Je ne sais pas si je peux vous rencontrer pour une question personnelle, a-t-il répondu. Je n'ai pas l'habitude de prendre mes amis ni leur famille pour patients. Mais je suis dans le désarroi, lui répond Frida. Elle s'en explique. Depuis la mort de ma mère, mon père est devenu plus solitaire et nous trouvons, Daniel et moi, qu'il a changé. Plus précisément qu'il est changé. Je crains qu'il ne commence une maladie d'Alzheimer. Il perd un peu ses esprits. Il s'absente parfois, comme si son esprit partait en visite, et aussi il devient obsessionnel. Ce sont des comportements assez communs, répond le médecin, quand un homme perd ses repères, et je ne crois pas qu'il y ait rien d'anormal à cela. Après la visite, le médecin est plus circonspect. Il y a des éléments de trouble de la personnalité, mais je ne saurais précisément les attribuer. Pouvez-vous me parler de votre père? Frida répond avec un peu de réticence.

Matthias Rückert préfère laisser la lumière allumée quand il dort. Sa fille entre dans la maison avec les enfants et elle éteint les lumières. Tu penses à ton bilan carbone? Matthias proteste. Je fais comme je veux chez moi. Le paysagiste est venu. Il a refait une partie du jardin et Frida n'était pas contente car Mathias a pavé la terrasse entièrement et il a fait couper les branches des arbres vieux. On ne taille pas les arbres fruitiers, dit Frida qui s'y connaît un peu en jardinage. Ton jardinier est un exterminateur. Il fait son travail, répond Matthias qui n'apprécie pas qu'on lui fasse la leçon. Le soir, il veut en avoir le cœur net. Il sort la photo de Maria-Elfriede. Elle n'a pas changé. Elle est bien comme je me la remémore. Frida lui a demandé si ça allait. S'il voulait qu'elle lui fasse ses courses et il a trouvé sa sollicitation pesante. Elle n'a pu se retenir de lui dire: tu as changé papa. Il a répondu. Je ne crois pas. Frida s'est dit: que cette parole est sombre et elle s'est étonnée de se faire cette

réflexion. Aucune parole n'est sombre réellement. Le bois de wengé l'est ou le chêne fumé. La parole de son père n'annonçait rien de particulier. De son côté, Matthias s'est dit : il se passe quelque chose, mais je ne sais pas quoi. Après avoir éteint la lumière, le sommeil n'est pas venu. Il a fini par laisser la lampe allumée et, le lendemain, il se souvient être resté des heures dans cet état d'hébétude.

L'homme tué s'est approché de la maison. Il s'est glissé contre les façades jusqu'à une situation jointive et son ombre s'est effacée dans un recoin. La façade a été repeinte il y a quelques années seulement, se dit l'homme comme il en parcourt la surface granuleuse. Un enduit un peu épais et ocre jaune comme on les fait dans la région. Souvent ils se salissent à la pluie. Des traînées de rouille les tachent et les particules adhérentes se fixent dans les recoins et elles coulent ensuite des bordures. Mais la matière de l'enduit est ici traitée de manière que l'eau le lave volontiers. L'ombre de l'homme se confond avec celle des arbres projetés par la lumière du réverbère. La fenêtre est ouverte et il se glisse contre l'huisserie. Il glisse ensuite sur le lambris peint jusqu'au sol. Ici, la paix règne comme au sein d'une maison bien tenue. Peut-être dort-il, se dit l'homme tué. Bien tranquillement du sommeil du juste. Cette pensée le révolte, mais il se souvient des paroles du rabbin. Soudain, il le voit. Il n'a pas changé. C'est incroyable. Bien que sa tête soit maintenant blanche et que son visage se soit indéniablement épaissi. Il est comme il s'est fait connaître. Ayant troqué son uniforme contre une tenue de jardinier, il porte maintenant une tenue de jardinier et des bottes en caoutchouc, mais il demeure dans sa façon de tenir le sécateur une attitude lasse et altière. Il ne se doute de rien, se dit l'homme tué. Le lendemain, sa famille est venue le voir. Elle est restée un long moment et ils ont bavardé longuement. Une personne encore jeune qui doit être sa fille a semblé soucieuse de sa santé. Les enfants sont sortis dans le jardin et un homme d'âge mûr, le mari de sa fille visiblement, s'est plongé dans un livre une partie de l'après-midi. Avant de partir, les enfants sont venus l'embrasser et il s'est laissé faire volontiers, bien que cela semble lui coûter un peu. C'est curieux, se dit l'homme tué, il y a toujours de l'impatience, ce doit être une composante biologique de l'être humain. Ainsi passent les jours de manière assez morne sans que pourtant l'ennui soit la

disposition prédominante. Il y a toujours quelque chose à faire, semble penser l'homme. Il se met par moment à chanter ou à sifflo-ter et il parle haut. Ce qu'il dit n'a pas de sens connu. Ce ne sont pas non plus des mots ignorés.

Il faut dire que le mari de la fille n'est pas très bien rasé et, à se glisser sur lui, on n'éprouve pas de réel malaise. Il n'en est pas vraiment changé, et pourtant le reflet de ses yeux n'est pas exactement semblable à ce qu'il était. J'ai surpris un regard du père. Cela n'a duré qu'un très court instant et j'ai même cru un instant qu'il m'avait reconnu, mais cela a vraiment duré si peu que je sais que ce ne fut qu'une sorte d'artefact visuel. La vie a continué comme avant, et pourtant je dois dire que maintenant s'éprouve une sorte de porosité ignorée auparavant. La nuit, il arrive qu'Isa me dise quelques mots. Je ne sais d'où ils surviennent. Ce peut être un cri dans la rue, un grincement de charnière ou une voix à la télé, mais je me dis que déjà je commence à bien l'entendre. Ses paroles sont inintelligibles, mais elles ne sont pas inquiètes. Elles sont douces comme le vent qui agite les rideaux quand la fenêtre est restée ouverte. La fille survient alors et elle referme la fenêtre. Je ne sais trop ce qu'il faut penser.

Une maison vide ou habitée par une seule personne est silencieuse. Les bruits de son système se font alors entendre. Un peu comme quand on se bouche les oreilles avec les doigts et on entend le sang dans les artères. La maison vide est aussi traversée par des flux. La circulation de l'eau, le circulateur du chauffage central est un peu comme le corps de la maison. Il pousse l'eau chaude dans les tuyaux qui se dilatent sous l'effet de la chaleur. Le bourdonnement du circulateur est alors accompagné de craquements sinistres qui résonnent dans les murs. La maison est comme moi, elle souffre d'arthrose, se dit Matthias Rückert. Quelquefois, de lassitude, pendant des nuits sans sommeil, Matthias descendait couper le circulateur pour avoir la paix. C'est alors le courant qui prenait le relais. Le courant alternatif, par cette simple alternance, produit une différence qui vibre un peu. Tous les appareils vibrent un peu, il suffit de savoir les écouter. De s'approcher et de tendre l'oreille. Les fréquences sont graves, mais nettement audibles. C'est pour cela que la pous-

sière se dépose, se dit Matthias. Il n'y a rien d'inerte ici. Sauf mon corps qui s'engourdit. Il y a aussi les craquements du parquet. Le bruit des portes et la rouille qui prend sur les gonds. Matthias met pourtant quelques gouttes d'huile avec un petit vaporisateur qu'il a acheté au supermarché. La poussière dans l'huile est comme une maladie contagieuse. Tout d'abord, les grains de poussière sont entourés d'huile et ils glissent les uns sur les autres. Puis, au bout d'un moment, l'huile se dégrade. Elle s'épaissit et devient à son tour granuleuse. L'huile n'est plus qu'un jeu de billes microscopiques. Puis les billes s'ébrèchent et il ne reste plus que des atomes crochus.

L'homme tué n'aime pas la misère humaine. Pas plus que quand il était médecin, il n'aimait les plaies ouvertes ou purulentes. L'opposé de l'amour n'est pas la haine, mais le dégoût, se dit-il. L'odeur du pus est douce et sucrée, mais elle dégoûte. Il se souvient pour la plus jeune de ses filles quand elle avait quelques mois seulement. Une infection purulente s'était logée derrière l'oreille et la fine peau qui rattachait l'arrière de l'oreille à la peau du crâne s'était fendue. Dans la déchirure, on pouvait voir le pus jaune qui donnait des reflets mordorés à la peau fine et rougie du bébé. Le dégoût l'avait saisi. Lui pourtant qui en avait vu d'autres, des amputations, des opérations sanglantes. La vue du pus dans l'oreille de sa fille l'avait révolté et il avait éprouvé une honte sans fond. La honte de la trahison de l'amour. Il aurait dû aimer le pus de sa fille, car c'était une partie d'elle-même. Ses leucocytes au travail et cela il aurait dû l'aimer. La misère de Matthias Rückert devrait lui inspirer un mépris profond, et peut-être une certaine satisfaction. Mais son cœur est déçu. Ai-je le cœur trop tendre, se dit-il, que je doive encore éprouver de la compassion pour celui qui a tué ma famille? Est-ce que ma peine n'est pas achevée pourtant? J'ai perdu les miens et dois-je encore me perdre moi-même? Au moment où il se posait cette question, la voix d'Isa s'est fait entendre. Était-ce la voix d'Isa ou un effet du plissement des rideaux sous la force du vent, il ne saurait le dire. Cela ressemblait à un gémissement de satin comme le tissu se froissait à son propre contact. Ne crois pas cela, disait le froissement. C'est pour cela que je t'ai aimé. À ce moment, la fronce des rideaux s'est ombrée et un court instant il a reconnu son visage soucieux. Son ombre s'est alors glissée du mur vers le sol et il lui a

semblé que la contemplation des plis du rideau était comme quand enfant il se couchait sur le parquet et regardait sous les jupes des dames. Le froissement a ri.

– Isa ?

Le froissement s'est poursuivi doucement, puis Matthias est entré et il a fermé la fenêtre. C'est alors seulement qu'il a entendu nettement : je suis là. Matthias est sorti de la pièce après avoir éteint la lumière. La nuit était noire et profonde comme les pupilles d'Isa. Ce sont tes yeux, Isa. Puis ce fut la bouche d'Isa. Elle a gémi légèrement. C'est ainsi qu'elle fait quand on l'embrasse. Soudain, l'atmosphère est devenue chaude et moite.

Je me fais du souci pour Papa. C'est la fille qui parle de son père. Son mari n'est pas inquiet, ni vraiment intéressé par les histoires du père. Il compatit parce qu'il sent que sa femme s'inquiète, alors il tente de la rassurer. C'est une gentille fille, se dit l'homme tué. Une gentille fille de nazi, mais elle ignore tout de sa vie passée. Elle croit qu'il a fait partie de la résistance. Qu'il était un communiste de l'Est. Y croit-elle vraiment ? L'autre jour, c'est étrange, j'ai surpris le sourire d'Isa sur ses lèvres. Elle souriait à ses filles et j'ai reconnu le plissement des yeux très léger qui accompagne ses réponses tendres. Matthias a-t-il remarqué quelque chose ? Son regard s'est attardé sur sa fille. Il ne peut pas se souvenir du sourire d'Isa. Il ne l'a jamais vue sourire.

Qui aurait pu croire que la poussière puisse rêver ! Ce sont des rêves conscients sans effacement. Plutôt une recomposition onirique de nos atomes. Les ombres s'allongent au point qu'elles n'en finissent pas de s'étirer jusqu'à former des ombres nouvelles nées des premières comme par un effet anamorphique. La vie est une anamorphose dont on ignore le modèle. La mort également. À ceci près que le modèle s'est évanoui entretemps. Il n'y a pas de solution de continuité. Pas de Toi ni de Moi. Ou alors cela se produit par congruence, comme des amas de poussière sont rejetés sous le tapis. Matthias s'obstine à passer l'aspirateur. Le matin, il se lève très tôt pour aller jeter les poussières à la décharge. Il prend des gants de caoutchouc et il met le sac dans un autre sac puis un autre encore.

Le tout fermé avec un élastique à double tour. Puis il part faire quelques kilomètres. Je lui ai glissé à l'oreille tout bas. Tu n'aspire pas les ombres. Il a tressailli légèrement, comme s'il m'avait entendu. Nous avons eu une conversation silencieuse. Je lui ai dit : vois-tu, la poussière n'est pas seulement une matière indéfinie qui se dépose sur les surfaces. C'est bien autre chose. En fait, la matière même des choses. Si la poussière n'était que ce qui se dépose sur les surfaces, elle serait en dehors du monde. Ce serait l'air lui-même ou le vide. Et jamais on ne pourrait même l'apercevoir. Il n'en est rien. Elle est la matière même des choses et à chaque fois qu'on l'enlève ou qu'on l'essuie, elle émerge des choses elles-mêmes, comme s'il s'agissait d'une sorte de desquamation. Une desquamation de la substance, si tu veux. Cela peut paraître étrange que la substance desquame, mais c'est ainsi. À un moment, ce qui est dessous et qui soutient les choses s'en extrait pour les recouvrir. Ce moment est véritablement celui de la création. C'est ainsi que Dieu fait : il sépare le dessous du dessus et le dessus s'effrite en parties minuscules. Quand le dessus est essuyé ou lavé, le dessous devient le dessus et ceci de manière indéfinie. Il ne sert à rien de vouloir t'épuiser ainsi. Quand tu seras mort, dessous et dessus seront devenus identiques et interchangeables. On lave les morts par superstition. Je ne sais pas s'il m'entend, mais, pendant mon exposé, Matthias est demeuré bien silencieux et soucieux. Par moments, je crains pour sa santé et même sa vie. Sa fille a raison de s'inquiéter pour lui.

Elle est retournée voir le médecin. Seule cette fois. Il doit sentir qu'il lui plaît bien, car il n'est pas très naturel et il affecte une sorte de distance familière qui lui sied mal. Elle lui a exposé la situation. Parfois, il me regarde comme si j'étais une étrangère, et puis cela lui revient. Le médecin a l'air un peu perplexe. L'imagerie médicale n'a rien donné. Ce n'est pas un Alzheimer, il est formel. Cela a été un vrai cirque de lui faire subir l'examen. Matthias a protesté. Il s'est renfrogné, puis a fini par s'enfermer dans le mutisme le plus complet jusqu'à la fin du test. S'il n'y a aucun signe organique spécifique en dehors du vieillissement normal, il faut chercher ailleurs. Il n'est pas dépressif non plus. Je crois que peut-être vous devriez lui trouver une personne à plein temps. Matthias ne veut absolument pas d'une nurse. Il supporterait une femme de ménage, mais à condi-

tion qu'elle ait subi un questionnaire précis de sa part sur les techniques de nettoyage et qu'il ait pu lui faire la démonstration de son appareil. Je crains que la situation ne soit mal engagée, se dit Frida. L'autre jour, c'est simple, il nous a regardés avec une sorte de terreur muette et il nous a dévisagés les uns après les autres. Il a dit : vous êtes morts. Je le sais. Je lui ai dit : Papa, nous sommes tes enfants, et il s'est mis à crier, « non ! non ! pas les enfants, pas les enfants ». Les deux petites se sont mises à pleurer. Inge a dit : Papy est méchant. Le mari pense que Matthias a dû souffrir pendant la guerre et que ce sont des images mentales qui refont surface. Tu parles comme un psychiatre maintenant. Il y a une chose que je dois te dire, Frida. Il a pris un air sérieux. Depuis l'ouverture du mur, les archives de l'Est sont accessibles. Je le sais bien, que veux-tu dire. Eh bien c'est délicat. Quoi donc ? Un Matthias Rückert né à la même date que ton père est mort en Lituanie en 1945.

La mort heureuse de Matthias Rückert

Je n'y avais pas pensé, se dit l'homme tué avec les siens. C'est pourtant simple. Il se souvient alors d'une musique de Richard Strauss dont il aimait le titre : *Mort et transfiguration*. Il avait entendu son opéra *La femme sans ombre* lors d'un voyage à Berlin. Matthias Rückert possède dans son salon une reproduction de la *Transfiguration* de Raphaël. C'est un souvenir de Maria-Elfriede. Elle l'avait ramenée d'un voyage en Italie et l'avait fait encadrer avec un sous-verre.

Pour la veillée de Noël, toute la famille est venue. Je me suis placé directement devant le regard de Matthias, de manière à voir dans ses pupilles comme dans un miroir convexe. Sa chair optique, malgré un début de cataracte, a conservé assez de brillant pour refléter la vie. Peut-être bien suis-je moi-même ce début d'ombre qui voile son regard, cette pellicule de peau fine qu'on nomme « cataracte ». Alors, j'ai vu les miens. Je me suis vu également. Les visages se sont progressivement transfigurés et l'expression de Frida s'est fondue en celle d'Isa, et moi-même je me suis reconnu dans le visage de son mari. C'est curieux comme avec le temps j'ai si peu changé. Les filles sont toujours aussi mignonnes, mais je leur trouve malgré

tout un air un peu sévère. Papa, tu as été absent longtemps. On en avait assez de t'attendre. J'ai pris la petite dans mes bras et elle s'est blottie contre moi. Isa a souri et la plus âgée m'a regardé avec un air si sérieux que je m'en suis senti intimidé. Aujourd'hui c'est Noël, ai-je dit, et nous allons le fêter avec grand-père. L'aînée m'a regardé fixement d'un regard insoutenable. Isa s'est approchée d'elle et lui a dit : fais confiance à ton père. La petite s'est approchée de Matthias et elle est montée sur ses genoux. Elle lui a dit d'un ton câlin : Mazel Tov, grand-père. Matthias avait l'air effrayé. Alors il m'a regardé.

– Je te reconnais.

– Moi aussi.

– Qu'avez-vous fait de ma famille ?

– Nous sommes ta famille maintenant.

– Quel est ton nom ?

– Iakov, et ma femme, Isa.

– Ma fille Frida, qu'est-elle devenue ?

– Elle est là, mais elle a désormais les traits d'Isa.

– Laissez-moi tranquille.

– Ta mort est prochaine, Matthias.

– Je sais, mais ce sera un anéantissement complet. Je vous demande juste de laisser ma famille !

– Vous voyez bien que ce n'est pas un anéantissement complet. Votre demande se projette au-dessus du vide. L'anéantissement complet est un phantasme, Matthias. Il ne suffit pas de broyer des corps de chair. Le déchiqûtement des balles ne suffit pas à produire l'anéantissement. La chair revient à la terre. Elle se mélange à l'humus, mais ce n'est pas un anéantissement. Il y a la volonté.

– Que voulez-vous ?

– Je t'ai demandé grâce, cela fait longtemps. Tu l'as refusée.

– Je ne pouvais pas. Peut-être l'aurais-je voulue, mais la question même était impossible. Le maximum que j'ai fait...

– Tu as tué ma femme et mes enfants devant moi. J’ai vu leur tête éclater sous les balles, leur visage se fendre et leurs corps devenir pesants et s’effondrer sur l’herbe noire dans un flot de sang.

– Je l’ai vu moi aussi.

– Puis tu m’as tué.

– Je t’ai tué. J’en ai tué tellement d’autres. Mais je me souviens de toi, car tu étais médecin et tu es venu jusqu’à moi pour me parler. J’aurais préféré me tuer si j’avais pu, mais je ne pouvais pas.

Matthias est devenu silencieux, puis s’est repris :

– On croit que le péché originel vient d’Ève qui propose à Adam l’œuvre de chair. C’est une grosse blague ! Il n’y a pas de péché à désirer. Le péché originel, le seul vrai péché, c’est la lâcheté. C’est la seule connaissance intime de l’homme. Le lâche se connaît. Il devient proche de lui-même à un point que ce n’est pas possible... C’est la promiscuité implacable. Il n’y a rien d’autre. C’est une atroce saleté.

– Matthias, détrompe-toi, ce qui te restait d’humanité, tu l’avais dans ta crasse. À l’aîne et aux aisselles. Sous les ongles. Tu n’as jamais réussi à t’en défaire. Aucun nettoyage n’en vient à bout. Quand tu m’as tué, tu m’as fait un cadeau minuscule, mais il t’honore. Même l’honneur d’un lâche n’est pas rien. Tu m’as dit : la seule chose que je puisse t’offrir est que tes enfants ne vous voient pas mourir. Puis tu as tué mes filles et ma femme sous mes yeux. Tu as tué aussi le soldat qui voulait me laisser en vie un moment.

– Ce cadeau, ne me le rends pas !

Je suis resté silencieux et j’ai vu son visage se crispier de peu, puis la mort est venue. Il a retrouvé son état impassible.

C’est ainsi que mourut Matthias Rückert. Son visage semblait apaisé. Sa famille le trouva mort le lendemain matin dans son lit. Il était couché comme un gisant. Frida dit : il emporte avec lui son mystère. Son mari demeura silencieux. Les deux fillettes jouaient dans la cour avec insouciance.

Protéger les faibles

Alexandra Jungo

Trouver l'équilibre entre assistance et auto-détermination dans l'éducation des enfants est un défi quotidien connu de tous les parents. Un écart se perçoit entre les belles théories éducatives qu'on prévoit de suivre et leur mise en pratique. S'ajoute à cela la forte implication émotionnelle d'un parent lorsqu'il est question de son enfant. L'éducation des enfants est un sujet traité par la pédagogie, là où la relation entre parents et enfants relève de la psychologie. Bien que cela puisse surprendre, il existe cependant également un concept en droit qui thématise cette recherche d'équilibre entre assistance et auto-détermination dans l'éducation des enfants. Ce concept dépasse toutefois le cadre de l'éducation des enfants et englobe toutes les situations où les personnes faibles et / ou vulnérables nécessitent la présence d'autrui pour réaliser certaines actions ou pour gérer le quotidien. Outre les enfants, il peut s'agir de personnes âgées ou de personnes en détresse psychologique ou physique. À quoi ce concept res-

semble-t-il en droit? Quels sont les outils normatifs proposés par la loi pour évaluer l'équilibre entre assistance et contrainte?

L'auto-détermination comme constituante de la dignité humaine

Au niveau des droits fondamentaux et des droits de l'homme, diverses normes thématisent l'auto-détermination des personnes faibles et, de fait, des personnes nécessitant de l'aide. L'art. 12 de la Convention de l'ONU relative aux droits des personnes handicapées pose le postulat d'une égalité de traitement des personnes avec et sans handicap. Cela implique que les États doivent compenser, voire abolir, les obstacles et les barrières que les personnes en situation de handicap rencontrent dans leur quotidien, afin de leur permettre de mener une vie aussi autodéterminée que les personnes qui ne se trouvent pas en situation de handicap. Le 1^{er} janvier 2004, la Suisse a mis en place la loi fédérale sur l'élimination des inégalités frappant les personnes handicapées (loi sur l'égalité pour les handicapés) afin d'atteindre l'égalité entre personnes avec et personnes sans handicap. Cette loi considère comme *personne handicapée* « toute personne dont la déficience corporelle, mentale ou psychique présumée durable l'empêche d'accomplir

les actes de la vie quotidienne, d'entretenir des contacts sociaux, de se mouvoir, de suivre une formation ou une formation continue ou d'exercer une activité professionnelle, ou la gêne dans l'accomplissement de ces activités» (art. 2 al. 1). L'article 7 de la Constitution suisse assure la dignité humaine et l'article 10 la liberté personnelle de tout être humain. Ces *principes* d'égalité, de liberté et de dignité, *ancrés dans le droit international public et le droit fondamental*, garantissent l'auto-détermination de toute personne, donc également des personnes faibles et des personnes nécessitant de l'aide.

Les contextes de l'auto-détermination

La plupart des êtres humains profitent de l'auto-détermination dans leur quotidien sans devoir se poser de questions sur leur droit, leur capacité et leur compétence d'en bénéficier. L'auto-détermination ne va cependant pas de soi pour certains groupes de personnes, du moins pas dans toutes les situations. L'auto-détermination ne me permet pas de décider librement tous les jours si je vais au travail ou pas. L'auto-détermination me permet plutôt de m'engager toute seule dans un contrat de travail, sans que cet engagement exige l'accord d'autrui ou la présence d'un représentant au moment de la

décision. Elle me donne également la possibilité de résilier le contrat de manière autonome, tant que cette résiliation est conforme à la loi. Il va de soi que nous sommes influencés par des facteurs sociétaux, sociaux, financiers, juridiques et émotionnels au moment où nous décidons d'accepter un contrat et que, de ce point de vue, nous ne sommes pas «libres». Ces facteurs n'impactent pas l'auto-détermination telle que nous la définissons ici. C'est au sein du cadre construit par les facteurs mentionnés que l'auto-détermination me permet de *décider librement de l'organisation de ma vie*; ce ne sont pas les autres qui peuvent ou doivent décider pour moi. L'auto-détermination me permet de me mouvoir librement; personne d'autre que moi décide où je dois me trouver, si je peux quitter la maison (le foyer) et pour combien de temps, et si je peux gérer moi-même mon *corps*, ma *vie* et ma *mort*.

Les prérequis à l'auto-détermination : décisions et actions rationnelles

D'après la loi suisse, l'homme est un sujet autodéterminé, donc un être agissant de manière libre et autonome avec une pensée «libre», s'il est capable d'agir de façon rationnelle. L'article 16 du Code civil suisse (CCS) affirme que «toute personne qui n'est pas privée de la faculté d'agir raisonnablement en

raison de son jeune âge, de déficience mentale, de troubles psychiques, d'ivresse ou d'autres causes semblables est capable de discernement au sens de la présente loi». L'article 18 du CCS poursuit ainsi: «Les actes de celui qui est incapable de discernement n'ont pas d'effet juridique; demeurent réservées les exceptions prévues par la loi.» L'élément clé à l'auto-détermination est donc la *capacité de discernement comme indicateur de la capacité de raisonabilité de l'homme*. Ainsi, lorsque cet article parle d'une personne faible qui a besoin d'aide, la faiblesse évoquée n'est pas d'ordre physique, mais d'ordre psychique ou mental (cf. définition de la personne handicapée dans la loi sur l'égalité pour les handicapés).

La capacité de discernement s'appuie sur deux facteurs, l'intelligence et la volonté. La composante intellectuelle dépend de la capacité à reconnaître le sens, l'utilité et les conséquences d'une certaine action. La composante de la volonté dépend de la capacité à agir librement tout en considérant les observations rationnelles faites auparavant. Elle dépend également de la capacité à résister convenablement aux éléments externes pouvant altérer la volonté¹. L'accès à l'auto-détermination est réservé aux personnes capables de discernement. Ainsi, l'auto-

détermination est un *privilege qui revient aux personnes capables de décider et d'agir de façon «raisonnable»*.

La relativité de l'auto-détermination

Pour déterminer dans quelle mesure les personnes peuvent décider et agir par elles-mêmes, les facteurs d'âge (enfance ou vieillesse), de santé, de capacité intellectuelle et de complexité de l'action en question jouent un rôle essentiel. Ce n'est pas parce que l'auto-détermination est possible qu'elle l'est forcément sans aucune restriction. Il n'existe pas de dichotomie entre la liberté de décision et l'*auto-détermination*. L'auto-détermination est plutôt *graduelle* et change en fonction de la personne et de l'action en question. Cela s'applique aussi bien aux enfants qu'aux adultes.

Concernant les *enfants*, le code civil a décidé que «les père et mère déterminent les soins à donner à l'enfant, dirigent son éducation en vue de son bien et prennent les décisions nécessaires, sous réserve de sa propre capacité» (art. 301 par. 1 CCS). «L'enfant doit obéissance à ses père et mère, qui lui accordent [cependant] la liberté d'organiser sa vie selon son degré de maturité

¹ ATF 144 III 264 consid. 6.1.1; 124 II 5 consid. 1a.

et tiennent compte autant que possible de son avis pour les affaires importantes » (par. 2). Cela signifie que les capacités d'auto-détermination d'un enfant de deux ans diffèrent considérablement de celles d'un enfant de douze, voire dix-sept ans. L'enfant de deux ans peut décider lui-même s'il refuse la nourriture ou pas. S'il est en bonne santé physique, il a la capacité et la compétence nécessaires à cette décision. Cela signifie, à l'inverse, que les parents doivent respecter sa volonté. En revanche, l'enfant n'a pas les compétences nécessaires pour décider d'un traitement médical, alors qu'un enfant de douze ans, lui, peut généralement en décider. Ainsi, le tribunal administratif lucernois a décidé qu'un adolescent de dix-sept ans dont l'état de santé était critique, mais qui était capable de discernement, pouvait juger lui-même des tests, des contrôles médicaux et des formes thérapeutiques qu'il voulait choisir. Dans ce cas, le pouvoir de représentation a été retiré à la mère et l'adolescent n'a pas eu besoin de l'accord parental pour ses propres actions. Dans le cas où l'adolescent, désormais guéri, privilégie les méthodes de guérison alternatives, le seul rôle du tribunal est de juger si l'adolescent possède les

capacités mentales nécessaires pour juger des avantages et des désavantages des différentes méthodes de guérison et s'il est capable de se faire une idée réaliste de la situation en fonction des informations qu'il possède. Le tribunal lucernois a estimé que c'était le cas².

Le CCS contextualise l'auto-détermination des *adultes* qui ont besoin d'aide de façon similaire : « Les mesures prises par l'autorité de protection de l'adulte [par exemple le recours à une curatrice] garantissent l'assistance et la protection de la personne qui a besoin d'aide. Elles préservent et favorisent [cependant] autant que possible leur autonomie. » (art. 388 CCS) « Le curateur [ou la curatrice] sauvegarde les intérêts de la personne concernée, tient compte, dans la mesure du possible, de son avis et respecte sa volonté d'organiser son existence comme elle l'entend. » (art. 406 par. 1 CCS) À la différence des enfants, il s'agit ici d'adultes qui sont en situation de handicap physique ou psychique de façon temporaire ou permanente. Selon les capacités des adultes nécessitant de l'aide, ils peuvent décider eux-mêmes où vivre, comment y vivre et comment dépenser leur argent. Ils ont cependant besoin de conseils et de soutien dans la prise de décision s'ils

² LGVE 2007 I Nr. 2. Voir aussi ATF 134 II 235 consid. 4 sur le cas d'une fille de treize ans dont la mère a donné l'accord à l'ostéopathe pour un traitement du coccyx alors que sa fille, également présente, refusait. Le tribunal fédéral a condamné l'ostéopathe à une peine disciplinaire pour non-respect de la volonté de la fille.

ne possèdent pas les capacités nécessaires pour assurer seuls la gestion du lieu d'habitat et des finances. En cas d'urgence, il arrive même que la décision prise aille à l'encontre de leur volonté. Ce genre de choix se fait avant tout dans un but de protection de la personne, bien qu'en principe, cela protège également l'État de devoir recourir à l'aide sociale. Dans le cas où les autorités de protection des adultes doivent décider à la place des personnes faibles et nécessitant de l'aide, elles ne choisissent généralement pas en fonction des souhaits de la personne concernée, mais en fonction de ce que ferait une personne raisonnable dans la même situation avec les mêmes conditions. Des arguments rationnels objectivés prévalent sur la volonté de la personne. Si le droit de décider « raisonnablement » est retiré à la personne concernée, l'auto-détermination est suspendue. Dans notre contexte, la réflexion raisonnable pousse au constat qu'il n'est pas possible de garder un appartement aux dépens de l'État s'il est devenu trop cher pour nous.

Auto-détermination et détermination par autrui

La loi recherche l'équilibre entre assistance et auto-détermination en permettant aux parents ou à la curatrice de prendre les décisions nécessaires pour

leurs enfants ou pour les adultes nécessitant de l'aide, tout en considérant toujours l'état de faiblesse de la personne concernée, sa capacité d'action (plus ou moins limitée), sa propre gestion de la vie, son opinion (supposée), sa volonté, ses souhaits et ses intérêts. Cet équilibre est facilité par un éventuel mandat pour cause d'inaptitude, qui permet à la personne nécessitant de l'aide d'expliquer ce qui lui tient à cœur dans la vie avant qu'elle soit (partiellement) incapable de discernement. En ce qui concerne l'intervention des autorités compétentes, le principe de subsidiarité s'applique cependant systématiquement : la personne nécessitant de l'aide est soutenue dans la décision qu'elle prend elle-même à chaque fois que cela est possible (plutôt que de laisser une curatrice décider à la place de la personne concernée). Si cela n'est pas possible, la personne doit au moins être incluse dans la prise de décision par le fait d'être entendue. Il convient cependant de rappeler que toute participation requiert l'accès à une information compréhensible ; et la mise en place d'un cadre de discussion favorable à la transmission de cette information peut être laborieuse. La discussion doit être adaptée aux capacités de la personne concernée et la décision, ou du moins la « traduction » de la décision par une personne de confiance, doit être compréhensible. Ce n'est que de cette façon que

l'auto-détermination de la personne (partiellement) incapable de discernement peut être prise en considération. Dans le cas où la personne ne peut pas prendre de décision parce qu'elle est, par exemple, inconsciente, son auto-détermination est assurée par la prise en considération de sa volonté exprimée auparavant (dans un mandat pour cause d'inaptitude ou dans ses directives anticipées) ou, à défaut, de sa volonté hypothétique. En parlant de sa volonté hypothétique, il est bien question d'une volonté subjective et non d'une volonté objective d'une figure abstraite qui agirait de façon raisonnable. Ainsi, il ne tient pas aux personnes externes de décider s'il est raisonnable qu'une personne atteinte de démence sénile possède un abonnement annuel au théâtre. Si telle est la volonté exprimée ou supposée de la personne concernée, elle continue à utiliser son abonnement et à profiter du théâtre. Une exception est toutefois faite pour le cas où la personne n'est pas capable de payer les frais elle-même. La limite de l'auto-détermination est franchie lorsque nos propres décisions doivent être financièrement compensées par d'autres personnes. Il n'existe pas d'auto-détermination qui pénalise des tiers.

L'auto-détermination dépend donc de l'état de faiblesse de la personne. Elle dépend cependant également de la décision qui est sur le point d'être prise : s'agit-il d'une visite au théâtre, de

l'abandon d'une formation ou d'un achat d'une maison ou de titres? La première décision peut être prise par une personne intellectuellement limitée. Le deuxième cas exige la capacité d'évaluation des avantages et des désavantages de la décision. Étant donné que la troisième situation nécessite des compétences spécifiques, elle peut être débordante pour beaucoup de personnes – même des personnes habituellement en mesure d'agir.

Un équilibre entre assistance et autorisation à l'auto-détermination

L'auto-détermination implique que la personne concernée a autant de pouvoir décisionnel et actionnel que possible pour tous les domaines de sa vie où cela est possible. Lorsque les compétences décisionnelles et actionnelles sont limitées, la personne doit obtenir les outils et le soutien qui lui permettent de prendre sa décision elle-même. Si cela n'est pas possible, la décision devient participative : la personne faible doit être incluse au moment de la décision. Le stade d'après implique la présence d'un représentant qui convient à la personne concernée (détermination par autrui autodéterminée). La détermination par autrui arrive en dernier recours. Des décisions allant à l'encontre de la

volonté de la personne faible peuvent être prises.

L'équilibre entre auto-détermination et détermination par autrui, entre assistance et décisions autoritaires, ne consiste donc pas en la prise de décisions « rationnelles » de la part des parents à la place de leurs enfants ou de la part des curatrices à la place des personnes sous curatelle, même si cette décision s'inscrit dans une intention de « protection ». Il s'agit bien plus de rendre la personne nécessitant de l'aide progressivement capable de prendre des décisions de façon autonome. Le défi des parents, du curateur, de la curatrice ou d'autres représentants légaux est de permettre l'auto-détermination partout où elle est possible.

Bilan : une interdépendance entre image de l'être humain et dignité humaine

Dans la loi, l'image de la personne faible n'est pas celle de quelqu'un à qui il manque les compétences nécessaires à l'auto-détermination, mais de quelqu'un qui a besoin d'un certain soutien. Le CCS théorise cette image en mettant à disposition des outils d'auto-détermination pour d'éventuelles futures situations d'incapacité de discernement (mandat pour cause d'inaptitude et directives anticipées). Lorsqu'une

personne est (partiellement) incapable de discernement et par conséquent en besoin d'aide, la loi exige une procédure graduelle : l'opinion et l'agentivité sont à respecter, à maintenir et à soutenir le plus possible, aussi bien dans le cas d'enfants représentés par des parents que dans celui d'adultes accompagnés ou représentés par des curateurs. Ainsi, la personne faible et nécessitant de l'aide n'est pas un « cas problématique » qui doit être résolu par la loi, mais un sujet qui doit être soutenu et accompagné par divers instruments légaux en fonction de ses faiblesses, mais aussi en fonction de ses forces.

L'auto-détermination comme constituante de la dignité humaine dépend de l'image de l'homme que nous avons et de l'image véhiculée par le droit. Si nous ne percevons pas la personne faible simplement comme un cas problématique, mais comme le porteur d'une dignité humaine inaliénable, alors l'auto-détermination impose la promotion de l'auto-détermination.

(Traduit de l'allemand par Jessie-Joy Kuonen. Je remercie Gaëlle Droz-Sauthier pour la mise au point juridique de la version française.)

Pour finir en faiblesse

Thomas Hunkeler

Marc-Henry Soulet

«Les hommes sont les êtres les plus faibles du monde parce qu'ils sont intelligents.» L'intelligence serait-elle à la source de notre faiblesse? Spontanément, on aurait plutôt envie de retourner la formulation de Giono: les hommes ne sont-ils pas intelligents parce qu'ils sont faibles, parce qu'ils savent qu'ils le sont, parce qu'ils veulent compenser leur faiblesse?

«La sagesse est la force des faibles.» Justement. Voilà que Joubert semble nous donner raison. La sagesse vient donner de la force à ceux qui sont faibles. Mais sagesse et intelligence, est-ce bien la même chose?

«La tolérance est la vertu des faibles.» Le Marquis de Sade a horreur des faibles, car ils optent – par intelligence? – pour la tolérance. Celle-ci pare leur faiblesse de (petite) vertu. Le divin marquis préfère le grand vice.

«La modération des faibles est médiocrité.» Vauvenargues partage le mépris de Sade pour les faibles. Cela dit, il est facile d'être moraliste quand on est fort. Vauvenargues est mort jeune, il n'a pas eu le temps de mettre de l'eau dans son vin. C'était pourtant l'usage à Aix-en-Provence où il a grandi.

«Terribles sont les points faibles de la force.» Stanislaw Jerzy Lec sait de quoi il parle. Ballotté entre l'Allemagne nazie et la Pologne stalinienne, il jette, dans ses *Pensées échevelées*, un regard sarcastique sur son pays en proie au totalitarisme.

«Les femmes ont permission d'être faibles, et elles se servent sans scrupule de ce privilège.» Non, Madame de Sévigné n'était pas misogynne. Bien au contraire. Elle a non seulement su retourner la faiblesse en force, mais aussi l'inverse.

«Les grands hommes, en apprenant aux faibles de réfléchir, les ont mis sur la route de l'erreur.» Encore Vauvenargues. Quelle arrogance! À moins de considérer que la route de l'erreur est la bonne. Les non-dupes errent, disait Lacan.

«Combien sont faibles ceux qui se sentent coupables tout en pensant qu'ils ne le sont pas.» Pour Ionesco, la faiblesse semble résider dans le décalage entre l'idée que je me fais de moi et ce que mes émotions me disent. La faiblesse ne réside donc ni dans la fausseté de la pensée ni dans le fait de se sentir coupable, mais dans l'intrication des deux.

«La faiblesse de la force est de ne croire qu'à la force.» On apprécie cette «mauvaise pensée» d'autant plus si l'on sait que Valéry la publie en 1942.

«Plus le corps est faible, plus il commande; plus il est fort, plus il obéit.» Il suffit d'être malade pour donner raison à Rousseau. Ou, mieux encore, d'observer quelqu'un qui est malade.

«Il faut que les endroits faibles d'un livre soient mieux écrits que les autres.» Dont acte. Merci Flaubert.

Crédits des illustrations

33, 36 © Axel Palmieri.

55 © *La renarde*: Svetlin Ivanov von Lauber.

91, 92, 93, 94, 95, 96, 97 © Centre for Contemporary Art Ujazdowski Castle, Warsaw ; National Museum of Contemporary Art (MNAC), Bucharest and Anna Konik.

101 © The Bowes Museum, Barnard Castle, County Durham, Royaume-Uni.

103, 106, 108 © Archives photographiques du Musée national du Prado, Madrid.

112 © Albertina, Vienne.

142 © The artist. Photo © White Cube (Patrizia Tocci).

143 © Munch Museum, Oslo.

145 © Mémorial de la Shoah/Coll. David Olère, Paris.

153, 156 © 2024, ProLitteris, Zurich.

